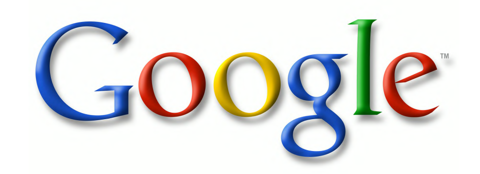
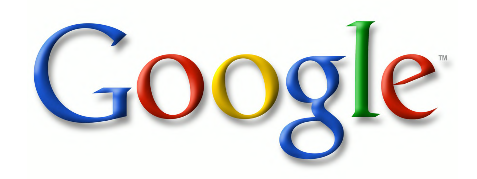
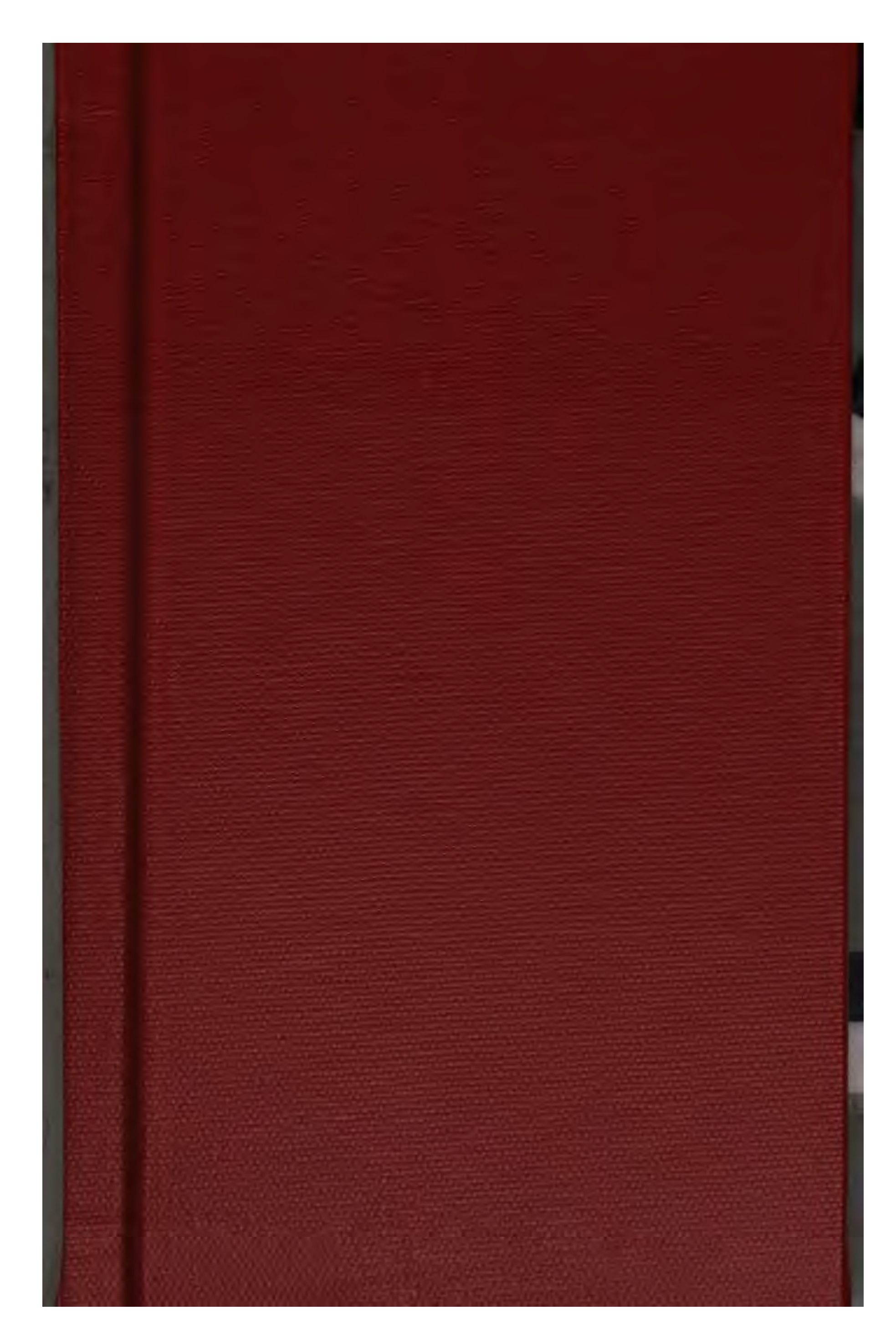
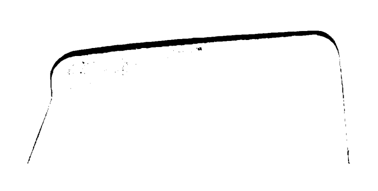




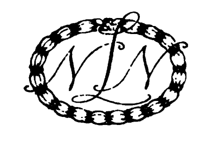




LÉON DAUDET

LE MONDE DES IMAGES

SUITE DE « L'HÉRÉDO »

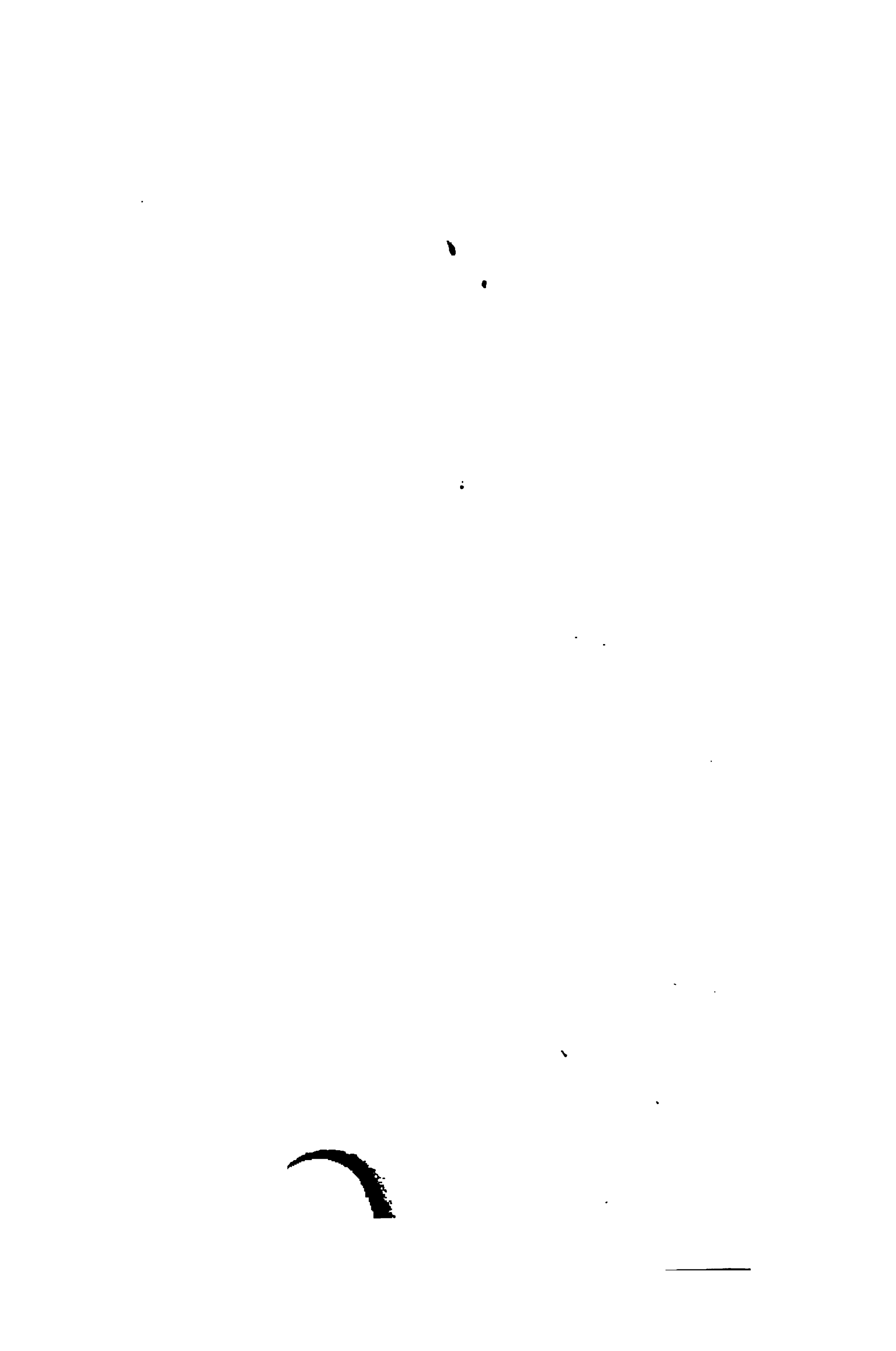


PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, Place du Panthéon, 3





LE
MONDE DES IMAGES



L

ES

SU

OUVELLE

5,

DU MÊME AUTEUR

A LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

Une campagne d'Action Française.
L'Avant-Guerre.
Fantômes et Vivants, 1re série des *Souvenirs.*
Devant la Douleur, 2e — — —
L'Entre-deux-Guerres, 3e — — —
Salons et Journaux, 4e — — —
Hors du Joug allemand.
L'Hérédo.
La Guerre totale.
Le Poignard dans le dos.

CHEZ E. FASQUELLE

Germe et Poussière.
Hœrès.
L'Astre noir.
Les Morticoles.
Les Kamtchatka.
Les Idées en marche.
Le Voyage de Shakespeare.
Suzanne.
La Flamme et l'Ombre.
Sébastien Gouvès.
La Romance du temps présent.
La Déchéance.
Le Partage de l'Enfant.
Les Primaires.
La Lutte.
La Mésentente.
Le Lit de Procuste.
La Fausse Étoile.
Alphonse Daudet.

CHEZ A. FAYARD

Ceux qui montent.
La Vermine du Monde.

CHEZ E. FLAMMARION

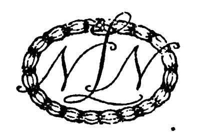
La France en alarme.
Le Pays des Parlementeurs.
Le Cœur et l'Absence.
Le Bonheur d'être riche.
Dans la lumière.



LÉON DAUDET

LE MONDE DES IMAGES

SUITE DE *L'HÉRÉDO*



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3

MCMXIX

Il a été tiré de cet ouvrage
sur vergé teinté des Papeteries Lafuma
filigrané au monogramme
de
la Nouvelle Librairie Nationale
cent exemplaires réimposés et numérotés à la presse
les exemplaires souscrits avant la mise en vente
portant chacun le nom du souscripteur
imprimé face au titre.

Au Docteur

RENÉ LEFEUNTEUN

major des fusilliers marins à Dixmude,
son cousin, admirateur et ami,

L. D.

LE MONDE DES IMAGES

CHAPITRE PREMIER

ANALYSE DE L'IMAGE : LES SENS ET AU DELA

J'ai écrit, dans les propositions qui forment la conclusion de *l'Hérédo*, que l'homme vit et meurt de ses images. En effet, il y a un rapport étroit, attesté par un nombre considérable de phénomènes faciles à constater, entre les images qui viennent à l'esprit et les fonctions organiques. Le désir procède par images, qui mettent en mouvement le système érectile, vaso-moteur, glandulaire et musculaire. La peur est le résultat d'une image, qui agit sur la vessie, le système sudoripare et l'intestin. Tout le monde connaît le phénomène de la chair de poule. Le rire et les larmes, les mouvements de contraction ou de dilatation du cœur et des gros vaisseaux dérivent de nos images intérieures, succédant aux images du dehors, ou spontanées. L'imagination commande le corps plus que le corps ne commande

l'imagination. Une inclinaison heureuse des images fait la vie agréable et intéressante, malgré ses traverses. Une inclinaison malheureuse des images la fait amère et gâchée. Il serait donc plus juste d'appeler l'imagination la maîtresse que la folle du logis. Elle détermine la plupart de nos actions, tantôt en accord avec le *soi* et la raison (quand il s'agit des hérédismes sages), tantôt, dans le cas contraire, en désaccord avec eux. Dans le premier cas, l'homme garde le contrôle de lui-même — *compos sui* — dans le second il le perd.

Qu'est-ce que l'image?

Je réponds : c'est une émanation du *moi*, d'un des éléments du *moi*: présence, état d'esprit, aperçu de caractère ou de tempérament, aspiration vague. L'homme imagine sans cesse et sans répit, tantôt au premier degré, c'est-à-dire d'après sa rêverie, ou le spectacle qu'il a sous les yeux, ou l'ébranlement de ses sens; tantôt au second degré, c'est-à-dire à l'aide du langage, intérieur ou exprimé, qui est lui-même un vaste tissu ou feutrage d'imaginations antérieures, héréditaires et personnelles; tantôt au troisième degré, c'est-à-dire pendant le sommeil, ou ce sommeil mêlé à la veille, qui constitue le tran-tran de l'existence intellectuelle et morale. A ces trois degrés, l'imagination ne cesse pas d'agir sur l'organisme et de le modifier. Elle est le perpétuel sculpteur et modeleur des agencements moléculaires et cellulaires, qui constituent nos organes. Nous imaginons avec la moelle, le

foie, les reins et les os, aussi bien qu'avec le cerveau. Il y a pas d'acte d'imagination somatiquement isolé. Sans doute ne percevons-nous pas toutes les répercussions organiques de nos images, pour la bonne raison qu'elles sont quelquefois trop vastes et quasi universelles, ou bien infiniment petites, presque imperceptibles. Cependant, en nous appliquant, nous pouvons les suivre assez loin. Que celui, par exemple, qui a peur, examine le fourmillement minutieux de la peur, qui va du cœur aux doigts de pied et à la pointe des cheveux, et il sentira et il percevra la solidarité de ce réseau physiço-moral, que seul maintient et réfrène un *soi* solide, un commandement venu de la raison et de l'équilibre par la sagesse, joint au vigoureux tonus du vouloir.

Nous entendons dire journellement de celui-ci, de celui-là : « C'est un imaginatif... », ou « il n'a pas d'imagination », « c'est un effet de son imagination », ou « faut-il qu'il ait peu d'imagination ! » En effet, la faculté d'imaginer existe chez tous les hommes, mais non au même degré. Il y a ceux chez qui elle intervient à titre d'incident, d'épisode ou d'accident; ceux chez qui elle est consubstantielle à la réflexion et qui ne pensent que par images, personnelles ou ancestrales, ou mi-personnelles mi-ancestrales, et que par constructions imaginaires. Les rêveurs, les poètes nés, les hommes d'action, appartiennent à cette seconde catégorie. Chaque peuple, chaque race, chaque tempé-

rament a sa propension imaginative, corrigée plus ou moins par le bon sens et la conscience de la réalité immédiate. Il ne faut pas conclure de là que l'imagination soit toujours opposée au bon sens. Elle peut se faire son meilleur auxiliaire et l'étendre alors jusqu'au génie.

Il est diverses formes d'images, selon qu'elles sont éveillées dans l'esprit par la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût, ou par une fonction organique, ou par le trouble de cette fonction, ou par un conflit d'hérédismes, ou par une modification, une transformation, lente ou brusque, de la personnalité. Nous les passerons rapidement en revue.

Les images éveillées par les présences sensibles ont généralement une courte durée. Faites l'expérience suivante : mettez-vous, de préférence un jour de beau soleil, devant une fenêtre bien éclairée, dont la vitre dessine un losange ou une ellipse, ou mieux une succession de figures géométriques, séparées par un liséré de plomb. Regardez en face, avidement, puis fermez les yeux. Sur un fond obscur apparaîtra une figure brillante, correspondant à celle de la vitre, qui ira peu à peu se déformant, puis s'estompant, non sans se joindre et se mêler à un certain nombre d'autres images, qui seront celles fournies synchroniquement par le travail incessant de la pensée. Vous distinguerez ainsi, dans cette sorte de chambre obscure, la superposition d'un souvenir visuel immédiat et de souvenirs antérieurs, jusqu'à ce que, après bien des combinai-

sons, l'image claire et géométrique de la vitre ensoleillée s'efface. C'est là un aperçu sommaire du travail d'efflorescence continuel, qui s'effectue au sein de notre conscience, et s'entrelace au spectacle sensible du monde extérieur. La vie mentale est un tissu double, composé d'impressions venues du dehors et du dedans, aux combinaisons brillantes et presque infinies. Elle est la conjonction perpétuelle de notre personnalité en voie de formation et des fantômes de nos ascendants. Nous sommes, vous et moi, une circonstance présente baignée dans le passé, lancée vers l'avenir, une déflagration continue d'images anciennes, associées étroitement à des images récentes, le tout sous le contrôle du soi.

Cette expérience de l'œil peut être renouvelée pour l'oreille, le goût, le tact ou l'odorat, avec cette différence que la vue, est chez la plupart des gens, le sens le plus exercé. Quel que soit le domaine sensible, l'observateur de soi-même discernera toujours assez vite le souvenir de la sensation immédiate d'avec la réminiscence déjà éloignée ou lointaine. Le phénomène est trop courant pour que j'y insiste davantage. Néanmoins, je recommande cet exercice aux débutants en psychologie introspective, comme le plus propre à leur faire comprendre l'infinie richesse de la conscience. Ces trésors ignorés ne sont comparables qu'aux trésors inemployés de notre volonté. La plupart des gens quittent ce monde sans se douter du torrent d'images qui les a traversés et du torrent de petites

décisions utiles qu'ils auraient pu prendre, et qu'ils ont négligées. Ma conviction, appuyée sur la réflexion, est que les mieux doués d'entre nous n'utilisent pas le centième de leur volonté et ne jouissent pas du millième de leur spetacle et tourbillon intérieur. Cela est peut-être mieux ainsi, la suractivité intellectuelle pouvant conduire au désordre les natures mal équilibrées.

Pour être moins fréquentes et moins importantes que les images centrifuges, qui vont du moral au physique, les images centripètes, qui vont des organes à l'esprit, n'en existent pas moins. Les fonctions fécales, digestives et sexuelles, inspiraient la muse d'un Zola, au point de lui masquer le reste du monde. Le marquis de Sade et ses émules sont des obsédés de l'instinct sexuel et la bibliographie obscène, par son étendue et sa monotonie, témoigne suffisamment de ce genre d'aberration. Mais, à côté de ces cas fréquents, une question plus importante se pose : les organes du corps humain délèguent-ils, à l'état normal ou pathologique, des images à l'esprit, transmettent-ils des messages à l'esprit, plus précis et plus circonstanciés que l'impression de la santé générale, ou d'un malaise indéterminé? D'après certaines observations médicales — au premier rang desquelles celles du savant docteur Paul Sollier — il semble bien que cette transmission ne soit pas un mythe. Il existe des cas, dûment constatés, de malades voyant avec netteté, dans leur foie ou dans leur vessie, la formation d'un calcul

ou d'une tumeur. Cette endoscopie indéniable ne serait alors que l'exagération d'un phénomène plus répandu qu'on ne le croit : l'aperception intime de nos organes. L'esprit humain, aidé de l'attention, serait capable de faire, pour son propre organisme, ce que font couramment les rayons X. Il y aurait des regards intracorporels.

Les conflits d'hérédismes, de réapparitions congénitales au sein de la méditation et de la mémoire, donnent lieu à des images tourmentées, que connaissent bien les hésitants, les douteurs, et, en général, les abouliques. Que de fois, au moment d'agir, de prendre une détermination quelconque, voyons-nous se lever, dans notre entendement, l'image antinomique de celle qui allait nous mouvoir, aussi nette, aussi tentante que celle-ci. A son appel, les raisons *contre* viennent contrebalancer les raisons *pour*. Une sorte d'inhibition se produit devant le déclic de la volonté, et, dans le doute, l'inertie l'emporte. Ces alternatives sans solution amènent à la longue, en se reproduisant, une véritable parésie du vouloir, qui finit par altérer la personnalité et retentir sur le *soi*. La médecine commence seulement à s'en occuper, mais les raisons, étant psychologiques, échappent à l'influence des drogues et, souvent aussi, de la suggestion. *On ne suggère en général que ce qui préexistait, dans l'être suggéré, invisiblement, à l'état de penchant.* Les illusions, sur cette question de la suggestion, de l'école de la Salpêtrière et de celle de Nancy, ne

sont qu'ùn fourmillement d'erreurs, dues, pour la plupart, à l'état de mensonge et de dissimulation chronique de ces demi-endormis que l'on appelait des hystériques.

Les images dont la genèse est actuellement la plus obscure sont celles qui tiennent à la transformation, lente ou brusque, de la personnalité. Je crois cependant, pour les avoir longtemps suivies et observées, dans la littérature et dans les hommes, qu'elles sont très répandues et fréquentes. Elles se caractérisent à la fois par leur fugacité et par leur répétition. Elles nous assaillent ainsi que de harcelants moustiques, qui espacent ou précipitent leurs piqûres. Elles agissent à la façon d'un bombardement discontinu, mais persistant d'atomes, au sein d'une combinaison chimique. C'est pourquoi on les confond volontiers, tantôt avec une impulsion brusque, tantôt avec une obsession arithmétique, nostalgique ou sexuelle. Elles s'en distinguent par plusieurs signes : le principal et le plus frappan de ceux-ci est une sensibilisation générale de l'esprit et du corps, une sorte de courte euphorie ou dysphorie, accompagnée d'une illusion de compréhension globale des choses et des gens. C'est, dans le cas euphorique, comme si un monde nouveau s'ouvrait au sein de la conscience, parmi une délicieuse fraîcheur et nouveauté de l'entendement. Il n'est aucun d'entre nous qui ne se rappelle avoir connu cet état intérieur, indépendant, semble-t-il, de toute circonstance extérieure, et qui se renou-

velle à courts intervalles, avec une intensité décroissante. *Mutatis mutandis*, il en est de même pour le cas de dysphorie, également soudain, suivi également de répétitions de moins en moins vives. J'attribue ces cercles voluptueux ou douloureux, qui vont s'élargissant et s'atténuant, à la transformation de la personnalité, des divers assemblages du moi héréditaire, qui constitue l'écorce de la personnalité, dont le noyau immuable et immortel est le soi. Les ancêtres heureux et équilibrés donnent l'euphorie, les ancêtres malheureux et déséquilibrés la dysphorie, sans motifs apparents, qui accompagnent le changement de décor intérieur.

Chez Shakespeare, Molière et Balzac, la pluie d'images de cette nature constitue le ressort comique et tragique. L'image shakespearienne est courte, et, en quelque sorte explosive. Elle éclaire tout un pan de la nature humaine, ou du personnage qui la porte. Elle ne tient pas à la trame de la tragédie, mais elle l'illumine en la déchirant. L'image balzacienne est diffuse et heurtée. Elle se prolonge sous l'image suivante, et s'insère sur l'image antécédente, ainsi que s'imbriquent les tuiles d'un toit. L'image molièresque est cohérente, poursuivie et divisée, par le dialogue, entre les principaux protagonistes. C'est ainsi que chaque auteur, méritant ce nom, possède un type et comme un point dentellier d'images, reconnaissable entre tous les autres, et qui constitue en somme ce que l'on appelle le style. Ce style, qui est l'homme, est aussi et surtout l'image.

Il est des images uniquement intellectuelles. Il en est d'émotives. Il en est qui participent de l'intellect et de l'émotion, au premier rang desquelles les mystiques. Sainte Thérèse et Jean de la Croix, Catherine Emmrich, sainte Catherine de Sienne en offrent d'éclatants exemples. Le plus grand fourmillement d'images connues, gouvernées par un *soi* majestueux, est le Dante, comparable à un soir d'été, profond et clair, avec un formidable orage au lointain. Certaines œuvres, les *Géorgiques* par exemple, semblent dérivées d'une seule et intense image de la campagne romaine au soleil couchant. D'autres, comme le *Cid*, apparaissent illuminées par une seule image de juste vengeance. D'autres, comme les *Pensées* de Pascal, sont le développement poursuivi du spectacle intérieur, sublime et désolé, de notre Sauveur sur la Croix. La plupart des monuments de l'esprit humain, que les âges se transmettent comme chefs-d'œuvre, sont ainsi formés d'une grande et puissante image-reine, à l'intérieur de laquelle gravitent des images secondaires, à sa ressemblance ou à sa contrariété, elles-mêmes constituées d'images tierces ou quartes, puis fragmentaires, dont l'arrangement et l'emboîtement demeure harmonieux. J'estime que ces monuments furent conçus d'un coup, réalisés par le développement successif, par les étapes d'une métaphore soudaine; tels les échos succédant, de rythme en rythme et d'onde en onde, à l'effusion pathétique d'un grand cri.

C'est ce qui fait que la critique littéraire, poétique et philosophique, qui est sans doute la science des sciences, ou qui, parfaite, serait cela, n'est pratiquement, même réussie, que l'étroite analyse d'une intention. La critique idéale suppose la transposition de l'âme du critique dans l'image initiale et fondamentale de l'œuvre critiquée, dont il prend la mesure et devine la portée. La critique idéale est un bond au centre vital d'un auteur, l'installation par effraction dans son moi et dans son soi, l'examen du déroulement de son imagination, le recensement de ses puissances latentes. Gœthe, Sainte-Beuve, Maurras, voilà des critiques, sondeurs et prospecteurs de ces sources bouillonnantes, devenues ensuite des nappes tranquilles, où se mire et se modèle la postérité.

Mais le poète qui se prête le mieux à l'analyse de la faculté imaginative est sans contredit Lucrèce, dans son *De Natura Rerum*. Physicien inspiré et voluptueux, il a conçu la genèse de l'univers sous l'aspect d'une pluie d'atomes. Cependant que l'image de deux amants, enlacés et transportés de jouissance, quitte rarement sa pensée ardente :

> Affigunt avide corpus, junguntque salivas
> Oris et inspirant pressantes dentibus ora...

Tantôt il a recours à Vénus, pour mettre en mouvement et chaleur sa machine à expliquer le monde ; et le bondissement de son rythme est calqué sur celui d'un cœur où poserait une main de nymphe

dévêtue; tantôt il explique à Memmius sa physique ardue et compliquée, toute proche de la métaphysique, puis s'évade de là vers cette conjonction possible des corps, impossible des âmes, qui fait nos délices et notre tourment. Le verbe ici étreint l'épithète, comme l'amant étreint son amante. Là, l'épithète accolée au verbe désire un autre verbe, qui lui-même est occupé rudement, rauquement, avec une épithète qui n'est pas, de toute éternité, sa compagne. Phrase sonore et même magique, où se font écho, par le bois sacré, les vierges défaillantes et les durs satyres, et qui est comme la projection d'un désir hanté par les lois des nombres.

Une remarque est nécessaire : S'il m'arrive de citer ces auteurs classiques, à titre d'exemples et même d'expériences, c'est en tant que types achevés de ce qui existe chez le commun des mortels, d'une façon moins nette et continue. Car il n'est rien, chez Lucrèce, Shakespeare, Dante ou Virgile, que ne puisse, à la rigueur, concevoir et éprouver l'épicier du coin, ou la prostituée. Il s'agit, en ces derniers cas, d'un éclair, d'une lueur, ou d'une phosphorescence d'images, alors que les maîtres des âges y apportent de durables, d'éternels flambeaux. Ces maîtres totalisent les parcelles du commun, rangent et ordonnent leurs hérédismes, leurs « ancestraux », afin de les lancer, de les couler dans le flot pâteux et doré de leur verbe. Ils font frémir leur peuple intérieur, avant de lui donner *des* voix, qui se conjoindront en *une* voix, la leur.

C'est ce qui explique que les poètes les plus hauts, les écrivains les plus puissants (pourvu qu'ils soient non spécialisés) soient accessibles même aux illettrés. L'être le plus humble, le primaire le plus démuni, est naturellement avide de culture générale. Il y a, dans l'ignorant, une soif de connaissances, que n'étanchent ni les romans-feuilletons, ni les aventures extraordinaires, ni les films policiers du cinéma. Le socialisme est né du rêve de science et de philosophie qui hante l'ouvrier manuel, et que n'apaise pas, comme chez le paysan et le marin, la contemplation de l'horizon, de ciel, de terre ou de mer. Une réflexion, ingénieuse ou sage, aplanit, à tous les niveaux, les difficultés matérielles de la vie et panse les plaies de la misère, comme de la richesse. Mais alors que le riche a de quoi chercher une dérivation fausse et décevante dans la commodité extérieure ou le luxe, parfois le pauvre, privé de cette fallacieuse ressource, se replie sur ce véritable trésor intérieur qui ne coûte rien, ou presque rien, et qui soulage pour de bon.

La méditation, soutenue par un beau et bon texte, ou éveillée par le spectacle de la vie ambiante, voilà le vrai népenthès, et qui ne laisse pas après lui la désillusion de l'opium ou de la cocaïne.

Je me rappelle une conversation que j'ai eue avec Maurras, le 23 mars 1918, au moment de la marche des Allemands, qui venaient de bousculer une armée anglaise, vers Paris. Mon angoisse patriotique était grande et, ne pouvant dormir, je cherchais un déri-

vatif à cette inquiétude dans Virgile et la plainte magnifique

.....Barbarus has segetes....,

car la vertu roborative de la langue latine s'accompagne ici d'une mystérieuse douceur, comparable à l'imminence d'un grand secret, dont la révélation va tout sauver : « Eh bien, me dit Maurras, dans ces âpres occasions, je préfère, à Virgile, Lucrèce ou Dante.

— Comment cela?

— En raison même de leur rigueur. Ils nous font toucher le fond de l'inespérance et, par là même, nous obligent à rebondir. »

Ce sont deux aspects différents d'une même vérité, qui est que l'image haute, versée par les poètes dans la coupe sacrée, peut et sait guérir l'image présente de l'invasion, de la servitude, de l'exil, de la mort même. C'est là le sens profond de ce mot « les humanités », c'est-à-dire le répertoire de ce que l'homme a déjà discerné, reconnu, retrouvé ou surmonté, et le refuge suprême, aux heures où l'angoisse et le doute assiègent la raison chancelante. Je vous recommande ce critérium. Essayez d'ouvrir, dans une heure douloureuse, dans une heure où l'âme demande secours, un Cervantès, un Rabelais, un Voltaire. C'est le néant. Prenez un Corneille ou un Pascal, vous sentirez la différence. Pour être franc, ni Bossuet, ni Sénèque, cependant recommandés, le second surtout, comme

consolateur — c'était presque sa fonction épistolaire — ne me disent rien, n'agissent sur moi. L'orage de Bossuet m'a l'air peint ou cartonné et le stoïcisme de Sénèque me glace. Au lieu que Virgile m'élève au-dessus de mon tourment, dans une splendeur douce et apaisée, qui n'en laisse plus voir qu'une ligne brillante, rejoignant d'autres nobles inquiétudes. Je persiste à le considérer comme le magicien des magiciens et un sécheur de pleurs incomparable, lui le devin du *sunt lacrymæ rerum*.

Ce choix du simulacre, du remplaçant ou du dérivant imaginatif, varie ainsi avec les personnes. Mon père, torturé pendant de longues années, par des douleurs fulgurantes, lisait et relisait Virgile certes, qu'il savait par cœur (je n'ai pas connu de meilleur latiniste) mais aussi et surtout Montaigne, Michel, l'incomparable Michel. Je le vois, tenant cet exemplaire usagé, son compagnon fidèle, et faisant « ouïe », « aïe », tout en riant et savourant ces phrases retorses, pleines d'un suc qui coule avec le naturel, en spires et volutes capricieuses. Mon grand-père maternel, s'il était malade ou embêté, ouvrait son Horace, un petit bouquin des *Odes*, qui ne quittait jamais sa poche. Il tournait et retournait ces pierres translucides, qui reflètent en menu tant de choses. Jules Lemaître, lui, savez-vous ce qu'il préférait pour s'évader de la souffrance physique ou morale? La Fontaine — cela se conçoit — mais, je vous le donne en mille... *Candide!* Oui, ce brouet noir et condensé de toutes les

déceptions et de toutes les amertumes d'ici-bas, servi dans des phrases alertes et pimpantes, faisait son régal aux jours sombres. Étonnez-vous, après cela, de la riante et proverbiale amertume des paysans riverains de la Loire, près de laquelle était né ce délié entre les déliés, ce subtil entre les suraigus, Jules Lemaître !

L'homme le mieux doué et le plus optimiste a toujours un coin de son imagination qui souffre, désire ou regrette. Qui n'a pas sa petite nostalgie, ne fût-ce que d'une gracieuse passante entrevue, et qui emporte avec elle un lambeau d'émotion sensuelle ou de rêve? Si cet homme-là a l'oreille juste et le sens du rythme, il aura recours à la musique, ou au drame musical, qui est comme le réceptacle sonore d'un agglomérat d'inquiétudes hautes. En écoutant sangloter Beethoven, gémir Schumann et rugir Wagner, il songera musicalement, — (c'est-à-dire les sons remplaçant les mots) : « Celui-là était plus sur le gril que moi. » La musique, notamment, charme le tourment d'amour par un étalage de frénésie amoureuse qui rend les amants les plus ardents comme honteux de l'exiguïté de leurs moyens. Que sont vos larmes et crispations solitaires, en présence de la *Sonate à la Lune,* des appels « à la lointaine aimée » ou des « *Dichterliebe* » ou de *Tristan et Yseult!* Un monsieur qui avait mal aux dents se trouva guéri du coup par le spectacle d'une vieille dame que tamponnait un autobus. C'était vous et moi, ce monsieur. Le prestige de la musi-

que sur les nerfs à vif est infini, comme le serait d'ailleurs ce profond silence, que celui qui a une bonne oreille peut peupler de toutes les harmonies célestes. Les images sonores d'un orchestre ou d'un instrument sont plus submergeantes que celles suscitées par une lecture ou un spectacle, mais elles ont contre elles leur vague imprécision, qui va quelquefois panser une plaie secondaire de l'âme, en laissant la principale intacte.

Un des hommes qui aient le plus vivement senti et exprimé le remède qui se trouve dans la musique est cet hérédo de Frédéric Nietzsche. Ses pages là-dessus sont définitives. L'harmonie lui était évidemment nécessaire, pour accorder les personnages composites qui se disputaient son imagination et qui finirent, le tréponème aidant, par la dérégler et l'anéantir.

La contemplation prolongée de la mer, glauque ou noire sous un ciel gris, comme en Bretagne, bleue ou acier sous un ciel doré, comme en Provence, règle et apaise grandement la faculté d'imaginer. La vue, l'oreille, le sens spécial du rythme sont également envahis par cette immense pulsation mobile, qui va rejoindre en nous on ne sait quel mystérieux penchant à la cadence infinie :

Homme libre, toujours tu chériras la mer.

Les jeux des enfants, au bord de la mer sont particulièrement allègres et vifs, à cause de l'air salé et du sable, aussi de l'étendue sans limites, telle

qu'une permission dont on n'use pas. Les jeux intérieurs de l'esprit humain retrouvent là plus tard, en intensité mélancolique, quelque chose d'analogue à cette alacrité. On dirait que les parcelles brillantes ou moroses de l'imagination créatrice héréditaire se conforment au moutonnement des vagues, qu'elles s'éclairent, puis s'éteignent devant la conscience, de la même façon.

La route, principalement longeant un fleuve, joue un rôle analogue. Pendant vingt ans, chaque été j'ai fait, chaque jour, pendant un mois, ou deux, ou trois, le même trajet à pied au bord de la Loire, confrontant mes états d'esprit avec ceux de l'année précédente, constatant les points où j'avais progressé, ceux où ma réflexion était demeurée en panne, dressant ainsi une carte assez complète de l'enfant et du jeune homme persistants et attardés dans l'âge mûr. Rien n'est plus profitable à l'âme que de s'enivrer ainsi d'introspection et de sentir son cas individuel se perdre dans l'immensité du genre humain, tel un ruisselet dans l'océan. J'ai fait ainsi, en vingt ans, deux constatations essentielles :

La première, que chaque personnalité a deux vies qui se poursuivent parallèlement : celle des circonstances extérieures, des événements heureux ou malheureux, des apports de toute sorte. Puis celle des images, émanant du *moi*, qui se développe et se complique sous la surveillance attractive ou répulsive du *soi*, émanant, en dernière analyse, des ascendants. De ces deux vies, la plus intense est

certainement la vie des images, qui nous domine et nous étreint et fait, de chacun de nous, un demi-somnambule. Ces images constituent un immense cycle, qui a ses lois, ses réapparitions, ses disparitions, analogues aux lois qui régissent les astres. C'est une gravitation de parcelles animées, répandues à travers tout notre organisme et agissant sur cet organisme. Le langage articulé est un composé second de ces parcelles. Le style est un composé tierce. L'œuvre d'art, ou de science, un composé à la quatrième puissance.

La deuxième constatation est que la faculté héréditaire des images et réapparitions imaginatives est au complet dès le début de la vie, qu'elle fait partie, en conséquence, des survivances enfantines dans l'adolescence, l'âge mûr et la vieillesse. Le jugement se développe, qui est une emprise de plus en plus forte du *soi* sur les émanations du *moi*. Mais l'imagination demeure essentiellement à cinquante ans, bien qu'enrichie de nombreux apports, ce qu'elle était à quatre ou cinq ans. L'ascendant en nous ne s'amplifie, ne s'intensifie guère et cette dernière constatation apparaît, sous un certain angle, comme un corollaire de la précédente.

Or, il s'en faut que le langage articulé ait saisi dans les mailles de son filet toutes les images qui nous viennent de nos ascendants. L'immense majorité de celles-ci ne se traduisent ni en mots, ni en signes, bien qu'elles affectent à la fois la conscience et l'organisme. La personnalité humaine est sans

cesse parcourue par un vaste courant d'images inexprimées et qui impressionnent d'autant mieux nos tissus, notre substance corporelle. L'équilibre de ces images intérieures, familiales, ethniques, s'appelle la santé. La rupture d'équilibre s'appelle la maladie. Le soupir, le gémissement, le cri, la contraction musculaire, les sueurs profuses, l'éjaculation sont, fort souvent, le résultat d'images errantes ou aggressives, que le soi n'a pas encore su condenser, agglutiner, exprimer en mots, en phrases, en style, et qui s'en tirent par l'effraction. Ce sont autant d'éliminations d'images qui, sans cela, deviendraient tyranniques et obsédantes, avant de devenir destructrices.

Certains états mentaux et moraux, accompagnés de manifestations organiques correspondantes, sont dus à l'enveloppement rapide du soi par un tourbillon d'images de même sens, ou de sens contraire. Je citerai comme contrastes, susceptibles d'ailleurs de se succéder, l'état pathétique et le fou rire.

Tous, nous avons connu des personnes qui excellent à dramatiser l'existence, qui éprouvent le besoin irrésistible de se passionner pour ou contre celui-ci ou celui-là, celle-ci ou celle-là, et qui ignorent les calmes joies de l'indifférence, au besoin cordiale. La puberté, et plus avant dans la vie, les poussées de l'instinct sexuel, grand fabricateur de figures internes (voir *l'Hérédo*) développent étrangement le pathétisme. Il en est de même de l'abstinence, quand elle n'a pas de dérivatif artistique,

littéraire ou mystique. Le jeune homme, la jeune fille sont enclins à considérer l'existence sous l'angle du drame perpétuel ainsi que les vieilles filles et les solitaires. Julien Sorel, la Cousine Bette, Don Quichotte, madame Bovary, monsieur Joyeuse, du *Nabab*, voilà de bonnes observations de « pathétiques ». Amusants dans les livres, ces types en proie aux images exaltées sont, dans la vie courante, fatigants, soit qu'ils demandent à l'amitié les transes et les gambades de la passion, soit qu'ils exigent des autres une participation continuelle à leurs antipathies et à leurs rancunes. Rapprochements, brouilles, réconciliations, rebrouilles, lettres de douze pages, scènes de colère, d'attendrissement..., les pathétiques sentimentaux ou sexuels excellent à ces exercices éliminatoires, qui donnent vite une courbature à leurs relations. Ils sont la plaie de leur entourage, de leurs ménages, de leurs voisins. Ils rentrent dans la catégorie de ceux qu'Alphonse Daudet appelait justement « les commères tragiques ».

Le pathétisme est un penchant fâcheux, qui devient, par l'usage, un besoin irrésistible. Il peut conduire au délire de la persécution. Ceux qui en sont affectés s'imaginent en effet que les autres participent à leur tourbillon. Ils cherchent partout des allusions, favorables ou blessantes, aux injustices dont ils se croient victimes, aux conjurations dont ils se supposent environnés. Celle-ci attache une importance au fait qu'on la salue ou qu'on ne

la salue pas, que les « un tel » la reçoivent ou ne la reçoivent pas. Elle divise l'univers en deux catégories inégales : les excellents, ceux qui la saluent et la reçoivent (peu nombreux, car elle est insupportable et mal élevée); ceux qui ne la saluent pas et ne l'invitent pas, placés immédiatement au-dessous — comme disait Banville — de la crotte de chien. Celui-là, malheureux en affaires, parce qu'il rend la vie intenable à ses associés, attribue ses déboires aux jésuites, aux francs-maçons, selon ses opinions politiques, à des complots ténébreux et incessants. Nombreuses sont ainsi les marionnettes enfiévrées, qui s'agitent sur le théâtre de la société, au milieu de circonstances tranquilles, et qui sèment de couteaux, d'explosifs et de fioles de poison une existence unie et plate. Ceux que le jargon médical appelle mythomanes ou « raconteurs d'histoires » appartiennent à cette catégorie, ainsi que ceux qui, attachant une importance exagérée à leur personnage, se scrutent et s'analysent infatigablement. L'homme normal, équilibré, sain d'esprit et de corps, marche paisiblement avec son ombre et ses pénombres, sans trop se soucier des travers, de l'ingratitude ou de l'indifférence d'autrui. Réduire au minimum le contact avec les imbéciles et les frottements avec les pathétiques des deux sexes, voilà un heureux et satisfaisant programme.

Qu'est-ce que le fou-rire, le véritable fou-rire, sensation que tout le monde connaît, et qui fait

qu'une même image intérieure, comique ou *exagérément* tragique, semble ne pouvoir s'user devant le rire? C'est un exutoire du pathétisme. L'esprit se représente violemment, alors qu'il est tourné vers l'indifférence, telle circonstance désordonnée, heureuse ou malheureuse, mais extrême, qui met en mouvement, au paroxysme, toute la machinerie musculaire et glandulaire de la gaîté et de la satisfaction. Cela peut aller paradoxalement jusqu'à la fatigue et à la douleur. Ceux qui sont en proie au fou-rire et qui se repaissent de ses contorsions, larmes et grimaces, remarquent qu'il existe toujours à son origine, quelque chose d'inexprimé, d'inexprimable, où se réalimente sa frénésie. Ce quelque chose est un hérédisme, une imagination, une reviviscence pathétique. Quand l'image s'atténue et s'efface, le calme revient, mais instable, comme menacé à chaque instant par une réapparition burlesque, et accompagné de : « Oh que c'est bête... oh que ça fait mal... oh là là, mon Dieu », caractéristiques.

L'état de superstition chronique s'apparente également au pathétisme. La superstition est une image, fugace, immobile ou obsédante, qui nous représente, comme liés à notre sort ou au sort d'autrui, des figures, des chiffres, des objets, des airs de musique, etc... qui nous les fait rechercher — cas des philies — ou redouter — cas des phobies. Les joueurs, qui sont des hérédos pathétiques, sont encombrés et accablés de superstitions. Les

naissance à la mort, la bobine se déroule de la sorte, pour recommencer à la génération suivante, sans lien héréditaire, visible ou supposé.

Conception enfantine et simpliste, qui a pesé d'un poids continu sur les méthodes et travaux analytiques et synthétiques, de 1850 à nos jours. On a perfectionné la recherche. On a laissé de côté l'instrument même de la recherche, le mécanisme de l'intelligence; il en est résulté, dans le domaine philosophique, une étrange stérilité. Ni la philosophie, ni la psychologie n'ont fait un pas depuis les travaux de Claude Bernard et les utiles remarques de Ravaisson et de Lachelier. Les constructions ingénieuses, mais faibles, de Bergson, par le détour de l'insensibilité et de l'intuitivisme, nous ramènent à l'Inconscient germanique et à l'affaiblissement émotif de l'intelligence, où la rêverie remplace la raison. Cette stagnation est dangereuse quant à l'avenir, pour plusieurs motifs, dont le principal est qu'elle conduit à l'épuisement par manque de perspectives intérieures. La science et l'art se développent par bonds, dont le point de départ est tantôt une conception générale de l'univers, tantôt une conception générale de ce qui conçoit l'univers. L'introspection est à l'origine de tous les perfectionnements humains. Elle est le réservoir de la découverte, et je crois fermement que, bien réglée, elle peut devenir le mécanisme de la découverte à volonté. Le *gnôti séauton* est le fondement de la connaissance universelle.

Or, en examinant les images qui se succèdent dans la pensée de chacun de nous, en considérant comment elles s'enchaînent dans le langage, la littérature et les arts différents, ainsi que dans les sciences touchant à l'homme et à sa constitution, j'ai été amené à cette conclusion qu'elles forment, pour un même moment de la vie individuelle, des ensembles, des figures, des formes, ce que j'appelle des personimages (*persona... imago*). Elles sont, ces images flottantes et mobiles, comme les pièces des déguisements ancestraux que revêt continuellement, successivement notre *soi*, comme des fragments de nos *moi* divers. Ce ne sont pas seulement les aspects physiques, moraux, les penchants et habitudes de nos ascendants qui revivent en nous par larges ondes, à la ressemblance et en prolongation de ces ascendants. Ce sont encore leurs systèmes verbaux, visuels, auditifs, tactiles, organiques, sexuels, et les images suspendues à ces systèmes, ainsi que les fruits le sont aux arbres. Ce que nous prenons pour des aspects séparés, des sensations séparées, fugitives, stables ou obsédantes, n'est que parties et débris ou reflets de personnages ranimant en nous les parents ou ascendants. Association d'idées, si vous voulez, mais comme la peau de notre main est associée à celle de notre visage, comme l'œil droit est associé à l'œil gauche et l'orteil droit à l'orteil gauche. Nous n'imaginons point fragmentairement. Nous imaginons par système héréditaire, par personnage intérieur, par ancêtre, au gré du *soi*

évocateur et régulateur, qui appelle, utilise, puis exorcise le fantôme ainsi convoqué, en détachant de lui telles parcelles brillantes, qu'il rend ensuite à la pénombre ou aux ténèbres, momentanément ou pour toujours.

Je me rends compte de la difficulté immédiate qu'il y a à substituer cette conception nouvelle des images à l'ancienne, où l'esprit humain était envisagé comme un simple kaléidoscope. Des verroteries scintillantes, et diversement colorées, y prenaient, par le mouvement gyratoire, des arrangements géométriques variés et instables. Mais, outre que le cerveau n'est pas comparable à un tube rempli d'éclats de clinquant, disposés entre des miroirs et sections de miroirs, il y a, pour tout être sain et moral, une harmonie, une cadence et un repos de la vie intérieure, même active, même intense, qui suppose d'autres lois que mécaniques et d'autres figures que matérielles. La vitesse des personnes héréditaires, gravitant en nous, est infinie; l'ampleur et le nombre des images qui les composent sont également infinis; les interférences, les rencontres, les brisements et éparpillements d'images sont fréquents. Cependant la raison, à l'état de veille, n'est ni obscurcie ni déviée par ces apparitions et réapparitions soudaines: et la logique court à son but, à travers ces feux d'artifices, sans en être, même légèrement, incommodée. Cela, c'est l'œuvre merveilleuse et immortelle, parce qu'intransmissible, du *soi*. Nous avons étudié, dans *l'Hérédo*, les rap-

ports réciproques du *soi* et du *moi*. Le présent ouvrage nous permettra de pénétrer dans ce monde des images qui constitue le *moi*. Un ouvrage ultérieur nous laissera — s'il plaît à Dieu — entrevoir l'action voulue et poursuivie du *soi* sur les multiples désordres du *moi*.

De ces images, participant à la trame morale et corporelle des personnages qui nous parcourent, les unes sont traduites en langage extérieur ou exprimé, *c'est-à-dire en images secondes*, les autres demeurent à l'état vaporeux et nébuleux, constituant ce qu'on appelle des états d'âme, ou des états organiques et physiques. Chez la plupart des humains, ce domaine de l'inexprimé est immense. Un Platon, un Plotin, un Épicure, un Montaigne, un Pascal, un Descartes, un Laënnec, un Shakespeare, un Pasteur, un Claude Bernard, un Mallarmé, un Arthur Rimbaud, un Robert Browning, un Moréas sont arrivés, par des prises de verbe ou de curiosité scientifique d'une rare complexité, à saisir ici et là l'insaisissable et à pêcher quelques poissons des grandes profondeurs mentales et somatiques. Mais la majorité des écrivains, des savants et des poètes, même aigus et retors, n'ont pas été beaucoup plus loin que la pelure des personimages. En psychologie, comme en mathématique, l'outil de l'analyse et de la synthèse, du différentiel et de l'intégral, est demeuré rudimentaire. La vue ne s'étend pas beaucoup au delà de l'extrême promontoire du langage intérieur, qui est comme le mutisme lucide du langage articulé. Cer-

tains, tels que Beethoven, ont bien essayé de la musique pour étendre le champ de l'introspection: mais la musique ayant toutes ses ondes sur le plan du rêve, n'a plus de perspective entre le réel et le rêve, et elle aboutit assez vite à l'engourdissement intellectuel, qui rejoint le plaisir physique. On voit à quel point le problème de la pénétration plus avant, de la pénétration au delà des mots, « outre-cuidante », est malaisé. Nous devons cependant l'aborder, si nous voulons nous rendre un compte approximatif du déroulement et de l'enroulement en nous des personimages, des fantômes involués qui font notre vie.

Je suppose que vous prononciez ou que vous épeliez le mot « colère », que vous lisiez, dans un bon auteur, une description des désordres de la colère. Aussitôt se présenteront en foule à votre mémoire les souvenirs de circonstances où vous vous êtes mis en colère, et, par le jeu du contraste, d'états tranquilles, placides, souriants, de votre personnalité. Souvenirs et états se traduisent, dans votre esprit, à l'aide de mots, d'abord spontanés, puis appliqués, par lesquels votre *soi* cherche à prendre une notion aussi serrée que possible des circonstances concomitantes de votre *moi*. Ensuite, il vient un moment où cela se brouille, s'embrume et où il reste, au fond de votre pensée reviviscente, un résidu, à peine verbal, de ces troubles qu'englobe le terme générique de colère. C'est précisément ce résidu qui fait partie de la personimage dont le retour provoque

les accès. Tâchez de l'empêcher de bouger, ce résidu, devant la loupe de l'introspection. Avec un peu d'habitude et de contention, vous y parviendrez. C'est une impulsivité analogue à un cri non encore proféré, à un muscle non encore bandé, sur le point de l'être, à la préparation d'une grimace, le tout prêt à répondre à l'appel, héréditaire ou personnel, d'images violentes. Mais ici, encore que l'atmosphère morale de la précolère et de la rupture de la sérénité instable demeure sensible à chacun de nous, avec son rouge au bord des yeux, sa saveur métallique et chaude dans la bouche et son alerte musculaire généralisée, ici le verbe commence à devenir défaillant, et l'expression glisse et fuit autour de l'image.

Répétez tout haut, puis tout bas, le mot « avarice ». Si vous avez des lectures, celles-ci viennent en aide à votre expérience et à votre connaissance personnelle du grand vice ralentisseur et destructeur de la vie. Plaute, Molière, Ben Jonson mêlent leurs images à celles que vous vous faites de la soif insatiable de l'or (cupidité), ou de la fureur (car c'est une fureur lente) de ne pas le dépenser (avarice proprement dite). A cet appel, se développent en vous des personimages d'ascendants que possédait cette manie, superposées, renforcées ou diversifiées, qui vous plongent bientôt dans une sorte d'aura avaricieuse, où tintent et luisent toutes les conserves et cachettes, où frémissent tous les stigmates de la forme la plus dure, la plus possédante

de l'égoïsme. Cela jusqu'au moment où, par l'usure du verbe concomitant, il ne demeure plus, devant la conscience, qu'une sorte d'impulsion rapace et sournoise, légèrement colorée, légèrement gustative et tactile, presque innominée.

Ce même essai mental peut être recommencé, avec un résultat analogue, pour beaucoup d'états, lents ou rapides, violents ou atténués, de l'esprit sensibilisé par l'image, pour beaucoup de représentations morales et intellectuelles. La meilleure heure, pour ces exercices, est celle qui précède le sommeil, alors que nous nous libérons des soucis ou projets du jour, pour glisser à une sorte de vide indifférent de l'âme. J'ajoute qu'ils sont aussi, ces exercices, une bonne manière d'épuiser ces soucis, en remontant jusqu'à la greffe qu'ils prennent sur une personimage. C'est une vieille observation philosophique que nos inquiétudes, nos angoisses, nos mélancolies, simples ou compliquées, tiennent à l'intensité de l'image que nous nous en faisons. Cette intensité diminue beaucoup quand, examinant cette image elle-même, nous nous apercevons qu'elle fait partie d'un fantôme, d'une reviviscence héréditaire, qu'elle peut céder soudain la place à une autre, ou s'amincir, ou s'effilocher jusqu'à la rupture, en prenant des couleurs changeantes de plus en plus irisées, à la façon d'une bulle de savon.

Nul ne s'étonnera (surtout s'il a lu ce que je dis de l'instinct génésique dans *l'Hérédo*) que l'amour

soit le sentiment le plus évocateur en nous des personimages, soit qu'il les fixe, jusqu'à l'obsession et à la douleur, soit qu'il les dilacère en perversions, en phobies, en automatismes, en réflexes de tout genre; et qu'il en sème le champ, plus ou moins éclairé (selon l'intensité du *soi*), de la conscience.

Celui qui aime, quelle que soit la catégorie de son amour, aime l'image qu'il se fait de la personne aimée (voir Ovide, *l'Art d'aimer*), et cette image est, bien entendu, une personimage, suscitée par une ressemblance, ou l'illusion d'une ressemblance, un contraste, ou l'illusion d'un contraste. Telle est l'origine de toutes les variétés amoureuses, décrites par Stendhal et autres, depuis l'amour goût, l'amour fantaisie, jusqu'à l'amour ferveur et à l'amour mystique, ou mystico-sensuel. De là l'impression d'augment de la vie, de décuplement des forces, de hantise générale et peuplée, qui s'impose aux amants et qui les replie sur eux-mêmes, jusqu'à les arracher au monde extérieur. Ils sont proprement des somnambules, en perpétuel état de transe. Il y a un attrait, en même temps qu'un agréable tourment dans cet état, et sa cessation, par effacement graduel ou faille subite de la personimage, procure la sensation du désert, du néant, du silence mortel.

L'amour frénésie (et qui peut mener ses victimes au désespoir et au suicide) est un état tel qu'à la pensée de l'objet aimé, des personimages puissantes se succèdent, ardemment et violemment, dans l'esprit

et dans l'organisme, au point de nous expulser presque de nous-même. Cet état, décrit par maint poète lyrique, est plus fréquent qu'on ne le croit généralement, et il sévit surtout chez les tout jeunes gens des deux sexes, de la quinzième à la vingtième année. Il se fait parfois, chez les deux amants, une polarisation identique des personimages, qui les apparente étrangement pour le plaisir, la douleur, et la mélancolie résultant de la rencontre du plaisir par la douleur et inversement. Ce que sent l'un, l'autre le ressent; ce qu'exprime l'un, l'autre l'exprime; ce que tait l'un, l'autre le tait. Tendues au même point, hantées au même point, les deux personnalités vibrent à l'unisson des personimages. Les rêves s'accolent et s'étreignent comme les corps, jusqu'à donner l'illusion, par la simultanéité, de la pénétration morale et de l'échange spirituel. C'est l'état de procréation perpétuelle; et nous voyons ainsi la fusion des personimages, c'est-à-dire des ascendants, préluder à la descendance, qui ne sera que la projection du plan héréditaire sur le plan vital. Il n'est pas exagéré de dire que l'être nouveau, issu de ces deux séries d'êtres, est formé virtuellement par le désir assembleur d'images, avant même la copulation. Celle-ci ne fait qu'incarner l'élan, la conjonction, la fusion de deux lignées ou cortèges imaginaires, congénitaux.

L'amour de Dante pour Béatrice est le plus grand exemple connu d'une évocation infinie des personimages par une seule image féminine. Le désir, sous sa forme la plus élevée, qui est aussi la

plus nette, a déchaîné, dans le poète altissime, un torrent de personnages intérieurs, héréditaires, dont il s'est délivré par la poésie, en les nommant et désignant selon les circonstances, ses sympathies, ses antipathies et ses lectures. *La Vita Nuova* donne la clé de *la Divine Comédie*, comme les *Sonnets* de Shakespeare donnent la clé de son cœur tragique. Ouvrez Ronsard et vous reconnaîtrez vite que ce sont ses images, ses propres images, issues de sa lignée, qu'il aime, chérit, gourmande ou exalte, sous les noms de Marie, d'Hélène et de Cassandre. Quand Thomas de Quincey s'éprend pathétiquement de la petite Anne, de la petite prostituée Anne, dans les rues fourmillantes de Londres, c'est l'apparition en lui d'une personimage amplifiée par l'opium, singulièrement hasardeuse et impure, qui suscite cette immortelle dilection. Je dis immortelle, car la petite Anne, qui verse au poète érudit et défaillant un verre de porto épicé, est à l'origine de toutes les Fantine et les Sonia du romantisme français et russe. En littérature, pays de la transmission frémissante, les personimages suscitent, d'un confrère à l'autre, des personimages à leur ressemblance; les poètes, les romanciers, les dramaturges, même les philosophes, se fécondent entre eux par l'intermédiaire de leur lignée. Ils se repassent l'ancêtre dominateur ou inspirateur, en même temps que le flambeau de Lucrèce.

En aucun de nous le passé héréditaire n'est jamais mort. Il revit, à chaque instant, par figures

distinctes, quelquefois enchevêtrées, analogues à de fumeuses et fragiles apparitions de spectres, mais qui emprunteraient notre chair, et nous souffleraient leurs accents. Ces apparitions congénitales peuvent demeurer dans leur forme totale, puis disparaître ainsi de nôtre théâtre intime; ou s'effilocher en un peuple d'images premières, à la ressemblance humaine; d'images secondes, c'est-à-dire de mots; d'images tierces, c'est-à-dire d'inclinaisons et de penchants; d'images quartes, c'est-à-dire de pressentiments, d'intersignes, de présages.

D'une façon générale, nos émotions dépendent de personimages complètes et definies; nos idées de personimages incomplètes, d'intersections, de rencontres, d'interférences de personimages; ces idées sont d'autant plus abstraites que ces intersections, rencontres, interférences, sont plus nombreuses. La raison sensibilisée nous en avertit. L'émotion nous remplit tout entier. Elle tient le cœur, la peau et l'esprit. Elle fait palpiter le premier, elle hérisse ou baigne de sueur la seconde, elle remplit le troisième d'une foule en rumeur. Chez l'homme elle a, quant au désir, son signe sexuel indubitable. L'idée, au contraire, est comme limitée à un compartiment de nous-mêmes, l'entendement, et, dans ce compartiment, à une zone brillante, mais étroite. Le fait qu'elle commande quelquefois l'émotion, prouve seulement qu'elle est susceptible d'agir, par leurs intersections, ou rencontres, ou interférences, sur les personimages elles-

mêmes. Mais combien rare est cet ordre d'ébranlement, à côté de l'autre : celui de l'idée, même abstraite, par l'émotion ou le désir, tremplin de l'émotion. Le savant, le mathématicien, l'astronome, quand ils plongent dans leurs froids calculs et dans leurs contemplations algébriques et stellaires, obéissent à l'impulsion d'une personimage émotive, sur laquelle leur attention n'est pas attirée, ou qu'ils oublient dans leur zèle laborieux.

Alors que je ne faisais moi-même qu'entrevoir l'étendue et la complexité du problème héréditaire et son rôle dans la formation de la personnalité humaine, j'ai entendu un très grand médecin aborder ce thème délicat. Il y avait là d'autres médecins, des littérateurs célèbres, des artistes, qui l'écoutaient avec une admiration mêlée d'une demi-incompréhension. Ce très grand médecin, d'ailleurs illustre, et d'une pénétration introspective extraordinaire (c'était la forme même de son génie) s'exprimait à peu près ainsi : « Étant gamin, je suis entré un jour, par mégarde, dans la chambre où la bonne faisait sa toilette. C'était une très jolie fille, dont les cheveux bruns pendaient sur les bras blancs, les épaules rondes et les reins nus. Ce spectacle inattendu provoqua en moi une émotion extraordinaire, où l'attrait du défendu se mêlait au sentiment précoce de la beauté. Il y a de cela une cinquantaine d'années. Or, écoutez ceci : quand je suis, encore maintenant, sur la piste d'une conjonction importante entre l'anatomie et la clinique,

quand je suis en genèse d'un schéma ou d'un problème malaisé, je revois ce dos gras, ces reins et leurs fossettes, ces cheveux noirs, ces bras ronds, et cela m'aide dans mon travail et je sais que la solution est proche. Comment cette vision sensuelle, après tant de temps écoulé, active-t-elle encore mon cerveau? Parce que ce genre d'émotion propulse l'idée, la rend cohérente et (c'est cela le singulier) parfaitement claire ».

Je dirais, aujourd'hui que je commence à m'y reconnaître dans cet écheveau : « Parce que le désir, mon cher maître, suscitait en vous une personimage, qui elle-même en suscitait une autre, puis une autre, qui, elles, vous apportaient, par leur coopération, la clé du problème. Ainsi, des aides de laboratoire apportent leurs résultats au professeur, qui les groupe, les coordonne et en tire la conclusion. » Les hommes de génie seraient modestes, s'ils connaissaient le nombre et la qualité familiales de leurs auxiliaires intérieurs, de leurs artisans de reviviscence.

La persistance des impressions d'enfance — en matière surtout d'émotion sexuelle — demeure ainsi, au cours de la vie, une introductrice de protagonistes héréditaires, qui agissent à leur tour sur la procréation et la descendance. Les personimages se transmettent, en ligne directe et collatéralement, avec plus ou moins de stabilité et de fréquence, d'adhésion et d'ampleur, de précision et de netteté. L'hérédo, chez qui le *soi* ne réagit guère, est sub-

mergé par ces fantômes moraux-corporels, qui se corroborent les uns par les autres. Une exostose, une hernie, un strabisme, une déformation ou une difformité congénitales signifient que, dans le moral, veille et agit une personimage adhésive, qui peut céder la place à une autre (auquel cas les stigmates physiques disparaîtront), qui peut aussi s'installer à demeure, et nuire ou servir.

Si nous interrogeons la pathologie (grossissement caricatural de la physiologie) nous trouvons, dans l'hérédité syphilitique, parfois sur trois ou quatre générations, un aiguillon morbide des personimages. J'ai insisté, dans *l'Hérédo*, sur les magnifiques travaux d'Alfred Fournier, qui fut un des plus grands et perspicaces savants français, on ne saurait trop le redire. Son fils, mon ami et condisciple Edmond Fournier, a continué les recherches paternelles et il serait à souhaiter, si Edmond Fournier a un fils, que ce petit-fils du professeur Alfred Fournier prolongeât lui aussi son grand-père et son père. Nous aurions ainsi, grâce à ces trois Fournier, des observations de familles syphilitiques, poursuivies pendant un siècle environ. Ces observations d'hérédismes et de personimages héréditaires seraient d'un prix inestimable. Elles nous donneraient la clé de beaucoup de phénomènes anormaux et normaux, dont l'étude nous permettrait ensuite d'agir sur la volonté par l'imagination et sur l'organisme par la volonté. Car le remède aux maux les plus profonds de l'homme est dans

l'homme, non dans les palliatifs chimiques ou les sérums. Ce qu'il nous faut maintenant, ce que le temps appelle, c'est un Pasteur de l'introspection et de l'introaction volontaire. J'écris ces livres pour faciliter, dans la mesure de mes moyens, sa venue, pour déblayer le terrain devant lui, pour dissiper la timidité et la routine, qui inhibent l'étude de l'esprit humain.

Organiquement, donc, le bacille de la syphilis, qui est pénétrant et explosif, contracte alliance avec le spermatozoïde. « Quel monstre est-ce — disait Montaigne — que cette goutte de semence » ... et je ne continue pas la citation. Mais quel double monstre, quand elle charrie, ladite goutte, cet autre explosif : le tréponème! La gravitation des personimages dans la personnalité du produit de la conception va en être complètement bouleversée. A la seconde génération, elle en sera encore troublée, et encore même à la troisième. Modifiée encore à la quatrième. Il faudra un siècle, et au delà, pour que le calme et l'harmonie de la double santé morale et physique reparaissent. Ce n'est certes pas une petite affaire. Le procès s'élargit davantage si l'on examine historiquement, et non plus familialement, si l'on considère les maux incalculables qui peuvent sortir d'une fournée de souverains, d'hommes d'État, de politiciens, de financiers, de littérateurs, de chefs militaires spécialement « poivrés », comme on dit en salle de garde, et agissant sur leurs congénères. L'hérédo-

syphilis est certaine et évidente chez Jean-Jacques Rousseau, par exemple, qui a imposé ses personimages redoutables à toute son époque, et déclenché ainsi, pour une bonne part, la Révolution française. Cette Révolution elle-même, qu'on nous dit avoir été l'œuvre du Tiers et des philosophes, l'a été plus encore des tréponèmes, fourmillant au milieu d'excès de toute sorte, suscitant les orateurs et les tribuns, lesquels suscitaient les massacreurs et les conquérants. Qu'est-ce que Bonaparte, je vous le demande, avec son pouls lent, ses attaques syncopales, son arithmomanie et ses brusques colères, sinon un hérédo syphilitique de premier choix et qui a mené, à travers l'Europe, la sarabande de ses personimages, maîtresses et dispensatrices de son génie dévastateur, juridique et militaire! Je m'arrête, pour ne pas recommencer, avec le spirochète pâle, le raisonnement excessif dit « de la fistule de Louis XIV » dans Michelet. Mais, un jour, quelque historien médecin poursuivra les méfaits et la gloire de la redoutable spirille à travers les convulsions de la guerre, les renaissances et les décadences de ces grands corps que sont les peuples, et le monde en demeurera épouvanté.

Tuba mirum spargens sonum...

Il y aura ainsi plus d'un jugement clinique et bactériologique, avant le jugement dernier...

Parmi les conséquences de la syphilis, la paralysie générale est, au point de vue qui nous

occupe, la plus importante. Elle nous montre, du début à la phase ultime du gâtisme, une suractivité et une multiplication des personimages (délire des grandeurs), accompagnées et suivies d'effacements brusques et soudains (délire mélancolique), le tout accompagné d'hallucinations véritables et d'une usure et décomposition des supports nerveux, d'une fonte bacillaire des méninges et du cerveau. Encore une fois, cette diathèse terrible ne crée rien; elle détraque et grossit les phénomènes normaux. En les détraquant, en les grossissant, elle les décèle ou les signale.

La force et le nombre des personimages héréditaires causent l'orgueil et le nourrissent. La disparition, l'effacement de ces personimages créent la mélancolie et l'alimentent. L'être le plus sain connaît ces alternatives et soubresauts, ces hauts et ces bas.

Celui qui commande à beaucoup d'hommes conçoit de lui-même une haute idée, s'il n'est un prophète ou un saint. Celui qui sent vivre et frémir en lui un peuple d'images cherche à les imposer à autrui. Hors du cas divin et unique, il n'est apôtre que de soi-même. Parfois ces images se solidifient en marottes, qui sont des chimères arrêtées, obsédantes et dévastatrices de tout ce qu'elles ne peuvent absorber. Il y aurait un important ouvrage d'ensemble à écrire sur les « marottiers », qui sont des doctrinaires d'innovations risquées, et s'attachent d'autant plus à leurs vaines conceptions qu'elles sont moins réalisables. Celui-ci a inventé un nouveau mode de scrutin, destiné à améliorer le

système électoral. Celui-là détient un procédé physico-chimique, qui remplacera avantageusement la chaleur et l'électricité. Tel médecin considère que toutes les maladies dépendent de l'intestin, ou du nez, ou de la rate, tel autre qu'elles tiennent au vin et à l'alcool. J'ai vu laver des estomacs — opération inutile et dangereuse, — couper des amygdales et des ovaires sans raison, pendre des ataxiques par le menton. J'ai vu soumettre de malheureux malades à des régimes absurdes et débilitants, hydratés, végétariens, macaroniques, en vertu de théories fausses, de conceptions *a priori* et stupides. J'ai vu un grand homme comme Charcot soutenir mordicus une explication de l'hystérie et du somnambulisme qui ne tenait pas debout, uniquement parce qu'elle était de lui et qu'elle lui avait semblé commode à un moment donné. J'ai lu des ouvrages menteurs consacrés aux localisations cérébrales qui ne localisent rien du tout, aux problématiques neurones, à l'inexistant ralentissement de la nutrition. J'ai constaté, chez certains « marottiers », un entêtement susceptible d'aller jusqu'à la sauvagerie et au cannibalisme; car celui qui en tient pour une idée fausse, et qu'il pressent caduque, s'y attache désespérément, comme à un enfant condamné ou paralytique. Heureux encore quand le constructeur de marottes, placé sur le plus haut théâtre du monde, n'intervient pas dans les affaires publiques, son tableau noir à la main, pour les compliquer et les pervertir!

Un cas compliqué est celui qui fait coexister, chez un même individu, le génie et la marotte. Il devient alors très malaisé de démêler le premier de la seconde, de faire la part du sot et de l'excellent, du dangereux et de l'utile. Je dirai, dans le langage qui nous est maintenant familier, que la plénitude et la domination du *soi* confèrent le génie, que l'obscurcissement du *soi* par les personimages et la domination de celles-ci provoquent le marottisme. Le philosophe, qui vient d'édifier une théorie séduisante, s'aperçoit tout à coup que cette théorie ne s'accorde pas avec tel fait d'expérience. Au lieu de modifier son point de vue, il va, par entêtement, nier le fait d'expérience, ou essayer de le dissimuler, à l'aide de toutes sortes de roueries intellectuelles, comme le voleur fait du fruit de son larcin. Ce grand piège de l'obstination scientifique en dépit de tout est une conséquence des personimages. Car, encore une fois, il n'y a pas dans l'esprit humain d'idée détachée, suspendue dans le vide de l'espace et du temps. Toute conception fait partie d'une forme d'ensemble, qui est elle-même une forme héréditaire, un souple ou rigide mannequin congénital, installé dans notre chair et notre pensée, consubstantiel à l'une et à l'autre, dont les modifications retentissent sur nos tissus, comme sur notre esprit.

Les marottiers sont très proches des mythomanes ou, plus familièrement, des raconteurs d'histoires, qui embellissent et déforment la réalité, forgent, quelquefois de toutes pièces, des aventures surpre-

nantes, compliquées. Ceci nous amène à considérer l'âge et le caractère des personimages évoquées — le plus souvent par l'instinct génésique — et interposées dans le champ de la conscience. En effet, tous les enfants sont mythomanes; en dehors des nécessités du mensonge ou de l'altération systématique, tous ont plus ou moins plaisir à inventer et énoncer des circonstances sans fondement réel. C'est donc soit la survivance de l'état d'esprit enfantin, soit l'évocation de personimages arrêtées au temps de l'enfance, qui provoquent ce penchant très fréquent. Si le véritable mythomane peut emprunter l'accent de la sincérité, au point de dérouter les plus sagaces, c'est parce qu'il parle par la bouche d'une personimage enfantine. On a remarqué d'ailleurs que le son de la voix, dans ces récits imaginaires, était altéré, comme s'il appartenait à une personne différente, et souvent marqué de puérilisme. Des femmes de cinquante ans, en proie aux mythes et forgeries, s'expriment comme de toutes petites filles, et dégoisent leurs blagues en balbutiant et zézayant, avec des regards fixes de gosses effrayés, des menus gestes caractéristiques. Arrêtez-les, interrogez-les, montrez-leur votre incrédulité, elles n'insisteront pas plus que des enfants.

Je connais un petit garçon (il avait sept ans à l'époque) d'une imagination normale, mais très développée. Revenant de sa première journée d'école, il déclara ceci : « Maman, le professeur nous a fait une leçon sur les serpents si belle qu'à la fin nous

nous sommes tous levés pour applaudir. » — « Ce n'est pas possible, tu inventes ça, » répondit la mère tranquillement. Alors le petit garçon fit un « ah » très posé, très comique aussi, qui avouait et constatait l'invention. Ainsi des mythomanes, quand une raison impérieuse ne les contraint pas à persévérer et s'obstiner dans leurs fables. En ce dernier cas, d'ailleurs, l'utilisation de la forgerie en mensonge fait intervenir un élément nouveau, qui appelle des réflexions d'un autre ordre.

Ce que j'ai dit de l'orgueil et de la fréquence, chez l'orgueilleux, des personimages, aide à comprendre la rapidité du chemin que font, à travers la société, certains ambitieux. Quelque chose de plus fort que l'instinct les conduit, comme par la main, à travers les obstacles divers accumulés devant l'homme entreprenant : ce quelque chose est l'adaptation constante de leurs personimages intérieures aux circonstances. Quand la hardiesse est nécessaire, ils évoquent en eux l'ancêtre hardi. Quand c'est la prudence et la ruse, l'ancêtre prudent et rusé. Quand c'est l'éloquence, la persuasion, l'ancêtre disert et émouvant qui ne manque presque jamais à la lignée française. La violence bien appliquée — celle qui emporte tout — ne les prend pas au dépourvu. Car il en est de la violence pour les individus comme pour les masses, ainsi que l'a démontré M. Georges Sorel, dans son beau livre *Réflexions sur la violence.* Elle a le grand avantage de fermer une situation pour en ouvrir une nouvelle et de

renverser les termes d'un problème d'apparence insoluble, qui en devient aussitôt soluble. Le difficile est de maintenir son taux, jusqu'à ce que la difficulté qu'elle veut trancher soit surmontée. On n'y parvient, l'ambitieux, le réformateur n'y parviennent, que par le secours continu de l'ascendance. Voir, à ce sujet, les mémoires du faux impétueux, ou, mieux, du profond calculateur de son impétuosité que fut Martin Luther... *Rapiunt illud...*

Il est bien connu des maîtres d'armes et des duellistes que celui qui l'emporte sur le terrain, à science égale, souvent même à science inégale, est celui qui a su déchaîner en soi la violence à point nommé, appeler à son aide une personimage animée par la colère. Chez un être au sang généreux, toute image d'offense réelle (c'est-à-dire à l'un des siens, que sa faiblesse met en infériorité) évoque aussitôt cette figure auxiliatrice, armée du glaive de feu et du bouclier de diamant. Dans les combats collectifs, il en est de même. Je me suis toujours représenté les ascendants des combattants présidant à la première bataille de la Marne, rendant invincibles, puis victorieux leurs fils, petits-fils et petits-neveux. Le risque immense couru par le pays et profondément ressenti, une longue somme d'humiliations subies pendant près d'un demi-siècle, depuis 1871, la rage de l'arrachement subit à la famille, à l'amour, au patelin, au labeur, tout cet ensemble accumulé déclencha, chez ceux de septembre 1914, des légions de personimages guer-

rières. Chez beaucoup, l'impression caractéristique de somnambulisme, dehors de soi-même ou mieux « d'un autre, au-dedans et au-dessus de soi » fut très vive. J'ai interrogé là-dessus, sans leur montrer où je voulais en venir, un grand nombre de jeunes gens, indemnes ou blessés. Tous me parlèrent d'un état singulier, entre ciel et terre, état moral qui avait été celui des sept fameuses journées, et qui permettait de supporter la chaleur, la fatigue et la soif, *comme si un autre les subissait*. Autre raison, celle-ci physique : on retraitait depuis Charleroi. Or la marche, rapide et cadencée, est éminemment favorable à l'évocation intérieure. Les Français se battirent avec leurs pères et leurs grands-pères, reviviscents en eux au plein de leur vigueur et de leur ressentiment, et ce fut une raison du prodigieux succès, obtenu dans des conditions imprévisibles.

L'aide, « l'auxilium », d'apparence surnaturelle, mais au contraire intranaturel, apportés par la personimage stable et agissant en notre lieu et place, peuvent être quelque chose de saisissant. J'ai souvent parlé en public, quelquefois dans des occasions délicates, notamment à la Haute-Cour de justice au mois de juillet 1918, où je déposais contre un ancien ministre, accusé par moi de haute trahison. Je devais, aux termes de la loi, déposer sans papier ni note, de mémoire, en me retrouvant au milieu d'une multitude de faits, de noms et de dates. Le ministre, du nom de Malvy, était en face de moi ; une partie des sénateurs juges m'était hostile, ou

était prévenue contre moi par les articles de journaux adverses. Or, à partir du moment où je me fus installé à la barre des témoins, je sentis très distinctement en moi une personimage, froidement lucide, qui prenait ma place et argumentait, portant peu à peu la conviction chez mes auditeurs, détruisant leurs préventions. Pendant ce temps, j'examinais l'assistance et je faisais diverses réflexions, je songeais à la guerre, aux miens, à ma femme, à mes trois petits enfants demeurés en Touraine, au journal et à mes collaborateurs, à des choses indifférentes et futiles. Pendant environ trois heures, le brave ancêtre, sûrement méridional, qui était venu à mon aide de façon si opportune, me remplaça et fit ma besogne ; et, quand il eut fini, je redevins moi-même pour répondre aux questions précises du président et du procureur général. Le lendemain matin, pour la suite de ma déposition, pendant trois heures encore, la même personimage m'assista, utilisant à fond la connaissance qu'elle avait de l'affaire et de mon dossier. Je sortis de là sans aucune impression d'effort, ni de fatigue, ni de tension d'esprit. A la lecture de mon topo sténographié, qui formait soixante-douze pages, en petit texte, d'un volume à 3 fr. 50, je constatai que je n'avais pas fait une seule erreur, ou plutôt que mon cher ascendant n'avait pas fait une seule erreur.

C'est dire que tous les faits d'automatisme, de vertige ambulatoire, de somnambulisme, de dédoublement ou de détriplement de la personnalité, qui

emplissent la littérature médicale et philosophique des cinquante dernières années, me semblent devoir s'expliquer facilement par l'intervention des personnages héréditaires. Ce sont autant de grossissements du phénomène courant et constant, qui consiste dans l'évocation, l'apparition, la persistance en nous d'un ou de plusieurs ascendants, sous l'influence d'une circonstance extérieure, d'un accident, d'un poison, d'une émotion vive, principalement d'une émotion sexuelle. L'acte d'imagination le plus humble, le plus banal, comme le plus relevé et le plus rare, résulte de cette évocation que je considère (voir *l'Hérédo*) ainsi qu'une sorte de gravitation intime. D'après cette vue, le monde intérieur ne se comporterait pas autrement que le monde extérieur, avec cette différence que la catégorie du temps y remplacerait celle de l'espace. Mais, alors que l'astronomie est une science exacte et déjà fort avancée, l'introspection balbutie encore. Cela s'explique par le fait que l'esprit doit y faire retour sur lui-même.

Le somnambule, le prétendu automate, l'ambulatoire, le dédoublé, etc... c'est vous, c'est moi, c'est nous, à bien des moments de notre existence. Il s'agit de phénomènes banaux, qui ne deviennent exceptionnels que par un effacement presque complet du soi devant tel ou tel protagoniste du moi, que par une circonstance analogue à l'éclipse. A esprit hanté, corps hanté. Quand un ascendant habite partiellement notre moral, il habite aussi

partiellement notre organisme, ses gestes habituels sont mêlés à nos gestes, son accent à notre accent, et nos organes, invisibles ou peu visibles, se modèlent sournoisement à sa ressemblance.

Car le corps, il faut s'en rendre compte, est, ainsi que l'esprit, en perpétuel mouvement; du point de vue héréditaire, qui est le nôtre, il constitue la prolongation, et comme la solidification, sans cesse transformée, de l'esprit. *Mens agitat molem.* Le développement de l'enfant en adolescent, puis en homme, puis en vieillard, c'est une multitude de pensées, c'est une multitude de formes héréditaires qui se développent, sous le gouvernement, bien entendu, du soi immortel et intransmissible. C'est un véritable système psycho-stellaire, d'une rapidité fulgurante, incalculable. Les mesures et repères nous manquent pour concevoir les vitesses infinies des bolides d'images à travers l'immensité humaine, comme pour calculer la force explosive de la cellule sexuelle qui propage la vie.

L'acte excessif qu'est le crime concerté, et le remords, avaient développé en lady Macbeth une personimage, à la voix changée, non plus altière et douce, mais soupirante, qui se frottait les mains, pour laver la tache ineffaçable. On sait le rôle des spectres dans Shakespeare. Ce grand homme était trop hanté lui-même par les figures héréditaires, dont il se délivrait dans ses drames, pour ne pas les avoir pressenties. Balzac, par contre, n'y fait aucune allusion. C'est qu'il était attentif à la projection

romanesque, non à l'élaboration mentale de son œuvre. Il est tourné vers le dehors, non vers le dedans, et son *Louis Lambert* lui-même est encore une affabulation. Quant à *Seraphitus Seraphita*, c'est le délayage, en plusieurs chapitres, des insanités de Swedenborg. Rarissimes sont les écrivains qui ont ouvert ce que, faute de mieux, j'appellerai les yeux intérieurs, et qui se sont intéressés à l'immense fourmillement d'eux-mêmes, qui ont observé les mouvements et groupements de ces figures, émotives et intellectuelles, somatiques et organiques que sont les images. Eblouissant quant au dehors, Balzac est nuit quant au dedans; et, avec Balzac, Stendhal, Flaubert, combien d'autres! Quant à Renan, d'un art si nuancé, son inintelligence totale, quant à la substance même de l'esprit, n'a d'égale que sa prodigieuse intelligence quant aux produits de cet esprit. Le contraste en est effrayant. Par là il typifie le XIXe siècle, qui demeurera le siècle des apparences et des faux semblants, dans tous les domaines.

Quelques-unes des remarquables leçons du mardi, données par Charcot à la Salpêtrière, ont trait au vertige ambulatoire. Il appelait ainsi, d'un terme inexact, l'état second d'un individu, qui part de Paris sans s'en douter, prend son billet, va en Bretagne, et se réveille à Brest, sur un pont, à la façon d'un somnambule désengourdi. Cet accident est le résultat de l'implétion quasi totale de la personnalité par une seule et même personimage, sauf

une frange du *soi* extrêmement ténue, qui préside aux fonctions normales et naturelles de l'existence. Il arrive qu'en cours de route la personimage dominante et dominatrice le cède à une autre personimage, qui prend une direction contraire, ou entre dans un ordre de mouvements et de préoccupations différent. La responsabilité peut être ici extrêmement atténuée. Elle n'est jamais complètement abolie, et la notion du licite et de l'illicite persiste à travers les figures intérieures, comme cela se remarque en lady Macbeth. Mais, s'il est vrai que l'arrivée d'une personimage, ou sa substitution à une autre, peuvent provoquer une sensation éphémère de vertige, le vertige n'est nullement à l'origine de ce trouble.

L'opiomanie, la cocaïnomanie et, en général, les intoxications chroniques favorisent l'envahissement de la conscience par les images et silhouettes héréditaires. Ainsi ces manies peuvent venir en aide à l'introspection. Je rappelle ici, pour mémoire, les travaux classiques de Zambaco, de Sollier, d'Erlenmeyer et de Jennings, concernant les poisons de l'intelligence et de la volonté. Il en est de même des habitudes vicieuses solitaires, de l'inversion et de la perversion sexuelles, pour le domaine de ce que j'appelle l'aliénation morale de ce qu'ont étudié les Kraft Ebing, les Nyström, les Havelock Ellis.

CHAPITRE III

LE DÉRÈGLEMENT DES PERSONIMAGES

Diverses influences, venues du dehors sous forme de poisons, ou dérivant de l'instinct génésique (qui semble être, en nous, une inclusion élémentaire et plastique du feu, comme le sang une inclusion élémentaire de l'eau), dérèglent, au dedans de nous, les personimages.

Les poisons, dont le plus et le mieux connu est l'opium, sous toutes ses formes, commencent en général par activer et faire foisonner ces figures intérieures. C'est la période euphorique, où l'euphorie et la sensation de vigueur intellectuelle tiennent précisément à la multiplicité des évocations héréditaires. Le concours empressé des auxiliaires intérieurs fait que tout travail nous semble facile, et comme accompli, pour nous, par un hôte ou plusieurs hôtes mystérieux. Mais, assez rapidement, l'état euphorique cède à son contraire, à la mélancolie, à la fatigue cérébrale, à l'angoisse, au *tœdium*

vitæ. Les personimages se ralentissent, elles deviennent imprécises et vagues, elles s'embrouillent, se confondent, se contredisent, amenant en nous un trouble profond. Une impression de foule incohérente, de dispute interne, succède à l'impression d'harmonie et de sécurité. Comme chaque fois que le taux de la vie diminue et que le *soi* restreint son contrôle, la propension au vol, au mensonge, aux combinaisons malsaines et criminelles peut se dessiner de plus en plus, avec une intensité qui varie selon le poison et la dose du poison absorbé.

La morphine rend sournois et menteur; l'alcool, la cocaïne, l'absinthe rendent persécuté et furieux. Je renvoie aux traités spéciaux, me contentant d'étudier ici l'influence de ces substances dangereuses sur les personimages héréditaires, au moral et au physique.

L'action de la morphine et de la cocaïne, par la voie sous-cutanée, est très rapide. La première procure une activité intellectuelle intense, la seconde une délicieuse fraîcheur. L'effort de ces substances porte immédiatement et à la fois sur les grands récepteurs et transformateurs nerveux des figures héréditaires; le cerveau et le grand sympathique. Elles les bombardent de parcelles infinitésimales, ayant elles-mêmes des affinités avec nos images internes, intellectuelles et organiques. C'est alors, devant la conscience, une pluie d'aspirations vagues, de souvenirs, d'états d'esprit, d'aperçus de caractère et de tempérament, bref d'hérédismes détachés

du *moi*, de mots correspondants à ces hérédismes, le tout baigné d'une satisfaction profonde, accompagné d'une chaleur douce et de fourmillements, de mouvements de déglutition voluptueux et d'excitations sensuelles encore plus directes. D'où la propension à intensifier l'amour à l'aide des piqûres de morphine, de cocaïne, d'ingestion d'alcool, qui se remarque chez de nombreux débauchés. D'une façon générale, ces poisons stimulants altèrent profondément la personnalité, par l'altération progressive des personimages. Ils rompent la gravitation des images, des signes d'images et des signes de signes d'images, ils décoordonnent le rouleau (aux mille rouages complexes et délicats) de la pensée et de la volonté.

Puis, si la manie dure, à la richesse exubérante et incoordonnée succèdent la pauvreté, le ralentissement, la permanence de certaines figures, c'est-à-dire l'hallucination et l'obsession. Le champ éclairé de la conscience est encombré de quelques fantômes grimaçants, décourageants ou terribles, dont il devient impossible de se délivrer, sauf pendant l'afflux, de plus en plus pressé et exigeant, d'une dose nouvelle de toxique. Il est infiniment rare que le mal ne s'accélère pas ainsi diaboliquement, emprisonnant l'esprit et le corps de sa victime dans un rêve de plus en plus limité et redoutable. Le *soi*, bien entendu, n'est pas détruit, mais il n'a presque plus de prise sur le *moi*, dont les éléments raréfiés tournent et se heurtent en tous

sens, provoquant les troubles les plus divers. On connaît de sinistres exemples d'amoindrissement, de destruction de beaux génies par le poison chronique : un Quincey, un Baudelaire, un Edgar Poë, un Gérard de Nerval. Malheureusement, les études que leur ont consacrées des dames protestantes, ou des carabins effervescents, manquent d'envergure et de compréhension. Elles ont embrouillé le problème, par l'intervention de considérations morales secondaires ou étrangères, au lieu de le simplifier, et ajouté ainsi l'incompréhension au romantisme.

Edgar Poë, par exemple, semble avoir été un des poètes et écrivains les mieux doués ici-bas, pour la puissance et la hiérarchie souple des personimages. Son œuvre lyrique, narrative, philosophique, est comme un ballet bien réglé, parcouru par ces grandes ondes mélancoliques qui accompagnent les remplacements de figures héréditaires les unes par les autres, avec leurs atmosphères alternées de joie et de peine. La dite mélancolie étant un liséré entre la volupté et la douleur, une sorte d'oscillation continuelle, de balancement entre le regret du plaisir enfui et l'appréhension de la souffrance qui vient. Poë a profondément senti et subi ses personimages, ainsi qu'il appert de la pièce *le Corbeau*, où la nostalgie atteint à un paroxysme presque gustatif, et de cet autre poème, *Ulalume*, tout embué des brumes de l'automne, jointes à celles de l'introspection.

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change !

a dit de lui le subtil Mallarmé. Rien de plus exact. Le *soi* d'Edgar Poë a été recouvert, obstrué par un dérèglement d'images héréditaires, dû à l'alcool, qui ont fini par dilacérer et écharpiller son beau génie. Il en est de même pour Nerval, écrivain délicieux, rêveur aigu, chez qui, sous l'influence maligne de l'alcool et, sans doute aussi, de l'hérédosyphilis (mais la plupart des intoxiqués ne sont-ils pas des hérédosyphilitiques?) les filles du feu deviennent lamentablement des filles du tréponème et de la bouteille. Lisez, à ce point de vue, *Angélique ou le Rêve et la vie*, et vous y trouverez une remarquable superposition de quelques aperçus du dehors, de plus en plus rares et ténus, et d'une imagerie intérieure en pleine décomposition. C'est l'état hallucinatoire type, c'est-à-dire où le dérèglement du rythme intérieur, qui gouverne la succession des personimages, ne permet plus au *soi* de distinguer celles-ci des personnes extérieures, réelles, que nous coudoyons. L'être sain, lui aussi, est parcouru de figures hallucinatoires, mais sa raison ne lui permet pas de les confondre avec les visages des passants, ou de ses amis. L'alcool, l'opium, la cocaïne jettent un voile entre la raison et l'imagerie intérieure, de telle façon que celle-ci se substitue au monde extérieur. La hantise prend la place de la vie. L'équilibre entre la fantasmagorie intime et le spectacle du monde est rompu au bénéfice de la première, qui, après un enrichissement éphémère, s'appauvrit.

Voici un exemple singulier, et qui éclaire un point demeuré obscur dans les traités spéciaux : J'ai connu un cocaïnomane, sédentaire, fils d'explorateur, qui, vers l'extrémité de sa déchéance, parvenu au stade hallucinatoire, voyait à ses côtés un tigre, toujours le même, dans une forêt qu'il décrivait avec pittoresque. Or, il était âgé de trois ans quand il avait perdu son père, et jamais sa mère ne l'avait entretenu (ajoutait-il à ses moments lucides) de ces explorations, qu'elle avait toujours eues en horreur. Il semble donc bien qu'il s'agissait, en ce cas, d'une personimage paternelle arrêtée et fixée par le poison, jusqu'à devenir une obsession. J'ai cité ce cas dans *La Lutte*, écrite en 1907, alors que je n'avais pas encore mis au point mes études sur la reviviscence en nous des grandes figures héréditaires, et sur leur morcellement en fragments d'images, ou en images d'images, c'est-à-dire en mots.

Une des filles du pasteur Bronté, Emily, a écrit un livre, *Les Hauteurs battues par le vent*, où la biographie psychologique de son frère alcoolique, et en proie aux hallucinations violentes, tient une grande place. C'est un ouvrage significatif, en ce sens que l'auteur lui-même témoigne d'une connaissance, en quelque façon congénitale, des abîmes du cœur humain. Cette vierge décrit la passion sensuelle avec une ardeur et une acuité inégalées. Les *Withering hights* constituent un étonnant témoignage d'hérédo, quant au dérèglement toxique des figures intérieures.

Je considère le delirium tremens, où les personimages acquièrent brusquement une force explosive, comme une greffe de l'intoxication alcoolique sur l'hérédosyphilis. Car il est bien évident que cette dernière ouvre largement la porte aux manies, phobies et philies de toute sorte, notamment à l'usage chronique des poisons mentaux et moraux.

Nous voici amenés à étudier, quant aux personimages et à leur dérèglement — allant jusqu'à l'aberration totale — ce que j'ai appelé l'aliénation morale, dont le degré le plus modeste est le vice solitaire et le plus haut la psychopathie sexuelle, ou inversion. Les lignes qui vont suivre s'adressent aux psychologues, aux médecins et aussi aux malheureuses victimes de ces maux encore mal étudiés, mal analysés et mal connus. Le remède en est dans la volonté, mais dans la volonté longtemps poursuivie et surtout, surtout, bien appliquée.

Un mal qui répand la terreur... ainsi définirai-je le vice solitaire, fréquent dans l'enfance, très fréquent dans l'adolescence, et prolongé parfois jusque dans la maturité. On peut dire de lui qu'il est la source de tous les troubles sexuels, qui plus tard dévieront et désoleront l'existence et feront, de leurs prisonniers, autant de parias anxieux et d'incoordonnés du sens moral. Il n'est personne de plus sage, de plus raisonné, de plus perspicace que l'enfant entre cinq et dix ans. Cet âge est un des principaux moments de l'être humain, par l'équilibre et l'harmonie des personimages qui président

à sa formation intellectuelle, et le grand Pie X avait vu juste en y rétablissant le sacrement de la première communion. Je suis père de famille. J'aime profondément les tout jeunes enfants, je les connais bien et je les observe avec sollicitude, à la lumière de mes connaissances médicales et psychologiques. De quatre et cinq ans à dix et douze ans, le *soi* domine et l'emporte sur le *moi*. La personnalité nouvelle se cherche et se trouve en gouvernant librement les images ancestrales. D'où cette impression d'invention perpétuelle, de génie, qu'ont notée tous les observateurs. Chez les enfants à propension littéraire et artistique, un certain style apparaît déjà, avec ses caractéristiques et ses nuances, son imprévu, sa ductilité, pour s'effacer et disparaître ensuite dans l'âge ingrat de la puberté.

Cet âge ingrat est dominé par l'instinct génésique, sorte de feu propagateur de la race, héréditairement transmis, et qui vit, s'alimente et prospère par le développement des personimages. En effet, il les décoordonne, les enfle, les brise, les éparpille en une foule de sensations et de tableaux obscurs, aboutissant à une « aura ». De douze à dix-huit et vingt ans, l'être humain vit, selon la puissance de ce feu, dans l'aura sexuelle, sensuelle ou sensible. Cela se voit surtout chez les garçons et, à un moindre degré, chez les filles. L'hermaphrodisme, incomplet ou complet, résulte de la coexistence, pendant la conception et la grossesse, de deux personimages de sexe différent, dominant

à la fois l'esprit et l'organisme ; puisque nous avons montré que la personimage est à la fois intellectuelle, morale et corporelle, et pousse ses prolongements dans tous les domaines.

Le vice solitaire (sur l'importance capitale duquel l'attention des médecins n'est attirée que depuis peu) part d'une représentation mentale, qui est elle-même liée à une personimage, pour aboutir, par l'assouvissement de l'instinct génésique, soit au gonflement et à l'éparpillement, soit à la fixation de cette personimage. Le grand Charcot avait bien raison de dire que ce qu'il y a de redoutable dans ce vice, ce n'est point la perte de substance essentielle qui en résulte, et qui est d'ailleurs une cause d'anémie, mais bien l'excitation et l'irritation imaginatives. Toutefois l'illustre clinicien ignorait le mécanisme de cette excitation, et considérait encore les images comme une succession arbitraire de tableaux variés, dépendant de l'association d'idées. Il n'avait pas eu la conception des figures ancestrales, soumises à des lois analogues à celles de la gravitation, que j'expose dans ce livre et dans l'*Hérédo*, et que je crois devoir mener, par étapes, à la guérison de toutes les maladies mentales et nerveuses, grâce à l'exercice gradué de la volonté.

Le gonflement et l'éparpillement de certaines images par l'instinct génésique amène, dans l'organisme, des troubles réflexes, d'une importance et d'une ténacité variables. La fixation d'une ou de plusieurs personimages par le vice solitaire con-



duit aux manies, aux obsessions, aux aberrations sexuelles et à l'inversion elle-même, relative ou absolue.

Il existe, dans la littérature médicale de l'aliénation morale (les Boches disent Psychopathie sexuelle), des cas, parfaitement authentiques, de dévirilisation d'un individu masculin ou de virilisation d'un individu féminin, sous l'influence répétée du vice solitaire. Ces cas s'expliquent aisément, si l'on considère qu'une personimage héréditaire féminine, évoquée maintes fois, stabilisée, devenue envahissante par le mécanisme de l'excitation et de la jouissance sexuelles, finit par pénétrer jusqu'au physique de son descendant et le transformer corporellement. En d'autres termes, il n'y aurait, selon moi, qu'une différence de degré entre l'inversion congénitale spontanée (si même celle-ci existe) et l'inversion acquise. Dans le premier cas, l'imprégnation sexuelle de nom contraire (masculine chez la femme. féminine chez l'homme) se produirait pendant la gestation ; dans le second, après la naissance et sous l'influence du vice solitaire.

Il est d'ailleurs à remarquer qu'il n'est pas une observation d'inverti qui ne s'accompagne de l'aveu de pratiques solitaires dans l'enfance. J'en dirai autant des diverses formes d'aberration sexuelle, fétichisme, obsession, masochisme, etc... pour lesquelles il n'est qu'une seule explication possible : arrêt et fixation d'une image flottant dans l'esprit

(c'est-à-dire d'une partie, d'une parcelle de personimage) par l'érection et la jouissance solitaire. C'est ainsi que la caricature individualiste de l'amour peut faire ensuite grimacer toute la vie sexuelle et aboutir à cette catastrophe ; l'aliénation morale.

Le terme d' « aliénation » indique que l'on ne s'appartient plus. Mais, alors que, dans l'aliénation mentale caractérisée, le délire est manifeste, diffus, et porte sur toutes les circonstances, grandes et petites, de l'existence, rendant caducs tous les contrats, dans l'aliénation morale le délire est caché, circonscrit, souvent invisible, sauf aux yeux exercés, et porte sur les perspectives, sensuelles, sensitives, émotionnelles de la conscience. Le retentissement intellectuel de ce trouble profond existe toujours, mais dissimulé, quelquefois sous les espèces de l'originalité outrancière et du talent quasi génial. Encore que je n'admette le terme de génie qu'appliqué au grand et souverain équilibre : un Aristote, un Platon, un Léonard de Vinci, un Goethe, un Mistral.

L'aura sexuelle, cette puissante et redoutable cause de dérèglement des personimages (dont les conséquences organiques peuvent être incalculables, car elle détermine, au sein des tissus, de brusques variations électriques et thermiques), l'aura sexuelle est ressentie par tous. Cependant il n'en existe pas de bonne description, ni absolument sincère. Les uns dissimulent, les autres amplifient. Presque tous mentent, en moins ou en plus. Il faut tenir compte,



en effet, du cabotinage et de la mythomanie des invertis, et même des amoureux normaux. Le regard, l'oreille, le toucher, l'odeur surtout, jouent un rôle important dans cet ardent vertige, où apparaissent et flottent, comme au moment de la mort, des aspects, des lambeaux de verbe, de sentiment, ou de paysage, d'apparence hétéroclite. Le désir, poussé à son paroxysme, est une immense déformation, une sorte de cataclysme intérieur, qui sacrifie et immole tout à l'objet désiré. Chez les anormaux, ce cataclysme est encore plus violent et complet que chez les normaux; ce qui tient sans doute à l'obstacle moral et social, à l'effort fait pour le franchir. C'est de ce point de vue que sont précieuses les confidences et angoisses des invertis. Comme les intoxiqués chroniques, ils éprouvent une sorte de plaisir à se considérer et à se dépeindre ainsi que des damnés, victimes d'une irrémédiable fatalité. Il faut les plaindre en effet, et beaucoup, car l'isolement provoqué par l'aliénation morale est quelque chose d'infiniment douloureux. Mais il faut surtout les engager à se guérir, par une technique volontaire appropriée. Seule l'image peut guérir de l'image. Seule la personimage saine, évoquée à temps, dans une méditation intensive dont je compte un jour formuler la règle, peut guérir de la personimage malsaine. Nous voici au tournant décisif, où la thérapeutique, par les substances chimiques et les serums, doit céder quelque place à une thérapeutique fondée sur la volonté humaine et le choix

des évocations, mentales et morales, susceptibles de servir de support à cette volonté. L'esprit règle le corps. L'esprit est un système d'images et de figures congénitales, qui a ses lois. En apprenant à les connaître, à les diriger, à les modifier, on dirigera et on modifiera, en même temps, leurs prolongements organiques et pathologiques c'est-à-dire la plupart des penchants et des grandes diathèses.

Revenons au vice solitaire, à ses ravages mentaux et moraux. Certains enfants, certains jeunes gens, certains adultes mêmes, prennent l'habitude d'évoquer, sous la même influence génésique, quelquefois à certaines heures déterminées, certaines images licencieuses, dépendant elles-mêmes, bien entendu, d'une personimage ancestrale. Car c'est une règle de l'esprit humain que rien ne saurait être perçu ar lui directement, si ce n'est le *soi* animateur, que tout lui parvienne à travers un halo, une forme héréditaires, et qu'ainsi sa liberté soit conditionnée par l'intensité de son vouloir. Le déterminisme, c'est la prison héréditaire. La liberté, c'est le plein usage, le plein fonctionnement du soi. Le déterminisme est un legs. La liberté. c'est l'émanation directe du tonus du vouloir, équilibré par la sagesse. Le vice solitaire renforce en nous le déterminisme, la sujétion et cet esclavagisme intérieur, quant à nos fantômes intimes, dont le dernier terme est la confusion mentale et la déchéance.

Il est effrayant de songer que, d'une représentation malsaine ou obscène, happée et fixée, dans la



zone d'une personimage intérieure, par le feu du désir et de la jouissance solitaire, peuvent dépendre le malheur de toute une vie, et le demi-malheur d'une autre vie, sortie de cette vie. C'est ma conviction que, si l'on remontait à l'origine des actes criminels ou fautifs de la plupart des humains, on trouverait une mauvaise image, venue de l'ascendance, profondément imprimée à la puberté, et qui donne ensuite du trouble, du vice et du malheur, comme un gaufrier donne des gaufres. Educateurs, parents, pensez à cela! Ecartez de l'imagination tendre et frêle, pâte délicate où tout se grave, les sensations de toute sorte, qui font lever les larves dangereuses. Mais nourrissez l'imagination! Ne tombez pas dans l'erreur de l'exercice sportif à jet continu, considéré comme frein de l'esprit tumultueux. Vous pourriez avoir des mécomptes. Favorisez, par des lectures et des conversations appropriées, par des promenades, par de la gaieté surtout et de nobles spectacles, favorisez la bonne hérédité, féconde en hérédismes sages, et combattez et chassez la mauvaise! L'enfant est avide de plaisirs sains, comme l'homme est avide de bonheur. Il est plus aisé de lui dispenser ce plaisir qu'il ne l'est de garantir le bonheur à l'homme fait. J'ai confiance dans la lecture bien guidée, dans l'amusement et dans le jeu. J'ai confiance aussi dans l'atmosphère raisonnable, qui émane de parents clairvoyants, et je bannis, de la table où sont les enfants, le paradoxe, toute confusion, surtout attrayante, au bénéfice du

mal ou du faux. Car ils existent, les deux chemins d'Hercule, et il faut les montrer sans cesse aux tout petits, en guidant leur choix, en ridiculisant le mauvais, en faisant peur de ses conséquences.

L'illustration littéraire des lignes qu'on vient de lire est le cas de Jean-Jacques Rousseau. Ses *Confessions* sont un monument unique d'harmonieux cynisme. Mais les Jean-Jacques sont légion; d'où le succès durable de ce livre. On s'est demandé, pathologiquement et psychologiquement parlant, dans quelle catégorie situer Rousseau. C'est un hérédo à prédominance sexuelle, tout proche, par conséquent, de l'aliénation morale. Son style, c'est-à-dire sa personnalité seconde, est un mélange de discernement et d'aveuglement. Discernement quant au choix des mots et à leur cadence; aveuglement quant aux directives de la raison. Le délire terminal de Rousseau est en germe dans certaines pages, bien connues, des *Confessions*. Ses rêveries solitaires ont commencé trop tôt.

Sans doute l'hérédité nerveuse crée-t-elle un penchant au vice solitaire, qui aboutit à corrompre et désorbiter l'esprit. Mais l'éducation peut et doit combattre l'hérédité nerveuse, une fois reconnue. Il faut alimenter l'imagination des enfants à l'aide de contes, d'histoires, de spectacles moraux. Ce qui n'implique nullement la fadeur, ni la fadaise. Il faut taire ce qui serait susceptible d'alarmer ou d'aiguillonner certaines parties, que j'appellerai réservées, de cette imagination. Il faut éluder la curiosité

sexuelle, plus ou moins éveillée, selon les cas. L'axiome est éternellement vrai : *maxima debetur puero reverentia*. On n'exagérera jamais, en telle matière, les bienfaits de l'ignorance heureuse. Fous, triples fous, les éducateurs qui s'imaginent que la réalité toute nue, précocement apprise et exposée, est une garantie contre le vice! Par l'aura qui s'attache aux questions sexuelles, et qui ne tient pas seulement à leur secret, cette réalité agira, au contraire, comme stimulant. La mise en garde technique, les sermons documentés contre la débauche sont un aiguillon de la débauche. Pour l'enfant, comme pour le tout jeune homme, la chasteté, c'est la santé. L'ignorance du vice et de la débauche est une solide garantie de la chasteté.

Que chacun de mes lecteurs consulte ses souvenirs et il reconnaîtra la justesse de cette observation.

Qui donc connaît mieux que le médecin ou le pharmacien les périls de la morphinomanie? Or c'est parmi les médecins et les pharmaciens qu'on rencontre, proportionnellement, le plus grand nombre de morphinomanes. Il est faux que le statuaire, le doucheur, le gynécologue soient garantis contre la sensualité par la fréquentation de la nudité féminine. Au contraire, la proximité, la connaissance profonde d'un piège, d'un penchant, d'une manie favorisent la chute, loin d'en préserver. Le spécialiste en sirènes est plus exposé à succomber au charme fatal que le nautonnier qui, par hasard, passe dans le champ sonore des sirènes.

Le dérèglement des images comporte un grand nombre de modalités, dont l'exposé complet présumerait une classification complète des personimages. Mais celle-ci serait-elle même une revue infinie des ressources plastiques de l'esprit humain.

Ce dérèglement peut être quantitatif, selon que l'évocation des personimages apparaît comme accélérée ou comme ralentie. Il peut être qualitatif, et porter sur telle partie, sentimentale, ou sensitive émotionnelle, ou logique, ou intuitive logique, ou sensuelle, ou verbale de l'ensemble constituant la personimage. Il peut être temporaire ou permanent. Ces divers points doivent être examinés ici.

Il y a un rythme normal (nous l'avons déjà établi) des personimages dans l'être humain et ce rythme, que règle le *soi*, constitue l'équilibre mental et moral. Analogue à la gravitation, il ramène, au bout d'un temps donné (qui constitue les saisons et les jours psychiques), certains états intellectuels, moraux et corporels. Les créateurs, principalement les créateurs littéraires, connaissent bien ces retours périodiques d'une idée ou d'un groupe d'idées, qui se présentent à l'intelligence sous un aspect différent, mais analogue. Les amoureux et les sensibles connaissent aussi ces reviviscences d'états joyeux ou douloureux, inquiets et confiants, déjà vécus, accompagnés de curiosité charnelle non émoussée, de prédilection étrange pour telle ou telle partie de l'objet aimé. Il n'est pas un rêveur, qui ne retrouve, à quelques années de distance, les mêmes rêves et

qui ne s'étonne ou ne s'attendrisse de les retrouver à peine modifiés. C'est, je crois, de cette constatation presque banale qu'est sortie, dans l'imagination tourmentée et déréglée de Frédéric Nietzsche, la thèse outrée du *Retour éternel* (Widerkunft des gleichen), d'où cet hérédo a tiré tant de conséquences chimériques. Car, en vérité, le rythme normal des personimages ne saurait être calculé, ni chiffré exactement, pas plus que les hauts et les bas de la flamme dans le foyer incandescent. Je pense qu'à ce rythme normal correspond l'équilibre sain des organes et des tissus, comme cela se vit dans un Gœthe, dans un Chevreul, dans un Fabre (de Serignan), dans un Mistral par exemple. La vaste et complexe machinerie spirituelle marche, en ce cas, d'accord avec la corporelle, sans trouble, ni obscurcissement. Le verbe aussi, image d'images, témoin de l'harmonie ou de la discordance des grandes profondeurs de l'esprit-corps, demeure nitide, éloquent, ou sobrement juste.

Littérairement, artistiquement, ce rythme continu des personimages assure la continuité des images et cette unité somptueuse que nous remarquons dans un Shakespeare, un Racine, un Rembrandt, un Léonard, un Beethoven, sous la diversié des thèmes, des couleurs, des sentiments et des sons. Les conceptions géniales de ces maîtres dessinent, par leur contour, des figures précisément calquées sur leur ascendance et l'évocation périodique de celle-ci. Il y a du Hamlet dans beaucoup de héros shakespea-

riens, de l'Andromaque dans beaucoup d'héroïnes de Racine, une même issue de l'or parmi l'ombre chaude, dans plusieurs toiles de Rembrandt, un même accent de déchirante mélancolie dans beaucoup de compositions et sonates de Beethoven. Le retour de la même hantise intérieure amène des procédés presque identiques de création littéraire, picturale, musicale. Le poète le plus sublime et le plus abondant n'est pas fait de plus d'une douzaine de cycles intellectuels et sensibles, que ramènent ses personnages intrapsychiques.

Supposez que le rouleau s'accélère. C'est aussitôt la confusion mentale et morale, accompagnée de troubles organiques. Supposez qu'il se ralentisse à l'excès, c'est l'obsession, avec ses stigmates physiques.

Frédéric Nietzsche est un exemple d'accélération tératologique des personimages, vraisemblablement sous l'action du tréponème, héréditaire ou acquis. Les changements brusques de direction et de tension de ses visions littéraires et philosophiques sont une cause de fatigue et de dégoût pour le lecteur. Même avant qu'il n'ait sombré dans le gouffre, sa frénésie de pensée touche au délire, et cette pensée est divergente, telle que projetée sur le papier par un accident, dépourvue d'ordre et de méthode. Elle sourd, de ses préoccupations du jour, ainsi qu'une série de geysers hétérothermiques. On a l'impression que le renvoi d'une bonne, ou un orage soudain, eussent pu modifier sa vision de l'univers brusquement.



Il est une œuvre de fou littéraire où surnagent de beaux morceaux d'éloquence, et qui fournit un cas remarquable d'accélération des images. Je veux parler des *Chants de Maldoror*, par un certain Lautréamont, qui mourut tragiquement, il y a de cela une quarantaine d'années. Cet auteur accumule, en une seule page, une vingtaine de sensations différentes et violentes, témoignant d'une sorte de délire demi-lucide. Outre une tendance au sadisme très nette, il offre cette particularité unique de voir les microbes et les insectes grossis, un pou de la taille d'une maison, etc... et il émane, de ces descriptions forcenées, une sorte de terreur psychologique. Bien doué quant à la contraction du langage (allant parfois jusqu'à la crispation et à la crampe) mais logé presque à la même enseigne, nous apparaît Arthur Rimbaud. Ce qui sépare Rimbaud du génie, en dépit de ses nombreux admirateurs, c'est l'excessive rapidité dans la succession des personimages. qui l'animent successivement, de sorte que souvent une image profonde et juste apparaît comme voilée et décoordonnée par une autre de moindre qualité. C'est ce que j'appellerai le vertige des images subintrantes.

Ce vertige, traversé à certains moments d'une sérénité singulière, fut celui de Stéphane Mallarmé. Je l'ai connu et admiré. C'était un petit homme, de voix douce, de manières charmantes, aux grands yeux profonds, donnant l'impression de la non fébrilité et du calme. Il avait une éloquence sobre,

particulière, partant d'une remarque juste, pour se perdre bientôt dans la fumée verbale, et qu'il chérissait justement à partir du point où elle devenait incompréhensible. Je me disais alors : « Il pense trop vite ». Je dis aujourd'hui : « Il avait perdu tout gouvernement sur les figures héréditaires, qui se succédaient trop rapidement en lui. » Il arrivait un tournant où ses métaphores s'enchevêtraient, ainsi que dans *l'Après-Midi d'un Faune :*

> Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève
> En maint rameau touffu, qui,
> Demeuré les vrais bois mêmes,
> Prouve, hélas, que, bien seul, je m'offrais
> Pour triomphe la faute idéale des roses.

Le sens y est encore, mais prêt à disparaître dans un amphigouri, tenant à la confusion mentale, signalée plus haut.

Nous reportant à *l'Hérédo,* nous concluons que c'est l'affaiblissement du *soi* (impulsion créatrice, tonus du vouloir, équilibre par la sagesse) qui affole ainsi et précipite le rythme psycho-organique des personimages. Beaucoup d'êtres humains sans moyens d'expression, qui ne sont ni littérateurs, ni artistes, souffrent d'une pareille accélération : tous les abouliques notamment, qui n'agissent plus, soit que trop d'images d'actions contradictoires se présentent simultanément à leur esprit, soit qu'au contraire ces déroulements d'images intérieures, d'hérédoïmages, soient trop rares ou trop lents. Les abouliques par surcroît psychique sont aussi nombreux



que les abouliques par stagnation psychique. *In medio veritas... atque actio.*

La personimage étant à la fois, et par définition, psychique et physique, existe-t-il, sur le plan organique, des accélérés et des ralentis de la vie intérieure ? Certainement. Les auteurs contemporains décrivent, sous le nom d'anorexie mentale, une maladie caractérisée par ce fait que l'accélération du rouleau vital (c'est-à-dire des personimages héréditaires) fait, en trois mois, d'une jeune fille ou d'un jeune homme, un vieillard ridé et flétri. Les « demeurés » comme on dit en Touraine, sont au contraire des êtres restés puérils, mentalement et organiquement, malgré le cours des années, et tels à quarante ans que des enfants de dix et douze ans. Autant de cas de rupture de l'équilibre intérieur et de dérèglement des figures héréditaires. Le clinicien doit savoir ceci que tout cas d'acromégalisme (maladie de Marie, caractérisée par une croissance exagérée des extrémités) ou de puérilisme (génital ou des extrémités) s'accompagne immanquablement de stigmates mentaux ou moraux correspondants. Si l'on interrogeait savamment ces malades, qui souvent s'ignorent (notamment les puérilisés) on découvrirait assez vite, chez eux, le trouble de fonctionnement, ou mieux de gravitation, des hérédo-images, qui est à l'origine de leurs maux. Le malheur est que trop de médecins, abêtis par le matérialisme de Faculté, qui sévit depuis soixante ans, ne connaissent pas un mot de psychologie, et

sourient au seul mot d'introspection active. Ils pensent que l'esprit est une dépendance du corps, le cerveau, le siège exclusif de la pensée, et l'animal humain (comme ils disent stupidement) une machine d'où la liberté est exclue. Une telle conception est au niveau de celle des sauvages de la Terre de Feu. Elle était cependant celle d'un Broca et, plus récemment, d'un Joffroy, d'un Féré, même d'un Brissaud.

Premier degré de l'obsession, la préoccupation est la greffe d'une circonstance ennuyeuse ou inquiétante sur une personimage ralentie. Prenons le cas fréquent du monsieur qui doit une certaine somme d'argent, et à qui sa dette pèse. C'est un sentiment assez confus, qui ne se traduit pas en mots, accompagné du chiffre de la dette, immédiatement présent au réveil, et qui accompagne les actes subséquents, ou les réflexions de la journée, comme l'ombre accompagne le promeneur. Il se complique, ce sentiment, de diverses images à demi obscures, que le préoccupé discerne néanmoins avec un peu d'attention, et qui font partie d'une figure intérieure, composée de regrets, de remords, d'attendrissements, de dessèchements, et aussi d'espérances et d'efforts vers l'évasion mentale. Il s'embrouille, puis se débrouille, ce sentiment, à la façon d'un animal qui court sous un taillis et dont la silhouette apparaît, puis disparaît. On s'en croit délivré ; mais il revient, plus lancinant, ou sous une forme baroque, associé à des suppositions optimistes ou pessimistes.



Bref, il est entré dans un cycle intérieur, dans une hérédofigure, qui le modèle et le transforme à sa ressemblance, et aussi selon les attractions ou répulsions du *soi*. A un certain degré de consistance, cette préoccupation, devenant verbale (le verbe est l'image de l'image) aboutit au monologue. Qui n'a pas rencontré, dans la rue, de ces passants absorbés et ronchonnants ? Qui ne s'est pas surpris soi-même, dans l'état de trouble ou d'inquiétude, à exprimer à haute voix son mécontentement, ou au contraire *à mentir pour soi*, comme afin de se donner le change! L'hypocrisie monologuée existe ; elle est un témoignage unique de cette sensation de dédoublement banale, qui tient à la présence de la personimage devant le *soi* et soumise au *soi*.

L'étude du dérèglement quantitatif des images nous amène ainsi à celle du dérèglement qualitatif.

CHAPITRE IV

LE DÉRÈGLEMENT DES PERSONIMAGES (*suite*)

Le dérèglement qualitatif des figures intérieures héréditaires est plus fréquent que le dérèglement quantitatif. Il peut d'ailleurs coexister avec lui. Les types en sont extrêmement variés, mais, avant d'en aborder la description, je crois utile de dire quelques mots de la faculté intuitive, à laquelle certains philosophes, notamment Bergson, ont fait, dans leurs systèmes, une place considérable. Il m'apparaît en effet que l'intuition est intimement liée à la question de l'équilibre et du dérèglement de ces protagonistes du théâtre intrapsychique, que j'appelle les personimages.

Il existe deux sortes d'intuition : la première, et la plus simple, n'est qu'une sorte d'observation ultra-rapide. En voici un exemple : je marche dans la rue; un homme, en apparence confortablement vêtu, passe près de moi. C'est l'heure du dîner, je me rends compte, à je ne sais quoi qui émane de lui, qu'il a faim, qu'il n'a pas d'argent et je lui



mets une pièce dans la main. Il me remercie avec émotion : « Comment avez-vous deviné que je meurs de faim? » Ceci m'est arrivé plusieurs fois et devant témoins, que je pourrais citer. En y réfléchissant, j'ai compris qu'un certain désaccord entre la pâleur, la maigreur, et le lustre appliqué du vêtement, et l'incertitude du regard et de la démarche, m'avaient mis la main à la poche. Ceci est une fausse intuition, en réalité une observation accélérée, qui tient à ce que je suis le fils d'un père et d'une mère également doués pour l'observation. On sait qu'ils collaboraient et que les manuscrits de mon père portent, en marge, de nombreuses corrections et des remarques, infiniment subtiles et justes, de ma mère, auteur elle-même de livres de prose et de vers, où brille une analyse lumineuse. Mon esprit s'est donc fortifié de leurs deux influences congénitales et conjointes. Le fait est que je diagnostique la misère, la gêne, la préoccupation d'argent autour d'une table et dans un salon, chez des personnes en apparence fort à leur aise, comme dans la rue, et du premier coup d'œil.

Ma femme qui a les mêmes ascendants que moi, étant deux fois ma cousine germaine, dans la ligne paternelle comme dans la maternelle (elle est issue du mariage du frère de ma mère avec la sœur de mon père), ma femme possède la même faculté. Nous nous amusons fréquemment à mettre en commun nos avis sur tel ou tel cas, entrevus ici ou là, et ces avis, en général, se corroborent.

L'intuition vraie est un phénomène plus rare et plus compliqué. Je la définirai un état intellectuel émotif tel que la réalité et son ambiance, l'une et l'autre secrètes ou cachées, y sont senties, perçues, analysées, partiellement ou complètement, de façon en quelque sorte machinale. Certains ont, en pénétrant dans un cercle de quatre ou cinq personnes, le sentiment très net de la sympathie ou de l'antipathie, de l'adhésion ou de la résistance, avant qu'une de ces personnes ait ouvert la bouche. D'autres entendent, à travers le silence, ce que l'on pense à leur sujet. D'autres devinent, même dans la solitude, que quelque projet se trame à leur endroit, dans telle ou telle direction, dans tel ou tel milieu. Beaucoup de personnes avaient le pressentiment de la guerre européenne avant le mois d'août 1914 et l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie. L'intuition vraie n'est d'ailleurs ni constante, ni universelle. Elle peut cesser, reprendre, s'élargir, se rétrécir, s'annihiler même ou errer pendant une longue période, et celui qui se fie à elle est sujet à mécomptes et à erreurs. C'est la faculté lunatique par excellence. Les sages la corroboreront toujours par l'observation. Il lui arrivera néanmoins d'inspirer une décision soudaine et heureuse, qui changera la face d'une situation compromise et la redressera.

Quelques êtres privilégiés possèdent à la fois l'intuition et l'observation et se reposent de l'une par l'autre. J'ai remarqué que ce double don est



une cause d'optimisme, alors qu'il semblerait que la somme des intuitions et observations fâcheuses et désagréables dût l'emporter sur la somme des agréables. Mon bien cher ami, le docteur Henry Vivier, mort avant cinquante ans, et dont j'ai essayé de retracer le portrait dans mes *Souvenirs*, était un observateur intuitif, d'humeur toujours joyeuse et même allègre, bien qu'atteint d'un mal qui ne pardonne pas. Comme je le félicitais de cette vaillance, il me répondit un jour : « Le plaisir de voir et de deviner ce qu'on ne voit pas est chez moi toujours nouveau et roboratif. » En effet, comprendre est un plaisir, conjecturer est une volupté, et vérifier la justesse de la conjecture, en étendant ainsi la compréhension, est un délice.

Chose remarquable, la distraction, la suspension, aussi complète que possible, des forces attentives de l'esprit est très favorable à l'intuition. Voulez-vous essayer votre capacité intuitive? Avant de sortir de chez vous, faites le vide dans votre esprit, secouez toute préoccupation, essayez de réaliser cet état de blanc intérieur, d'écran vide d'images, que connaissent et savourent les rêveurs et les musardiers. Puis, franchissez votre seuil et regardez distraitement les choses et les gens. La première idée qu'ils provoqueront en vous, sera, ou non, une intuition. Baroque ou raisonnable, recueillez-la, et examinez-la ensuite à loisir, comme un papillon saisi au vol. J'ajoute que la cadence du pas, le mouvement de l'automobile, du bateau, du chemin de fer surtout,

développent la faculté intuitive, ainsi que la solitude et le silence. Il en est de même du bruit de l'eau : chute d'eau, robinet ouvert, bruissement de la mer sur les galets, etc... Certains fumeurs prétendent que la fumée les rend aptes à saisir l'indiscernable d'une ambiance, le halo d'une préoccupation. Entre parenthèses, ce halo est accessible à l'intuition, comme un tourbillon autour d'un point fixe. Mais la grande caractéristique de l'intuition vraie, c'est la soudaineté. Vous pensez à autre chose, et crac, le sentiment, le pressentiment, la vision d'une situation cachée vous tombent dessus, comme l'aigle sur le lièvre. Votre esprit positivement *lie* l'abscons, ou le mystérieux, ou l'inédit, ou l'inexprimé

L'intuition du danger est fréquente. On a voulu y voir une sorte de préréflexe. C'est remplacer une explication par un mot. L'intuition du plaisir charnel en commun est le prolégomène — si j'ose dire — des grandes amours. Un monsieur s'incline cérémonieusement en soirée devant une dame qu'il n'a jamais vue, et songe : « Celle-ci va jouer un rôle important dans ma vie. » Même réflexion de la part de la dame. Six mois plus tard, serrés l'un contre l'autre, ces amants comblés emploieront leur reste de souffle à se rappeler cette circonstance ; et leurs caresses et leurs baisers puiseront, dans ce souvenir, un élan nouveau. Au moment de prendre une détermination capitale, celui-ci hésite. Il vient d'apercevoir les conséquences, comme une allée plantée d'arbres aux fruits amers, et conduisant à la vasque

noire d'une déconvenue. Plus tard, il vérifiera la justesse de cette intuition, comparable à une ouverture soudaine de l'esprit sur la perspective de l'avenir.

Le poète, le savant, le philosophe, le politique doivent leurs meilleures initiatives à l'intuition. A condition toutefois que l'esprit soit bien et raisonnablement orienté. Il ne s'agit pas d'écouter la première voix qui vous bourdonne à l'oreille : « Fais ceci... ou ça. » L'à-pic intuitif se produit surtout dans la zone du haut bon sens, qui n'est certes pas celle du prud'hommisme. L'usage de l'intuition présuppose une hardiesse, un élan, inclus lui-même dans cette sagesse générale qui est un attribut du *soi*.

Vous voyez où je veux en venir : l'intuition n'est autre chose, selon moi, qu'une observation seconde, à la puissance « deux », c'est-à-dire à travers une personimage bien équilibrée, à travers un ancêtre sage, qui joue le rôle d'auxiliaire, ou si vous préférez, d'une loupe de précision appliquée sur le réel et découvrant ses perspectives cachées. L'intuition, c'est l'acquit ajouté au témoignage rapide de nos sens par une figure héréditaire; c'est la rallonge mise à notre vision, à notre audition, à notre sensualité, à notre logique; c'est notre pénétration mentale mise au carré, multipliée par un aïeul qui fait partie de nous, qui est nous-même, pour un temps donné.

Intuition... de *tueri*, regarder, *in*, dans... C'est, en effet, le regard tourné vers nous-même, qui nous

permet d'aller au delà de la vision observatrice courante. Per-tuition... (*tueri*, regarder, *per* à travers) serait plus exact. L'intuitif est celui qui observe couramment à travers ses personimages. Quand celles-ci sont saines et vigoureuses, gravitant sous l'action d'un *soi* solide, c'est le génie créateur et complet. Quand elles sont déréglées ou déséquilibrées, ce sont les erreurs et les défaillances. C'est pourquoi l'erreur d'intuition a une portée plus grande, un rayonnement infiniment plus considérable que la simple erreur d'observation. Cette dernière est comparable au choc subi par quelqu'un qui se heurte à une porte ou à un meuble en plein jour. L'erreur d'intuition est comparable au choc ressenti par celui qui se heurte à quelque objet dans les ténèbres. La souffrance s'accompagne de vertige.

Claude Bernard, quand il recommandait l'expérience « pour voir », quitte à changer, en cours de route, la direction de celle-ci, préconisait en somme l'intuition. Les faits d'intuition sont nombreux chez les savants, comme chez les artistes, comme chez les hommes d'action. La personnalité la mieux douée, sous ce rapport, que j'ai connue, est Mme Edmond Adam, à laquelle sa fidélité et sa vaillance patriotiques ont valu ce surnom justement mérité : la Grande Française. Mme Adam a toujours apporté, dans les problèmes complexes de la politique étrangère, cette vue rapide, ce jugement ferme et cette divination des motifs profonds et secrets, qui relèvent de la faculté intuitive. Elle dit souvent qu'elle



« écoute ses morts » et je pense que cela est psychologiquement très exact. Les communications extérieures qu'on lui adresse, les renseignements qu'elle sollicite et qu'elle reçoit, ne sont, en quelque sorte, que les stimulants de ce don, sans doute inné, et qui n'a presque jamais de défaillance. Elle a la vision instantanée de ce qui peut être utile ou nuisible au pays, de ceux qui peuvent le servir ou le desservir, de la nuée politique qui monte, de l'orage social qui est dans l'air. Mon père disait d'elle : « C'est une pythonisse. » Même dans les événements ou incidents de la vie courante, j'ai vérifié souvent l'étonnante justesse de ses pressentiments. Avec cela, cette femme d'État est une ménagère très pratique, qui administre sa mai on avec une sagacité incomparable, et ne dédaigne pas de descendre aux plus petits détails. Elle peut être très gaie, d'une gaieté d'enfant et son optimisme est célèbre. Même remarque que pour Henry Vivier.

D'après ce qui précède, il faut s'attendre à rencontrer des intuitifs chez les descendants, fils ou petits-fils d'observateurs. Cela se vérifie notamment chez les paysans, forestiers, garde-chasses, pêcheurs, etc..., qui développent, en prévision du temps, des facilités de métier, des circonstances favorables ou défavorables, leurs personimages observatrices. Qu'est-ce qu'une loi, au sens scientifique? C'est la répétition d'un fait d'observation, généralisée par l'induction. L'intuition est à l'observation ce que la loi est au fait répété. Quelquefois elle

double l'observation immédiate, la prolonge et la complète. Quelquefois elle la contredit, et il en résulte un état mental bizarre, la conscience ne sachant ce qu'elle doit préférer de la quasi certitude due au témoignage des sens, ou de cette autre forme de certitude qui naît de la confiance totale dans le pressentiment. Le raisonnement géminé est alors analogue à celui-ci : « Tout indique que je dois passer par un et deux pour arriver à trois. Néanmoins, il y a en moi cette conviction que j'arriverai à trois sans avoir besoin de passer par un et deux. » Ceci prouve que la détermination d'un acte est plus complexe qu'on ne le croit et que les figures intérieures héréditaires y jouent un rôle important. C'est le *soi* qui libère l'esprit tiraillé et l'oriente finalement dans la bonne voie.

On comprend maintenant par quel mécanisme le dérèglement, temporaire ou permanent, d'une personimage (notamment sous une action toxique ou sexuelle) aboutit à fausser l'intuition et à faire d'elle une appréhension générale, morcelée ou non en phobies. Les ennemis imaginaires, les troubles hallucinatoires, les visions terrifiantes n'ont pas d'autre origine. *Corruptio optimi pessima.* La faculté la plus secourable de l'homme, l'intuition, devient ainsi son pire tourment.

Tout d'abord il convient de considérer le sexuel, le sensuel, le sentimental, et le sensible ou sensitivo-émotionnel, comme la série, en solution de plus en plus diluée, des étapes d'une même émotion ou d'un



même système émotif à travers les personimages. La différence dans le dérèglement y est de degré, non d'essence. Cela simplifie le problème. Voici un exemple concret de ces divers stades.

Un jeune homme, à l'âge où les personimages sont fortes et vibrantes, aperçoit, par surprise, une belle fille sortant, sans voile, du bain. C'est l'émotion sexuelle type, brutale, ressentie violemment par la figure héréditaire qui emplit l'être à ce moment-là et poursuit ses prolongements dans tout l'organisme, que rend turgescent le désir. L'instinct génésique attaque violemment la figure héréditaire, qui est en train de graviter devant le *soi* et que le *soi* tend au contraire à maintenir en équilibre, afin de préserver la raison. Pluie d'images dans l'esprit et dans le corps, fixation de certaines, éparpillement et disparition d'autres images. Mouvements réflexes, accélération des échanges, élimination de sueur, contraction, etc... Le lendemain et les jours suivants, l'émotion, de sexuelle, devient sensuelle, et la personimage altérée change de caractère et de type, soit qu'elle remonte à un ancêtre plus éloigné, soit qu'elle se combine de divers ascendants de type légèrement différent. Le fantôme intérieur lui-même, combinaison de fantômes, ou, si vous préférez, le portrait composite héréditaire change et se transforme devant le *soi*. Il en résulte un état de trouble, souvent délicieux, au sein d'une distraction profonde. Le jeune homme ne mange plus, il dort mal, il se réveille brusquement, son esprit évoque

telle ou telle partie du corps souhaité, s'y attache, s'y complaît, se désole de la reperdre soudain, par une défaillance de mémoire. Supposons que la présence réelle ne vienne pas interrompre ces métamorphoses, et ce spectacle enchanteur de la nudité entrevue passera du sensuel au sentimental, de celui-ci au sensible pur et simple.

La perversion sentimentale, par altération de la personimage, est un état grave, relativement fréquent, d'origine généralement sexuelle ou sensuelle, et qui demanderait une étude approfondie. Cette perversion, autant que j'en ai fait la remarque, se poursuit et s'augmente héréditairement, ce qui est conforme à nos données. Elle se remarque non seulement chez les débauchés, les intoxiqués et autres dépourvus du contrôle du *soi*, mais encore et surtout chez les oisifs riches, les avares, les manieurs d'argent et fils de manieurs d'argent. Elle peut aboutir à de véritables aberrations morales, à une sorte de néronisme, ou bien à une sécheresse, accompagnée de méfiance absolue et allant jusqu'à la douleur et à l'angoisse.

C'est ainsi que la descendance des grands financiers, des grands industriels rapidement enrichis, des grands brasseurs d'affaires, est extrêmement chargée, en bizarres, en hypochondriaques, en maniaques, ou en pervers de toute catégorie. L'immense fortune léguée est un venin, qui agit à la façon d'un poison chronique et qui fait, de ses détenteurs, des êtres trop souvent complexes (d'une complexité

dangereuse) et malsains. Le pouvoir que donne l'argent les pousse à faire le bonheur, puis le malheur autour d'eux, à tirer les gens de la misère pour les y replonger ensuite, sous prétexte d'ingratitude, à jouir de la corruption systématique, de l'avilissement d'autrui. C'est l'histoire classique du « mylord », qui jette des pièces d'or dans le crottin et exige que les mendiants aillent les y ramasser avec leurs dents. J'ai connu, approché, de tels individus, avec une horreur non exempte de curiosité, comme certains serpents venimeux. Il est bien rare qu'une tare physique ne complète pas leurs tares morales; maladie de peau, puérilisme, altération parcheminée de la voix, marionnettisme du geste, strabisme, anorexie, impuissance, etc...

Cette perversion sentimentale s'accompagne généralement de pathétisme, du besoin de déterminer des crises de larmes, de séparation, de réconciliation, de remords, de scrupules forcés et outrés, de faire grand étalage de chinoiseries. Les malheureux, atteints de ce vice congénital, ne sont contents que quand ils ont fait battre des montagnes, comme dit la locution populaire. Ils se lancent ainsi dans des aventures susceptibles de leur attirer personnellement, par choc en retour, de gros ennuis. Mais ils ont confiance en leur argent pour apaiser, finalement, à prix d'or, les colères et les rancunes soulevées ou exaspérées. Un des grands procès de trahison de la dernière guerre a mis en lumière un de ces funestes hérédos, Pierre Lenoir,

fils du célèbre agent de publicité financière Alphonse Lenoir, le grand corrupteur de la presse contemporaine. Ce garçon que j'ai vu au Conseil de Guerre, et qui a été condamné à mort pour intelligences avec l'ennemi, m'est apparu tout de suite comme le type de l'individu hanté par plusieurs personimages financières-sexuelles, masculine et féminine, qui imprimaient à son visage une morne bestialité. Un médecin légiste est venu exposer, à son sujet, des considérations banales et fausses sur le degré de responsabilité morale de ce déplorable sujet. J'ai déjà expliqué qu'au point de vue héréditaire personne n'est responsable, ou tout le monde est responsable. La trahison, comme tout autre crime, plus qu'un autre crime, exige combinaison et discernement. L'impulsion que donne la soif de l'or (et, chose étrange, surtout aux plus que riches) est comparable à l'impulsion sexuelle et amène des ravages analogues.

Pendant le cours du procès, des lettres échangées entre Pierre Lenoir et sa mère, d'un caractère sinistre et, quant à lui, quasi criminel, avaient été publiées par les journaux. Elles ouvraient un jour singulier sur cette psychologie des manieurs d'argent, qui deviennent peu à peu, dans leurs combinaisons avides, les plus redoutables des anarchistes.

Tout Paris a connu la rapide ascension sociale (trop rapide, d'après ce chef-d'œuvre, *l'Etape* de Paul Bourget) des entrepreneurs... mettons La-



maison, qui avaient fini par fonder et lancer un journal quotidien de grande information. Le père Lamaison, grossier comme pain d'orge, n'avait aucune instruction, ni éducation. De ses deux fils, l'aîné était un vague noceur avide; le cadet, qui mourut dans un accident, une manière de lad d'écurie, ne parlant qu'argot et ne s'intéressant qu'aux chevaux et aux filles. Pendant vingt ans, journalistes, hommes de lettres, académiciens entourèrent de flatteries cette invraisemblable famille, demeurée cependant aussi ignorante qu'une tribu cafre des choses de la littérature et de l'art. La guerre fit que, sur ce fumier, les compromissions d'argent et la trahison se mirent à champignonner de telle sorte que la justice dut s'en mêler. Alors on vit le fils Lamaison, perdu de peur et tiraillé, cherchant à se débarrasser d'une feuille qui devenait pour lui un danger, n'y parvenant pas et s'empêtrant dans des combinaisans politico-financières et dans des conseils d'hommes d'affaires véreux, qui faillirent le mener en Conseil de Guerre. Les ennuis par excès d'argent, sont ainsi comparables et analogues aux ennuis par défaut d'argent.

Le proverbe « à père avare, fils prodigue », n'est pas toujours exact. J'ai connu un fils d'avare, chez qui l'avarice tournait à la manie, et qui, comme son père, cachait l'or dans des pots et passait ses journées à compter cet or. C'était cependant un homme de grande valeur et qui a exercé une

influence légitime sur ses contemporains. Mais son vice congénital le tenait, et dru, allant jusqu'à brider ses facultés créatrices.

La perversion, par dérèglement des personimages, revêt parfois une forme sentimentale, mêlée d'attendrissement facile et de cruauté. Celle-ci rejoint la perversion sexuelle appelée masochisme, du nom du sinistre juif allemand Sacher Masoch, qui la décrivit et la pratiqua. Nous entrons ici dans le domaine réservé des combinaisons pathético ou érotico-mentales, dont les personimages deviennent aisément les protagonistes, et qui font, de certains aliénés moraux, des dramaturges ignorés du public ; les pièces qu'ils inventent et qu'ils forgent avec les débris de leurs figures héréditaires, n'en peuvent pas moins troubler la paix sociale et amener d'étranges convulsions. Les véritables révolutionnaires anarchistes rentrent dans cette catégorie, soit qu'ils demeurent aux confins de l'absurde doctrine et de l'action, soit qu'ils passent carrément à l'action criminelle.

Le type classique en est Marat, inventeur, théoricien et bourreau, au masque caractéristique, à la prose sèchement enflammée et dont l'influence (devenue incompréhensible) tenait au tourbillon sentimental sexuel qui se dégageait de ses hérédo-figures. Les sensibles-cruels, les attendris persécuteurs attirent dans leur atmosphère trouble tous les mal équilibrés et tous ceux, parmi les simples et les incultes, que ne défend pas une certaine

ironie grossière, mais utile. Il y a encore, et en grand nombre, dans les couches populaires, où les personimages sont forcément instables et assez confuses (par manque de nourriture intellectuelle), des disciples de Marat en puissance ; et ceci nous conduit à l'altération logique des personimages et à la si intéressante et grave question de la persistance et de la virulence des idées fausses.

Une des plus frappantes parmi ces idées, est le préjugé d'égalité. Nous ne le trouvons nulle part dans la nature, où tout est proportion, dépendance et hiérarchie. Il est d'invention humaine et se retourne cependant contre l'humanité, qu'il abrutit en temps de paix et qu'il dévaste en temps de guerre. C'est, au résumé, un principe de mort, puisqu'il n'est réalisé que dans le tombeau, réceptacle de la parfaite égalité devant le ver. D'origine mathématique et même numérique, il satisfait l'envie populaire et est ainsi d'autant plus difficile à extirper. L'erreur de logique, infiniment répandue, de laquelle il découle, est une erreur héréditairement transmise, qui fait partie d'une foule de personimages, conçues comme équivalentes ou *égales*. En effet, il n'existe pas de perspective de dimension pour les figures intérieures et elles apparaissent donc, ce qui est faux, comme de même taille, de même poids, de même importance, dans le moment où elles nous dominent et nous imprègnent.

Conclusion : le *soi* est hiérarchique et constructeur, alors que le *moi* est égalitaire et niveleur. Ces

deux pôles individuels se retrouvent forcément dans la société.

La table des erreurs ou « idoles », comme il dit, qu'a dressée Bacon, est un recensement assez complet des altérations logiques des personimages, de leurs obnubilations. Il n'a manqué à l'auteur du *Novum Organum* que de remonter à la source intrapsychique de ces erreurs. Une intelligence, même vaste et ordonnée, ne saurait être partout à la fois.

Les altérations, logiques ou émotives, des personimages sont contagieuses, de figure à figure, à l'intérieur d'un même individu et d'individu à individu. C'est par l'intermédiaire de ces réapparitions en nous de nos ancêtres que nous nous influençons les uns les autres, alors que, par définition, les *soi* sont entre eux ininfluençables.

Le premier cas se présente quand un certain penchant, qui ne se produisait et ne s'affirmait en nous qu'à certains intervalles (pendant la domination de telle personimage) tend à s'installer chroniquement, créant ce qu'on appelle une hantise. Il y a alors interposition constante, entre nous et le réel, d'une pensée ou d'une représentation, fixe en ses contours, et à laquelle nous ramenons toutes nos cogitations. L'esprit, opprimé par cette persistance, en conçoit de la fatigue, puis de l'abattement. C'est pourquoi il est si important de se distraire d'un travail par un autre, et non par le repos absolu.

Le second cas, d'altération par influence d'in-

vidu à individu, crée ces épidémies du sentiment public, ou d'hypothèses pseudo-scientifiques, que nous voyons, à certaines époques, bouleverser les mœurs et les lois. Une même inclinaison, ou disposition héréditaire, se produit soudain dans les imaginations, et les cristallise sur des plans identiques ou analogues, ainsi que fait un fil d'orientation plongé dans une solution sursaturée. Comment expliquer, autrement que par une contagion des personimages, la vogue, pendant une trentaine d'années, de la fausse doctrine de l'évolution et de ses succédanés? Ce n'était pas la maigre moisson de faits rigoureusement observés par Darwin et ses élèves qui pouvait motiver un tel emballement. Encore moins la faible qualité esthétique d'une doctrine adaptée à la conception la plus rudimentaire du perfectionnement. Non, il y a eu là, selon moi, une reviviscence et contagion héréditaire des images mentales d'où était sortie, cent ans auparavant, l'Encyclopédie, avec son besoin de légiférer l'univers animé. Sous les courants intellectuels et littéraires, dont le gonflement cause des tempêtes et des naufrages, courent ainsi de grandes réapparitions collectives de figures ancestrales, plus ou moins altérées. Elles entraînent une ou deux générations dans leurs tourbillons, jusqu'à ce que quelques esprits pénétrants et vigoureux, quelques *soi* énergiques, réagissent, par une doctrine plus saine, une conception plus réaliste, et viennent exorciser ces fantômes tenaces.

J'ai cru, dans ma jeunesse, comme beaucoup d'autres, à l'évolutionnisme. J'ai vu en lui, quand j'étais étudiant, une des clés de la science. J'ai pu constater ensuite sa puissance d'illusion et comment il interprétait tout, sans rien expliquer ni définir. C'est qu'à cette époque-là, j'étais moi-même sous l'influence intellectuelle de tel ancêtre tourangeau ou breton, que je connais bien, et qui ne m'a plus laissé aujourd'hui qu'une singulière aptitude mentale à la compréhension des paysages fréquentés par lui.

En effet, je suis actuellement convaincu que les personimages nous transmettent non seulement des penchants, des aptitudes, des tournures d'esprit, des faiblesses, des tics, des altérations organiques, des mouvements, des traits de visage ou de nature etc..., mais encore une partie de l'ambiance dans laquelle leurs « réels » avaient vécu. Chacun connaît l'impression de déjà vu que nous procurent certains paysages et certaines circonstances, impression que ne suffit pas à expliquer le terme barbare de paramnésie. Cette reconnaissance mentale est caractérisée à la fois par la soudaineté et par un état de certitude intérieure, accompagné tantôt de contentement euphorique, tantôt de vertige. J'y vois la rencontre d'un site, jadis effectivement hanté et perçu par un ascendant, dont la personimage nous occupe encore, et demeuré adhérent à celle-ci. Les vestiges matériels et pittoresques, transmis héréditairement, sont plus nombreux qu'on ne l'ima-

gine, nous constituant ainsi une sorte de mémoire ancestrale ou seconde, qui peut atteindre, dans les cas exceptionnels, cent cinquante, deux cents ans et davantage. Toute altération qualitative d'une figure intérieure altère, bien entendu, ces vestiges et fait d'eux des écharpes, flottantes, au gré de notre rêve éveillé.

On sait que certains penseurs éprouvent le besoin de situer leur pensée. Elle ne leur paraît prendre de consistance et ramifier, en se diversifiant et en se compliquant, que si elle est mentalement placée dans tel endroit, dans tel éclairage, à la façon d'une statue ou d'une fontaine dans un jardin. Ces élections singulières sont très sensibles chez la plupart des poètes lyriques. Ils ne sont jamais plus pénétrants, ni plus enchanteurs, ils ne donnent jamais mieux l'illusion divine que lors de ces transes visuelles et auditives, qui transportent La Fontaine dans une cour de ferme en plein midi, ou à l'orée d'un bois, Hugo sur l'étendue marine, une plaine ou un coteau, au soir tombant, et Verlaine dans un jardin à la française, « où vont chantant masques et bergamasques. » Si l'on admet que le don lyrique est le renforcement continuel des images, directement perçues ou personnelles, par les images héréditaires, on voit les conséquences qui en résultent, quant à la genèse renforcée de ces sites de prédilection. C'est ainsi que, dans la *Mireille* de Mistral, où se mêlent si harmonieusement le lyrique et l'épique, comme le lierre serpente autour d'un torse

de marbre, l'intensité des horizons et des aspects rustiques semble formée de plusieurs plans, dont chacun ressortirait d'une génération. Cette ferme, ce champ sont vus et décrits ainsi que par un fils qui utiliserait, outre ses sens, ceux de son père, de son grand-père, de son aïeul, ceux de la lignée maternelle, sur deux siècles d'impressionnabilité oculaire à travers une famille de paysans. Cela est inclus dans la fameuse dédicace à Lamartine, où il est dit, en parlant du poète sacré :

> C'est un raisin de Crau qu'avec toute sa rame
> Te tend un paysan...

Toute sa rame dans le temps, et non pas seulement dans l'espace.

On a dit de *l'Iliade* d'Homère qu'elle était le produit de plusieurs poètes. Il se peut aussi qu'elle soit le produit d'un même poète, hanté par plusieurs générations d'images poétiques, l'œuvre en commun d'un pédigrée lyrico-épique. L'image en écho ascendant à travers la parenté, voilà une explication du sentiment de peuple en rumeur, qu'éveille en nous un vers de *l'Iliade*, de *l'Enéide* ou de *la Divine Comédie*. Tout de suite, et concurremment, la question se pose : le rythme poétique n'est-il pas le dépôt, chez le poète, que gouverne un *soi* puissant et harmonieux, de tous les rythmes respiratoires, cardiaques et sanguins de ses principales personimages, une cadence morale issue de nombreuses cadences organiques, transmises héréditai-

rement? Comme le coquillage concentre et garde le bruit de la mer, l'être humain concentre, accumule, puis élimine et dépense les cadences physiologiques de ses pères, leur donnant issue sur le plan amoureux, ou de la création poétique et musicale. Le lyrisme serait ainsi une somme d'images, transmises sur un rythme verbal, hérité lui-même des rythmes sanguins et nerveux. D'où la magie inhérente à la profonde poésie, qui s'en va, par le monde et les âges, réveiller des vivants à la ressemblance de ces morts dont elle est le legs.

Ce point de vue de la mémoire au delà de l'être, de la mémoire imaginative héréditaire, et de son dérèglement par la vie quotidienne, l'ambiance et le désir, me paraît mériter une étude à part. Il en est peu d'aussi subtils, d'aussi mystérieux, d'aussi recouverts par le trantran moral et mental, d'aussi chargés en conséquences.

CHAPITRE V

MÉMOIRE PERSONNELLE, MÉMOIRE HÉRÉDITAIRE ET DÉSIR

Il y a lieu de distinguer deux formes de mémoire : la personnelle, qui enregistre et ressuscite nos impressions et perceptions, ainsi que nos états émotifs. L'héréditaire, qui tient à la reviviscence en nous des personimages ou figures intérieures. La première de ces mémoires se greffe le plus souvent sur la seconde, qui lui donne de la prolongation et de la profondeur. Ces deux mémoires sont ébranlées à la fois par le désir.

Qu'est-ce que le désir? Une conjonction de l'impulsion créatrice, qui fait partie du *soi*, et de l'instinct génésique, associé au *moi*. Le *soi*, étant personnel et intransmissible, a une prédilection marquée pour la mémoire personnelle, alors que le moi s'attache de préférence à la mémoire héréditaire. Dans le torrent d'images qui s'émeuvent et s'écoulent en nous sous l'influence du désir, on peut

ainsi discerner deux courants. Ils sont très sensibles chez un poète tel que Baudelaire, par exemple, où ils se recouvrent, s'emmêlent, puis se séparent, comme deux tresses de couleur et de parfum différents, dans la chevelure de sa malabaraise. L'instinct génésique, suscitant les sensations lointaines issues de la race, est ce qu'il y a chez lui de plus évocateur, de plus magicien. La sentimentalité, fille de la mémoire individuelle, que règle le *soi*, y est presque nulle, alors que chez un Lamartine, au contraire, elle est à la source de l'élan lyrique. Vous reconnaîtrez les évocations de la mémoire héréditaire, à quelque chose de profond et de nostalgique, qui apparaît entre les mots, plus que dans les mots, dans la pause respiratoire du vers, plus que dans son mouvement rythmique; comme si une ombre au contour éclairé se tenait derrière une autre ombre crue, et la prolongeait d'une sorte de lumière diffuse. Pour des raisons que nous examinerons plus tard, quand il sera question du langage, il est d'ailleurs très difficile d'exprimer ces choses à l'aide de mots; attendu qu'elles résident entre les mots, au moment où le jet du style se concentre avant de s'élancer de l'esprit dans le verbe, et de s'y éparpiller en vocables.

Supposons le fils de parents et petit-fils de grands-parents nés aux Iles, sous le climat des tropiques, y ayant vécu, y ayant enregistré toutes les sensations de chaleur, de parfum, de volupté que l'on peut imaginer, ainsi que ces mystérieuses

vibrations solaires dont l'influence psychique est encore ignorée. A un tel héritier, chaque personimage, suscitée par l'impulsion créatrice du désir, apporte des lambeaux de mémoire ancestrale, de paysages auditifs et visuels, de propensions verbales et autres, qui prolongent la mémoire individuelle et lui donnent un long retentissement. Ainsi hanté et influencé, un tel héritier dispensera à son époque, dans ses poèmes, ou dans ses chansons, ou dans ses tableaux, le trésor accumulé de trois ou quatre générations. Ses morts collaborent avec les vifs et, près de ces morts, les endroits, les sites, les ambiances où ils fréquentaient de leur vivant. Ou bien, s'il s'agit d'un auteur dramatique, il fera dialoguer entre eux des éléments de ces deux mémoires, avec leurs timbres de voix différents, leurs aspirations opposées, leurs contrariétés, leurs contrastes, et rendra ainsi, pour un temps donné, l'existence terrestre à ses hérédofigures. C'est sans doute ce que voulait dire le vieux philosophe grec, quand il affirmait, dans un étonnant raccourci, que « tout est plein d'âmes et de démons ». Il est à noter que les Grecs étaient allés beaucoup plus loin que les Romains dans l'introspection, et que la recherche des lois de l'esprit était chez eux plus en honneur. La conception platonicienne des Idées se rapproche, par endroits, de celle des personimages.

Si ce qui précède est exact, nous devons ainsi reconnaître, à la faculté de reviviscence ou mémoire,

deux perspectives : l'une immédiate, l'autre, lointaine, qui tantôt s'interfèrent et s'obnubilent mutuellement, quand elles sont de signe contraire, tantôt, quand elles sont de même signe, se renforcent et se multiplient. De même qu'un flambeau, entre deux miroirs parallèles, donne une multitude d'images à des plans divers, de même une impression, une douleur, une joie, un mot, placés entre le souvenir individuel et le souvenir ancestral, peuplent le champ de la conscience d'une foule d'impressions, de douleurs, de joies, de mots, presque indéfiniment refléchis. C'est le phénomène de l'écho intérieur, du souvenir quasi inépuisable. Chacun de nous promène ainsi, pendant toute son existence, quelques impressions renouvelées, dont la fraîcheur ou la brûlure ne semblent pas s'épuiser, ni s'éteindre, comme si elles se ravivaient sans cesse au contact des événements. Ce sont là des reliquats de l'entre-deux-mémoires, des reflets multipliés par l'ascendance.

Un écrivain tel que Gœthe (à condition de plonger dedans, non de le parcourir, comme on le fait trop souvent) est, selon moi, un type achevé de double mémoire. Il lui doit cette atmosphère caractéristique de sagesse et de sérénité, sans froideur, qui émane de son œuvre immense. Le tourment même y demeure harmonieux, et, quand il nous peint un jardin, il y a, derrière, un autre jardin plus reculé dans le passé, qui semble le reflet du premier et cependant l'éclaire doucement et, en

quelque sorte, par dessous. Par une rencontre singulière, le contemporain de Gœthe, Beethoven, (qui salue-t-on, vous ou moi? — disait Gœthe) participe aussi à ce privilège, car c'en est un. Pour une oreille exercée, la Sonate Pathétique, par exemple, est un crescendo d'images sonores, concentriques à un autre crescendo, comme il arrive que le remords amoureux tourne dans l'amour, ou que l'attendrissement contrebatte le désir dans le désir. C'est même ce qui fait son pathétique. Il appartenait au génie de Gœthe de doubler l'émotion immédiate par l'émotion sage, de placer Hélène derrière Marguerite, et les méditations d'Ottilie derrière le quadrille sensuel des *Affinités Électives*. Nous savons d'ailleurs, par ses aveux, qu'il entendait ses hérédités paternelle et maternelle chanter en lui, et qu'aucune parcelle de son esprit-corps n'était sans doute restée inexplorée de sa haute raison.

Mais c'est dans ses mémoires que cette synthèse d'une dualité (la mnémotechnique, donc la plus évocatrice!) est particulièrement remarquable. Le mouvement, vif par endroits, y est à l'ordinaire majestueux, et chaque circonstance, même petite, comporte une haute leçon morale. Peu d'ouvrages autobiographiques échappent aussi complètement à l'humeur. Ensuite, c'est aux entretiens avec Eckermann qu'il faut se reporter, pour surprendre à nouveau le double courant mnésique de la personnalité de Gœthe, multipliée par celle de ses parents.

Après la critique littéraire, l'expérience personnelle : j'étais tout jeune, j'avais neuf ans, quand je fis connaissance, pour la première fois, avec le domaine dit de « Montauban », à Fontvieille, aux pieds des Baux, où mon père écrivit les *Lettres de mon moulin*. C'est une fraîche demeure provençale, avec dépendances rustiques, de limites indéterminées, au milieu des pins et de la garrigue. Le petit bonhomme que j'étais eut cependant, dès son arrivée dans ce paysage nouveau pour lui, l'impression très violente, inoubliable, qu'il le connaissait déjà, et dans ses moindres détails. Je suis retourné souvent à Fontvieille; cette sensation s'est émoussée pour moi, non le souvenir de son extraordinaire intensité initiale. Avant que mon père ne m'eût fourni aucune indication sur leur emplacement, j'avais découvert, par moi-même, le cagnard, son banc de pierre (tels que deux vieux, très vieux amis retrouvés) et les fameux moulins. Je reconnaissais le goût de l'air vif, l'odeur résineuse des pins, la distribution de la lumière, ainsi que dans un conte de fées, et le chant strident des cigales. J'avais la sensation fort nette d'une vie antérieure, qui était certainement celle de mon père, en ce même endroit. Mais une pudeur farouche, comme il arrive chez les enfants, m'empêchait de faire la moindre allusion à cette émotion bizarre, qui me donnait tantôt envie de rire et tantôt envie de pleurer. Plus tard seulement, je m'en ouvris à Alphonse Daudet, qui me raconta avoir éprouvé une impression ana-

logue dans une maison des environs de Nîmes, inconnue de lui, où son père et sa mère avaient habité avant sa naissance. Si chacun recherchait dans ses souvenirs personnels, on s'apercevrait, je crois, que ce phénomène est assez fréquent. C'est un cas type de mémoire héréditaire.

Ce qui se produit pour les endroits peut et doit se produire pour les circonstances. Certaines difficultés de la vie ne nous prennent pas au dépourvu, et nous en trouvons la solution avec une facilité qui semble résulter d'une expérience antérieure, héréditaire. Certaines joies, qui devraient être plus fortes qu'elles ne sont, nous paraissent émoussées, pour les mêmes raisons. L'attachement extraordinaire que certains Bretons et Provençaux, entre autres déracinés, éprouvent pour leur coin de terre natale (attachement tel qu'ils meurent parfois d'être trop longtemps éloignés de lui) tient vraisemblablement à une cause identique : à la longue, c'est-à-dire en deux, trois, quatre générations, un endroit, où nos pères, grands-parents, aïeux ont vécu, finit par faire partie de nous-mêmes, avec ses bruits, ses odeurs, ses reflets, et nous devient, non pas même psychologiquement, mais physiologiquement indispensable, comme l'air qu'on respire. L'immensité marine, souvenir cependant sans point de repère, procure aux marins, fils de marins, une nostalgie analogue, dont ils ne reconnaissent pas toujours la cause et qu'ils tournent en persistance et fidélité amoureuses. Car seule la femme peut remplacer la



mer, et inversement, dans les imaginations ardentes. Celles-ci conçoivent la femme comme un élément (voir les Anciens, Racine, certaines poésies de Baudelaire) et cherchent des analogies entre elle et cette immensité liquide, d'où le paganisme fit sortir Vénus.

Sauf les cas exceptionnels où elle se précise, et revêt des formes et des couleurs analogues à la mémoire personnelle, la mémoire héréditaire, qui commande d'ailleurs nos mouvements coordonnés et nos gestes, est diffuse dans l'esprit comme dans le corps. Imaginez que les endroits où nous avons vécu aient laissé leur empreinte photogénique sur nos téguments, comme ils la laissent sur notre rétine, les endroits où ont vécu nos ascendants seraient à ces empreintes ainsi qu'un halo, renforçant ici et là les nuances et les couleurs, les atténuant ici et là. C'est ainsi que les choses doivent se passer pour l'esprit, mille et mille fois plus impressionnable que le revêtement cutané, encore que l'embryologie assigne la même origine à la peau et au cerveau.

La tendance proverbiale et la faculté de créer des chansons de route semblent des conjonctions de la mémoire héréditaire et de la mémoire personnelle. Tout au moins peut-on discerner dans ces productions (qu'une fausse doctrine, d'origine allemande, attribue au peuple anonyme, mais qui émanent *toujours* d'une personne déterminée) le double goût, l'inclusion indiqués plus haut. Ce n'est pas ici le lieu de passer une revue générale du folk-lore,

véritable trésor littéraire, pour le jour où l'introspection sera arrivée à mettre debout une histologie générale de l'esprit humain. Mais un Villon, un La Fontaine, un Mistral nous fournissent des modèles achevés d'extension de la sensibilité présente ou récente par la mémoire héréditaire et de condensation rythmée du passé dans le présent. On sait combien Villon est hanté par l'antan, et cette hantise donne à son œuvre une coloration et une abréviation uniques. Elle est à la fois très concrète, très proche des choses, de sensation immédiate, et fort elliptique, ce qui indique un haut degré de réflexion par une réflexion. Elle ajoute, cette œuvre, la vie à la vie. Elle a cette saveur de lignée, cette marche rapide et sûre dans le dédale des sentiments que crée seule la mémoire congénitale.

La Fontaine est peut-être le poète de notre langue le plus relié à la longue sagesse d'une suite de générations, dont les apports s'éveillent et brillent constamment en lui. Sa perspective verbale, conséquence d'une richesse infinie de gravitation dans les profondeurs psychiques du langage, a masqué longtemps son amplitude intellectuelle. Aucun écrivain peut-être n'a jeté un pareil filet sur les passions humaines, n'a plus aisément, ni magiquement ramené le complexe au simple. Voir notamment, à ce sujet, l'exposé du cartésianisme dans la fable fameuse *Les deux rats, le renard et l'œuf*. Le tout recouvert, et comme saupoudré de cette souriante bonhomie que donne le complet équilibre du *soi*.

L'accent profond et sagace de sa voix nuancée est reconnaissable dans chacun de ses vers, et souvent dans deux mots d'un hémistiche. Joignez à cela une liberté d'allure souveraine, qui lui fait employer, comme en se jouant, tous les rythmes. Les proverbes, qui nous occupent ici, jaillissent spontanément sous sa plume, traduisant, à chaque instant, la reviviscence d'une mémoire artisane, rustique et forestière, venue de loin, incomparable. Ses animaux sont de la quintessence d'hommes, et jugent nos passions et leur vanité, ainsi que d'un promontoire, qui est l'acquit mnémonique héréditaire, qui ne peut être, quand on y réfléchit, que cela.

Ainsi, dans la création littéraire, dans la formation et l'élimination d'images qui constituent cette création, un des deux éléments du désir — l'élément *soi* — va éveiller et stimuler la mémoire personnelle, individuelle, alors que le second, l'élément *moi*, va éveiller et stimuler la mémoire congénitale. J'appelle là-dessus l'attention de mes confrères. Chacun d'eux, au moment où il compose, dans le feu de la création, pourra constater sur lui-même cette dualité, qui va souvent jusqu'à l'ambiguïté. La mémoire immédiate donne le récit et les circonstances du récit. La mémoire héréditaire donne la perspective et, en un mot, la poésie vraie, avec toutes ses prolongations.

Il serait facile de multiplier les exemples. Voici La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Chacune de celles-ci part d'un cri ou d'une observation per-

sonnelle, dont l'amertume, le cuisant sont connus, puis se continue par un écho sensible, ou sentimental, où se distingue la vibration héréditaire. La même dualité, moins accentuée, parce que plus prolixe, se remarque chez La Bruyère. Elle est invisible chez Vauvenargues. Mais c'est chez Molière peut-être, le plus riche et le plus nuancé des auteurs comiques de tous les temps, que ce doublement des images individuelles par les personimages, sous l'influence du désir, arrive à son point culminant. Lisez attentivement *le Misanthrope* et *le Tartuffe* (qu'a si sottement critiqués La Bruyère), vous y discernerez, à travers les voix artificielles des personnages, deux voix réelles : celle de Molière, observateur au premier degré des travers et des tares des humains. Je n'insiste pas. Puis, derrière cette voix, celle de l'ascendance Molière, de l'observation au second degré ou intuitive, qui va chercher, au-dessus de ces tares, une sorte d'indulgence supertragique et supercomique, une leçon morale et proverbiale.

Or c'est cette leçon, stimulée par une remarque circonstancielle, qui a certainement déclenché l'œuvre toute chaude dans l'esprit-corps de Molière. Car Molière, comme tout grand écrivain, projette sur la scène une représentation corporelle et mentale, divisée en plusieurs protagonistes, de sa personnalité. Alceste, c'est lui tel qu'il n'osait pas être, tel qu'il aurait eu plaisir à être, et il s'est délivré, dans Alceste, de toutes ses rancœurs contre les belles

coquettes. Orgon, c'est encore lui, dont il rit en grimaçant, lui chez qui la jalousie a pris la forme de la confiance aveugle ou entêtée, ainsi qu'il arrive à bien des jaloux, las de leurs continuelles alarmes. Mais derrière Alceste, derrière Orgon, leur donnant une portée générale, qui fait que tant de misanthropes, tant de jaloux se reconnaissent partiellement en eux, il y a la mémoire héréditaire de Molière, comme l'horizon de pins et de collines derrière les magiques figures du Vinci. Une étude de caractère et de tempérament ne vaut que située dans un milieu familier, éclairée, élargie par une ascendance, poursuivie à travers ces portraits de famille que sont les cortèges de personimages dans la mémoire de l'écrivain.

On m'excusera de citer ici une pièce bien caractéristique de la première maturité d'Alphonse Daudet : *l'Arlésienne*. Un fait-divers, un suicide par amour, a donné naissance à cette œuvre, considérée à bon droit comme un chef-d'œuvre. Mon père racontait que l'atmosphère de drame lui était venue d'une paysanne provençale appelant, sur des tons différents, l'un aigu, l'autre grave, son fils dans les plaines de Crau, au jour tombant. J'ai toujours pensé que ce cri naturel (mon père était exceptionnellement auditif) avait suscité, dans l'esprit et le corps d'Alphonse Daudet, une multitude d'hérédofigures méridionales, de parents ardéchois et languedociens, accompagnés de leur ambiance et de leurs façons de voir, de sentir, de parler. En effet,

à ce moment-là, l'auteur de *l'Arlésienne* avait conçu le drame dans son ensemble, et il l'écrivit dans la fièvre, sous la dictée immédiate de cette évocation. Ce drame a l'accent provençal; il est semé de dictons méridionaux; bien qu'écrit en français d'oïl, il se rattache au mouvement si important du Félibrige mistralien. Puis du temps passa, mon père écrivit de nombreuses pièces, de nombreux romans, où l'émotion intense, douce et cruelle (toujours le « je ris en pleurs » de Villon!) palpite sous la leçon morale. Car c'est là sa grande caractéristique, et qui l'apparente à nos meilleurs classiques. Vers la fin de sa trop courte vie, brille et s'élance hors de ses deux mémoires (l'individuelle et l'héréditaire), ce *Trésor d'Arlatan,* qui est comme une réplique de *l'Arlésienne.* Si vous n'avez pas lu *le Trésor d'Arlatan,* lisez-le. C'est une petite tragédie rustique, qui se balance, au-dessus des marais dorés et vireux de la Camargue, comme l'entrevision hallucinatoire d'une belle fille nue et pâmée. Un accent déchirant de volupté mélancolique, joint à l'idée du *fas* et du *nefas,* plane là-dessus, trait d'alto parmi l'accord des violoncelles, des harpes et des hautbois. Nous voyons ainsi, après un grand cycle littéraire, composé d'une trentaine de romans et de livres de contes, le même groupe d'hérédofigures inspirer à nouveau Alphonse Daudet, et avec un bonheur égal.

Le désir, tel que nous l'avons défini, est une vibration communiquée à la fois à l'organisme et à

l'esprit. Quand cette vibration s'accélère, c'est l'état de frénésie ou de passion violente. Quand il se ralentit, c'est l'état mélancolique. Le passage de l'accélération au ralentissement, ou vice versa, fait affleurer les sentiments et les constatations ironiques. D'une façon générale, l'ironie est l'effort d'un tourbillon héréditaire désorbité par le désir, et qui tend à l'équilibre par le *soi*. C'est ce qu'avait remarqué Socrate, si nous en croyons son disciple Platon.

La frénésie, dont les exemples abondent dans la vie courante, offre peu de témoignages littéraires, pour cette raison qu'elle bouscule le rythme, indispensable à la prose comme aux vers. Il ne faut accueillir qu'avec une extrême réserve les remarques et théories de Nietzsche, concernant l'ivresse dionysienne, opposée au calme apollinien. Il est naturel qu'un déréglé tel que Nietzsche ait cherché à glorifier le dérèglement, mais ce n'est ici qu'une des mille aberrations de l'orgueil, poussant sa pointe dans l'investigation philosophique. L'Ordre demeure la grande et profonde loi de la gravitation intérieure, comme de la planétaire, et quiconque méconnaît cette loi perd la parole. Il existe dans Hugo, qui divinisait, lui aussi, son propre dérèglement, des morceaux d'une frénésie toute pure, plus superficielle néanmoins que foncière. En effet, rien ne prête plus au cabotinage et à l'affectation que le débordement et le balbutiement passionnels dans les mots. Il y aura lieu d'y revenir, à propos du lan-

gage. C'est le cas de l'enfant qui se place devant un miroir pour faire une scène, trépigner et montrer le poing.

La mélancolie, ralentissement du désir, est bien connue des amoureux, quand ils viennent de satisfaire le désir. Conformément à son étymologie, elle est ainsi liée, sur le plan organique, aux réactions du grand sympathique vers l'intestin. Nous savons que le grand sympathique, filets et ganglions, charrie des hérédofigures et prolongations d'hérédofigures par ébranlement, comme le cerveau, le bulbe, la moelle, les troncs nerveux. Dans le ralentissement de leur principal évocateur et moteur, ces hérédofigures tendent à devenir fixes et obsédantes. C'est ce qui fait de la mélancolie, même simple et habituelle, un état dangereux, contre lequel il faut réagir.

L'ironie est ainsi, par définition, l'état le plus philosophique de l'esprit-corps, celui où tous les échanges se rapprochent le plus de la parfaite santé morale et physique. Le type littéraire en est Cervantès, dans ses pièces, comme dans *Don Quichotte* et dans ses *Nouvelles Exemplaires*. L'inspiration de *Don Quichotte*, d'abord accélérée et euphorique au possible, passe par une phase de ralentissement du désir, où plane une douloureuse mélancolie, puis ressaisit l'équilibre par l'ironie, que personnifie le gros et jovial Sancho. Cet ouvrage est, pour ainsi dire, le décalque des opérations mentales et somatiques que j'essaie de décrire ici. Il est farci de

locutions proverbiales; il apparaît d'une simplicité de lignes et d'une clarté classiques.

L'ironie est un sentiment constant. Je veux dire qu'elle ressemble, populaire et courante, à ses formes les plus raffinées, et que celle d'un paysan tourangeau ou d'un gamin de Paris ne diffère pas essentiellement de celle du peintre Whistler ou d'un Cervantès. Nous avons cependant un cas d'ironiste ayant passé biographiquement de la vie de luxe à celle de la prison et de la gloire à la honte : c'est Oscar Wilde. La forme et la qualité de son ironie sont demeurées identiques, en dépit de son vice, avant comme après sa condamnation. Toutes les personimages et images tendant à ramener l'être à l'équilibre sont nécessairement plus stables que les autres. Les grands vieillards, comme les enfants précoces (inclusion du sénile dans le juvénile), sont volontiers ironiques et narquois.

Une des personnalités les plus complètes et les plus séduisantes que j'aie rencontrées dans l'existence, est celle de mon vieux frère catalan (« frères de Catalogne », disait Mistral) Santiago Rusiñol, peintre, romancier, auteur dramatique. L'ironie est, chez lui, aussi vive et spontanée que chez Cervantès, avec lequel il a plus d'un point de contact, moins amère et sombre que chez un Larra, et sa verve est aussi abondante, drue et lyrique que celle de Calderon. La mélancolie dorée s'élève de ses toiles, représentant les jardins d'Espagne, où brillent doucement et architecturalement les lueurs étranges de

la mémoire héréditaire, cependant que ses pièces et contes abondent en traits de mémoire directe. Alors que l'ironie, chez certains, effarouche ou rebute les âmes simples, chez Santiago Rusiñol elle exerce une force de sympathie ; le marchand de pastèques en fait ses délices, comme le raffiné. Une de ses pièces a pour titre : *l'Alegria que passa*, la *Joie qui passe*. Ce titre exprime la personne même de l'auteur, qui transporte avec lui le rire, la bienveillance et l'attendrissement. Son désir se porte frénétiquement sur les idées, les sons, les paysages, les formes, les couleurs, les parfums. Il se ralentit et se nuance au contact des figures héréditaires, qui donnent à ses toiles leur étonnante magie et profondeur.

J'ai beaucoup fréquenté et aimé Jules Lemaître, descendant de paysans du Loiret, le plus fin et délié critique sans doute que nous ayons eu depuis Sainte-Beuve. Son cœur et son esprit nostalgique, envahis par la mémoire héréditaire (visible jusque dans son clair regard aigu), cherchaient vainement ici-bas quelque chose qui était dans le passé, dans son passé familial, dans une longue suite d'observateurs moqueurs et pondérés. Car l'œil avoue les visions diffuses de la mémoire héréditaire, leur furtif écoulement au fond de l'esprit, par un petit éclair symptomatique, où la mélancolie raille doucement. J'ajoute que les privilégiés de la mémoire ancestrale, maîtresse d'œuvres fortes et durables, sont en général des traditionnels ; ce qui s'explique aisément, si l'on considère que nos facultés domi-

nantes aiguillent nos convictions et nos penchants. L'amour de la patrie, impérieux chez Lemaître, tenait à la reconnaissance fréquente qu'il faisait de ses ancêtres en lui, de leurs mœurs simples, de leurs habitudes laborieuses, à cette confrontation imagée.

Or, on dit couramment que ce qui rayonne dans l'être, c'est l'esprit. Je pense que c'est, avant l'esprit et l'intelligence, la mémoire héréditaire. Ceux qui en sont chargés et imprégnés exercent une aimantation particulière sur leurs contemporains. Cette irradiation, d'un genre spécial, incline à l'avis des mnémohéréditaires, des personnes quelquefois très récalcitrantes et fait d'eux des propagandistes remarquables. Avant qu'il eût ouvert la bouche, pour émettre, de sa voix d'or, quelque appréciation motivée sur les gens et les événements, le public trouvait que Lemaître avait raison. Il est le seul orateur lisant que j'ai vu avoir une influence immédiate sur ses auditeurs. On n'écoute et on ne subit d'ordinaire que les improvisateurs. Lemaître suivait son texte sur son papier, et l'assistance buvait ses paroles. Ses cours sur Racine, Rousseau, Fénelon regorgeaient de monde. Il avait une façon d'articuler, de nuancer, d'insister brièvement, puis de déblayer, qui vous faisait assister au travail merveilleux de son intelligence frémissante, débarrassée de toute apparence de convenu. Aucun apprêt, la vie même... mais éclairée, soutenue, rythmée par un chapelet de vies antérieures.

Élève de Renan est vite dit. Sans doute la mémoire héréditaire (bretonne cette fois) a valu à Renan les délices de son style et de sa conversation. Mais Renan se composait un personnage, et se donnait à lui-même la représentation d'un sceptique suspendu entre un rêve multicolore et le néant. Sa bonhomie était simulée. Celle de Lemaître était fort sincère, assez voisine, je pense, de celle du champenois qui, bien plus que Renan, fut son maître : Jean de La-fontaine.

Jules Lemaître me demandait de lui imiter tel ou tel (notamment Zola, qu'il avait en horreur, mais dont la reproduction mimée l'amusait) et nous cherchions ensuite en quoi consiste cette réincarnation d'un accent, d'un style, d'une attitude mentale dans une autre personne. Je le sais aujourd'hui : c'est dans la greffe du souvenir personnel sur des personimages, dans l'assouplissement de l'imitateur par le défilé en lui d'hérédofigures. Celles-ci permettent de modifier la voix, le geste, la conception, à la ressemblance approximative, ou exacte, d'un type donné. Le mimétisme est fonction de l'hérédité.

Si, de l'art, nous passons à la science, on peut conclure que la découverte résulte d'un croisement de la mémoire héréditaire, d'un ensemble de personimages, par la mémoire, ou l'observation directe. C'est au point de croisement qu'est la découverte et il se peut qu'ensuite elle ramifie de là, dans les deux mémoires, amenant, provoquant d'autres découvertes. Lisez, à ce sujet, *l'Introduction à la*

Médecine expérimentale de Claude Bernard, *le Traité d'Auscultation médiate* de Laënnec et *les Leçons du Mardi à la Salpêtrière* de Charcot. Lisez-les en vous représentant, non la matière même des sujets exposés, mais le fonctionnement de l'esprit qui les expose, et en tenant compte des données ci-dessus. Le mécanisme du croisement des deux mémoires vous apparaîtra nettement. Au moment de la découverte, de ce que j'appellerai, en souvenir d'Archimède, l' « Eurêka », le savant éprouve, en général, une sorte d'éblouissement intérieur, qui tient à l'explosion de la mémoire héréditaire sous la pointe pénétrante de la mémoire personnelle, car l'observation elle-même est un acte de mémoire rapide, ou immédiate, ou subite. Il s'agit d'un phénomène analogue à la rencontre de l'ovule par l'élément mâle, au moment de la fécondation. C'est la mémoire héréditaire qui joue, en ce cas, le rôle de l'ovule. Elle s'épanouit, se gonfle, s'écoule dans l'esprit, y répandant la facilité et une sorte de joie, d'euphorie, accompagnée d'un sentiment d'épuisement.

La *Vie de Pasteur*, par son gendre Vallery-Radot, nous montre Pasteur en état continuel de transe héréditaire, c'est-à-dire constamment parcouru par des souvenirs et rêveries, en qui nous reconnaissons des états de mémoire ancestrale, et les fécondant par des remarques scientifiques d'un caractère immédiat. C'est ainsi qu'il donnait, au transitoire et au particulier, le caractère de la durée

et du général. C'est ce qui a fait dire de ce beau génie qu'il découvrait comme d'autres respirent.

Il n'est pas que des découvertes de premier plan. Certains industriels, techniciens, même ouvriers, pour les besoins de leur métier, trouvent journellement des perfectionnements, des procédés nouveaux, dont la genèse est identique. Cela se remarque surtout dans les professions manuelles ou demi-manuelles, où le fils succède au père et le petit-fils au fils, ajoutant le savoir au savoir. De cette façon, non autrement, le petit Blaise Pascal redécouvrit les mathématiques et arriva, sans maître et sans guide, jusqu'au trente-deuxième postulatum d'Euclide. La connaissance de la température et de l'opportunité de tel ou tel travail champêtre est héréditaire chez les paysans. J'ai fréquenté un maire vigneron d'une très petite commune de France, homme d'une remarquable intelligence technique, qui a imaginé et réalisé le premier, pour son patelin, la si importante opération de rassemblement territorial, connue sous le nom de remembrement des parcelles. Grâce à cette opération, le machinisme agricole peut augmenter le rendement du sol, dans des régions où le morcellement des surfaces cultivables et cultivées le rendait impraticable. Ce maire est fils et petit-fils de vignerons. L'esprit inventif de nos fins marins de Bretagne et de Provence est, lui aussi, le résultat de la rencontre de deux mémoires. Bref, je pense qu'il y a là une loi générale de l'esprit d'invention dans tous les domaines.

Il en résulte qu'il est très important de cultiver en nous la mémoire héréditaire et les personimages bienfaisantes, reconnues comme telles, de leur donner le pas sur les autres. L'introspection, la plongée de mémoire, la reconnaissance des figures héréditaires et leur aura, tels sont nos auxiliaires dans un domaine où ne peuvent s'appliquer les instruments d'optique astronomique et histologique, où n'ont cours ni le télescope, ni le microscope.

J'ai dit que la mémoire héréditaire est tantôt une personimage déterminée, parfois accompagnée de circonstances déterminées, tantôt, et plus souvent, un composé de plusieurs personimages, en gravitation dans l'esprit-corps. Dans le premier cas, la fécondation par la mémoire personnelle donne une découverte concrète, une application scientifique, une machine, un moyen, un procédé technique. Dans le second, cette même fécondation donne une œuvre d'art, philosophique, artistique, ou d'une portée très générale. La première rencontre fait les techniciens, habiles ou géniaux, mais spécialisés. La seconde fait les philosophes, les politiques et les poètes.

CHAPITRE VI

LE MOT ET CE QU'IL ÉVOQUE

Le mot est l'image d'une image. Il est aussi une greffe de la mémoire individuelle sur la mémoire héréditaire. Il est enfin une emprise du *soi* sur les personimages composant le *moi*. Ces trois définitions se complètent sans se contredire.

Le mot est l'image d'une image : quand j'évoque, quand je prononce, quand j'écris le mot « cheval », je vois l'animal que ce mot représente et j'entends les sons qui le forment. Cet ensemble verbal fait partie lui-même de souvenirs, où la silhouette d'un cheval, le graphisme correspondant à cette silhouette, et les sonorités qui la traduisent, sont rappelés. Puis, au delà de ce stade, ou si vous préférez de cet écho, il y a l'idée abstraite du cheval, qui vient de la mémoire héréditaire, où sont enregistrées, depuis plusieurs générations, de nombreuses formes de chevaux. Mais c'est le *soi* inventif, créateur et régulateur, qui va prendre le mot cheval, l'image *d'un* cheval, l'image *du* cheval, pour le situer dans

une phrase comparable à un ensemble de mouvements, et le restituer ainsi à la vie. Le mot est suscité par une sensation, une émotion, un état d'âme, dans une personimage ou un ensemble de personimages, et il s'épanouit en faits et en gestes. C'est une petite machine qui accumule, qui multiplie, qui transmet après multiplication. C'est la plus grande invention de l'être humain.

Au cours d'une étude célèbre sur l'aphasie (qui est la diminution ou la perte du langage articulé, ou d'une partie de ce langage), Charcot a montré que le mot était vu, entendu, parlé et écrit. D'où cécité verbale, surdité verbale, aphasie et agraphie, qui sont quatre formes des troubles du langage. Ceci nous montre que le mot est une synthèse, faisant, lui-même, partie d'une synthèse, de ce que nous appelons une ou plusieurs personimages. Lire, à ce sujet, ce chef-d'œuvre, *la Sémantique*, de Bréal, sur la signification diverse, superficielle ou profonde, du mot et de la locution adverbiale. Quant au titre fameux et discuté de l'ouvrage de Darmesteter, *la Vie des mots*, il signifie simplement que les mots sont des détachements, des applications résumées de la vie à travers l'humain, aux vicissitudes duquel ils participent.

Les tout petits enfants commencent par manifester des sentiments, qu'ils traduisent ensuite à l'aide de mots. Ces sentiments eux-mêmes sont souvent provoqués chez eux par des paroles de leurs parents ou de leurs nourrices, paroles dont ils

devinent le sens, moitié d'après le geste qui les accompagne, moitié d'après l'éveil de leur mémoire héréditaire. L'enfant retrouve en lui une partie du langage. C'est ce qui explique ses rapides progrès. C'est la formule de Pascal quant au Verbe divin : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. » Une partie considérable du langage, l'héréditaire, préexiste dans le nouveau-né. Cette partie survit en général à la disparition du langage articulé, au cours des diverses aphasies et amnésies. Elle permet la rééducation rapide.

Le mot, image d'une image, suscite, appelle une autre image. Si rapidement qu'il se déclenche dans l'esprit, avant de se déclencher sur les lèvres, il est précédé d'une phase d'incubation, dite avant-mot, suivie d'une autre phase d'épanouissement, dite après-mot. Nous allons les examiner l'une et l'autre, dans la mesure où la conscience, exercée et vigilante, les saisit.

Quand nous passons d'une préoccupation à une autre, d'un travail à un autre, d'un interlocuteur à un autre, nous éprouvons une sorte de franchissement, d'élan, qui précède en nous l'élocution, et même l'interjection. C'est l'état d'avant-mot, toujours occupé par une image, si brève soit-elle. Cette image reprise par la circonstance, qui elle aussi est une image, devient le mot. Presqu'aussitôt nous le prononçons. Entre les deux phases, si promptes soient-elles, il y a la place d'une courte émotion, que connaissent bien tous les orateurs, les

plus expérimentés, comme les plus médiocres, et tous les causeurs. Ils la connaissent, parce qu'elle peut s'accompagner d'obnubilation et d'un vertige, où le mot nous fuit. Toute aphasie, même minuscule, même ultra éphémère, est une éclipse dans l'avant-mot.

L'interjection est en quelque sorte l'expression musculaire, déjà verbale, de l'avant-mot, accompagnée d'une émotion vive. Le « ah », le « oh », le « hélas », le « Dieu », le « Ciel », le « aïe », le « bigre », etc. sont, dans une autre langue, des témoignages, des vestiges de l'état d'avant-mot, très sensible chez l'enfant, chez le convalescent, chez le vieillard, peu sensible, sinon complètement recouvert, chez l'homme bien portant et loquace. L'attention prolonge l'avant-mot. La précipitation le raccourcit à l'excès, sans cependant le supprimer tout à fait.

Au moment de l'avant-mot, la sensation, l'émotion, le désir, la circonstance fécondent la mémoire héréditaire (système de personimages), qui transmet aussitôt à la mémoire personnelle un conglomérat verbal et figuré, que cette dernière façonne en mot. Je ne puis mieux comparer cette opération mentale et physique qu'à la mise au point, presque instantanée, de l'ébauche par le statuaire. Le mot sort de l'image seconde, tout chaud encore de la transformation. Cette émission verbale s'accompagne d'un plaisir, sensible même au milieu du mécontentement et de la colère, et qui augmente avec la vio-

lence du mot et de l'image qui l'accompagne. La parole accélère en général les échanges de l'organisme. L'avant mot prépare ces échanges, comme le tonus musculaire prépare le mouvement.

L'avant-mot se décomposerait donc de la façon suivante :

1° Évocation, par le *soi*, de la personimage, ou de la conjonction des personimages.

2° Reprise de cette évocation par le *soi* (impulsion créatrice) et l'instinct génésique, qui la transforment en image secondaire, ou mot.

3° Émission du mot.

Dans les troubles mentaux graves, notamment au début de la paralysie générale, cette phase de l'avant-mot est altérée d'une façon caractéristique, qui permet le diagnostic immédiat. Cette altération anarthrique, ou, si vous préférez, dysarticulaire, a sa correspondance dans l'écriture, en tenant compte, naturellement, du léger retard de l'écrit sur le parlé.

La phrase étant un assemblage de mots, réglé et harmonisé par la mémoire héréditaire d'une part, de l'autre par le *soi*, tout ce que nous disons ici du mot s'applique à la phrase et à un ensemble de phrases; avec cette seule différence que la complexité des personimages évoquées et utilisées va croissant. On remarque, chez les jeunes enfants, qui s'essaient à parler, des combinaisons fréquentes, des inflexions, des chants, des accents, des pauses, des césures gesticulaires des parents et des grands-parents. Cependant que l'intensité de leurs regards

et de leurs mimiques complète ces évocations héréditaires.

Le balbutiement, le bégaiement, le bredouillement, l'hésitation sur certaines consonnes et certaines syllabes, sont des troubles passagers, portant sur l'avant-mot, tenant au tremblottement de la mémoire héréditaire, ou de la mémoire personnelle devant un *soi* peu actif. Ces troubles sont plus tenaces dans le premier cas que dans le second. Ils se remarquent chez les hérédos. Chez les timides (l'origine de la timidité est tantôt un défaut physique, tantôt une difficulté d'élocution, qui inhibent la décision volontaire) certaines locutions bizarres, telles que « n'est-ce pas », « est-ce pas », ou « le... le chose », ou « tout de même », sont intercalées dans la période d'avant-mot et hachent comiquement le discours. Parfois aussi, un geste quelconque, passant à l'état de tic, vient en aide à l'expression de la pensée, au réveil de la double mémoire.

D'une façon générale, les termes concrets sont des prélèvements attractifs opérés par le *soi* sur une même personimage, les termes abstraits des prélèvements attractifs opérés par le *soi* sur une série de personimages, à l'aide d'un rayonnement plus intense ou plus durable. Ces termes, transmis héréditairement, deviennent à leur tour des images d'images d'images, des figures au deuxième et au troisième degré, qui gagneront en amplitude ce qu'elles perdront en pénétration et en vigueur. On

arrive ainsi à concevoir une métaphysique, qui deviendrait en quelque sorte musicale, et où la sonorité des mots primerait l'idée contenue dans ces mots. C'est là un des nombreux labyrinthes qui nous arrêtent sur le chemin du mystère. Plus le verbe s'éloigne de l'homme, pour pénétrer dans les choses, et moins il devient précis. L'outil s'émousse à mesure que l'ouvrier avance. Il lui reste, il est vrai, le pressentiment, lequel commence où le mot défaille, dans l'après-mot.

Revenons à la construction verbale de la phrase. Du point de vue philosophique, celle-ci peut être considérée comme un seul mot, morcelé en plusieurs tronçons, que traverse le signe de l'action, c'est-à-dire le verbe, à la façon d'un fil reliant les perles d'un collier. C'est par le verbe, ou ce qui en tient lieu, que le *soi* agit sur le langage. Le verbe peut être considéré comme le reliquat et le conglomérat des actions de nos ancêtres, lui-même étant principe du mouvement. Quelle que soit, selon les langues, la place du verbe dans la phrase, jusqu'à lui l'effort verbal monte. Aussitôt après lui, il décroît et l'image circonstancielle s'efface et disparaît dans l'esprit. L'image héréditaire correspondante y demeure un peu plus longtemps, pour s'effacer elle-même à son tour. C'est ici la phase de l'après-mot, infiniment brève ou prolongée, selon qu'un autre avant-mot interviendra pour la couper, ou qu'elle se poursuivra dans le silence intérieur, ou extérieur.

Si le langage est la principale invention de l'homme, il est aussi la plus perfectionnée et la plus personnifiée. Non seulement chaque peuple a son langage, mais, dans chaque peuple, chaque profession et chaque province a son idiome et ses idiotismes, chaque famille, chaque individu a ses habitudes linguistiques, phonétiques, graphiques, accompagnées de gestes appropriés. C'est une grande merveille, à laquelle nous ne prêtons pas assez d'attention, que cette possibilité de se comprendre immédiatement, que possèdent en commun plusieurs millions d'hommes et qui leur permet, aux heures critiques, de se rassembler en un seul, sous l'action d'une seule image, d'un seul mot : la patrie.

L'évocation consécutive au mot et à l'agglomérat de mots qu'est la phrase, se produit par l'oreille, ou la vue, ou certaines combinaisons tactiles et autres, en usage chez les aveugles et les sourds-muets. Afin de ne pas compliquer les choses, nous supposerons, au cours de cette étude, qu'il s'agit de sujets normaux. L'évocation, consécutive au mot concret, nous représente un objet ou un être déterminé, faisant partie de notre mémoire personnelle. L'évocation, consécutive au mot abstrait, nous représente l'objet d'un objet, ou l'être d'un être, faisant partie de la mémoire héréditaire. C'est pourquoi cette deuxième évocation est nulle chez la plupart des humains dénués de toute faculté introspective et demeure vague chez une élite. Répétez le mot « vo-

lonté », le mot « intelligence », le mot « négation » et suivez les images qu'ils soulèvent dans notre esprit-corps, images accompagnées de mouvements.

Pour le vocable « volonté », par exemple, vous voyez la forme graphique, ou imprimée, du mot, et vous entendez sa sonorité. Il s'y joint la sensation diffuse, atténuée, d'un effort, d'une application, sensation qui se précise, mais aussi se limite, par l'évocation d'une personne volontaire de votre famille, de votre entourage, de l'histoire, etc... ou d'un acte déterminé, témoignant de cette volonté. Énoncez ces simples mots « la volonté de faire le bien ». L'abstrait se complique d'un autre abstrait, et ses hérédofigures d'autres hérédofigures, correspondant au mot « bien ». Songez maintenant à ce que cette locution banale, du prédicateur ou du moraliste, comporte de représentations mentales, accompagnées de pointes, d'incursions dans l'organisme ; car l'énoncé d'un mot, même isolé, nous met toujours dans une disposition physique correspondante, et l'avant-geste ou tonus correspond à l'avant-mot. Existe-t-il ailleurs, je vous le demande, une machine aussi complexe et d'un rendement aussi riche ?

Quand l'Église, dans son magnifique langage (preuve, à lui seul, de *quid divinum*) révèle que le « Verbe s'est fait chair », elle énonce l'extension miraculeuse d'un phénomène courant. Il n'est pas un instant, dans la vie de chacun de nous, où le verbe n'agisse sur le corps. Le langage articulé est



une incarnation. Il descend des images et personimages héréditaires, pour régler nos mouvements et nos échanges, qu'il lèguera ensuite à nos descendants.

L'habitude que j'ai de la parole en public m'a permis de faire, dans cet ordre d'idées, un certain nombre d'observations, que j'énoncerai brièvement ici :

1° Insensible en général dans la conversation courante, la phase d'avant-mot devient quelquefois sensible, ou même douloureuse, pour l'orateur en public. Un trou apparaît soudain dans sa pensée, rempli de vagues linéaments de souvenirs, quelquefois fort indifférents, ou d'une sorte de pâte verbale embryonnaire. Il faut alors un effort de volonté, accompagné de sueur et de tressaillements, pour franchir ce stade douloureux.

2° Souvent, chez qui parle en public, le mot appelle le mot, par simple sonorité ou affinité dans une même personimage, et entraîne la pensée, devenue serve, dans une direction imprévue. L'intervention du *soi* n'est jamais plus sensible que dans un discours tendant à persuader et à émouvoir, ayant un commencement, un milieu et une fin. L'orateur véritable doit rester le maître de ses images et de leur enchaînement.

3° Quand l'orateur parle, ses personimages, se succédant en lui et l'animant, se transmettent par l'ouïe et la vue à son auditoire, où elles font lever des personimages analogues, les unes en accord,

les autres en rébellion. Un heureux résultat est atteint quand l'unanimité se fait, par une vague d'émotion communiquée, entre toutes ces hérédofigures, ainsi qu'entre les divers instruments d'un orchestre.

4° Quels que soient l'auditeur et l'auditoire, il se produit, de l'un à l'autre, des passages de l'attention à l'inattention et de la réceptivité à la non réceptivité. Le même phénomène se produit, au théâtre, entre les acteurs et les spectateurs. L'art consiste à utiliser et exploiter à fond les périodes d'attention et de réceptivité, à franchir, sans insister, les autres.

5° La fatigue oratoire (si particulière, et que Gambetta comparait, assez exactement, à celle qui suit la conjonction amoureuse) est la somme de toutes les petites dépressions de l'après-mot. Cette fatigue, tenant aux mêmes causes, est bien connue de l'écrivain, auquel elle peut, dans les cas extrêmes, communiquer une sorte de vertige.

Mon père me racontait, à ce sujet, que les dernières lignes d'un chapitre ou d'un livre correspondaient toujours, chez lui, à une sorte de dépression générale, accompagnée du sentiment de la délivrance. Extrêmement laborieux, se levant parfois à quatre heures du matin pour commencer sa tâche (notamment à Champrosay, quand il travaillait à *Jack*,) il utilisait cette griserie cérébrale, que donne l'évocation continue des parcelles d'une hérédofigure ou de plusieurs hérédofigures. Le concret, chez lui, l'emportait de beaucoup sur l'abstrait; mais le don prin-

cipal d'Alphonse Daudet, qui fut l'apanage de fort peu d'écrivains, était la communication émotive de l'aura de ses personimages, allant jusqu'à l'hallucination et à l'illusion de présence. Je ne vois à lui comparer, à ce point de vue, que Dickens (moins incisif et pénétrant que lui), et Dostoiewsky (moins pondéré, moins réfléchi). Cette puissance d'évocation sensible, sous les feux d'une lucide raison, c'est tout le génie d'Alphonse Daudet. J'ai écrit, naguère, là-dessus un dialogue sur l'imagination, entre mon père et moi, que l'on trouvera à la suite de l'ouvrage intitulé *Alphonse Daudet.*

Je pense que la mémoire héréditaire était, chez mon père, particulièrement puissante. Elle débordait même sur le songe, pendant le sommeil. On trouvera, dans ses *Notes sur la vie*, des récits de rêves à goût de réel, qui constituent indubitablement des témoignages de mémoire héréditaire, ou « grande mémoire. » C'est ce qui explique que son observation s'accompagnât fréquemment d'intuition et que sa puissance d'évocation fût si grande. Les spectacles de cent ans, ou de cent cinquante et deux cents ans, prolongés en nous, réveillés par les circonstances, avec le halo qui les environnait, ont une autre intensité que les spectacles de vingt, trente, quarante ans, de la mémoire personnelle. C'est la vieille eau-de-vie royale, à côté du vulgaire troix-six, ou du cognac de trois ans.

Puisqu'il est ici question de rêve, chacun connaît l'importance énorme que prend tout à coup un mot

dans un songe. Il semble qu'il donne la clé d'un grand mystère, dont notre conscience dormante est tout éblouie. Il sonne, ce mot souvent très ordinaire, comme le trépied de la pythonisse; et la désillusion est grande, au réveil, de le voir reprendre ses dimensions et son rang. C'est alors, n'en doutez pas, un mot venu d'une personimage, détaché d'elle avec ses prolongements physiques et son ébranlement nerveux. Quelquefois ce n'est pas un mot, c'est une phrase qui nous trouble ainsi, ou une constatation en forme d'aphorisme, ou une simple interjection. Même à l'état de veille, il peut arriver qu'un mot, perçu par nous dans une circonstance donnée, aille rencontrer son congénère, vibrant en nous héréditairement, tel un obus, au cours de la bataille, rencontre dans l'espace un autre obus. Ici il ne saurait y avoir éclatement, mais bien prolongation émotive.

L'influence mystérieuse du mot « je t'aime », constatée par tous les poètes et tous les amants, n'a sans doute pas une autre origine. Nos ancêtres ont aimé, ils ont été aimés. Leurs images en nous portent avec elles ces troubles et ces délices, souvent accompagnés d'angoisse et d'amertume, et le mot qui les exprime pleinement. Quand, à notre tour, nous aimons, elles accourent, ces personimages, attirées à la fois par le *soi* et par l'instinct génésique. Nous parlons, nous sentons, nous éprouvons par elles, cependant que l'objet aimé se tient là, frémissant devant nous, entre nos bras. On peut dire

que toute leur ascendance pousse à leur conjonction les humains amoureux, dans les cas jugés irrésistibles et quasi foudroyants, beaucoup moins rares qu'on ne le suppose.

Le mot est donc une évocation semi-héréditaire, semi-éducative, qui évoque à son tour des figures et d'autres mots, c'est-à-dire d'autres figures de figures. Si l'on pouvait mettre bout à bout tous les propos que tient ou que fixe, par l'écriture, un individu donné, même très ordinaire, au cours de son existence, on aurait là une carte mêlée de ses impressions et émotions et de celles transmises par son ascendance, comparable à un de ces manuscrits palimpsestes, où une écriture en recouvre une autre, d'une autre époque. Sur ce manuscrit, les réapparitions les plus anciennes sont soumises à l'influence du désir, dont nous connaissons la double origine, mi-personnelle (impulsion créatrice), mi-congénitale (instinct génésique).

Ceci posé, il est des mots chargés d'orages et d'événements joyeux ou tragiques, comme des personnes vivantes, dont ils sont, pour une part, l'émanation et le reliquat. Il est des assemblages de mots, qui peuvent influer, en bien ou en mal, sur la destinée. L'abracadabra des sorciers du moyen âge revêt une interprétation nouvelle et moderne. Certaines règles de fausse vie, certains paradoxes, fréquents chez les hérédos caractérisés, énoncés d'un ton d'autorité, peuvent avoir une action fâcheuse sur des êtres jeunes, impressionnables ou légers. La

connaissance des lois intrapsychologiques de la succession des images rejoint ici la règle morale et lui donne un fondement intellectuel.

De tous les orateurs que j'ai entendus, le plus saisissant, bien que parfois inégal, était notre cher ami Henri Vaugeois, fondateur, avec Maurras, de notre mouvement d'Action française et directeur politique du journal de ce nom. D'imagination plus représentative et plus émotive que celle de Vaugeois, je n'en ai pas connu. Son extraordinaire rapidité de conception allait tout de suite au cœur des choses et au centre des préoccupations de son public. Dans ses meilleures périodes, une forme, coulée d'un jet ardent et sûr, revêtait une pensée logique, appuyée sur une vaste culture et sur l'amour spontané du prochain. Étant donné qu'il improvisait constamment, la période d'avant-mot et d'avant-phrase était chez lui singulièrement béante, remplie de gestes fins et délicats des mains, comme modelant la personimage accourue à l'appel du désir. Celle-ci changeait brusquement, à la façon d'une image succédant à l'image sur l'écran du cinéma, et, avec elle, l'élocution changeait de rythme, le feu du regard se trouvait modifié, la direction du raisonnement devenait différente, les trouvailles et bonheurs d'expression gagnaient encore en intensité.

On comprenait, en écoutant ce Vaugeois enflammé, puis sagace et persuasif, que le verbe est un prélèvement imagé, fait sur les ancêtres animateurs, et une sorte d'arrachement de l'idéale substance héré-

ditaire. Le mot est évoqué par l'image et, à son tour, il évoque l'image, quelquefois dans une série très différente de celle qui lui a donné naissance. D'où la puissance communicative de la conviction et de la sincérité.

Rarement un esprit ose être ce qu'il est,

a dit Boileau dans un vers célèbre. L'écueil de l'art oratoire, c'est le ron-ron et le convenu, comme l'écueil de l'art de l'écrivain, c'est le cliché et l'apprêt. Le choix du mot, articulé ou écrit, est une opération mentale rapide, où le *soi* joue un rôle prépondérant

On s'en rend compte dans la composition littéraire, mieux à loisir que dans la composition oratoire. Parfois, alors que quelques minutes auparavant, l'écrivain se croyait maître de son sujet, il hésite et demeure à sec devant son papier, l'esprit désert, ainsi qu'une lande. Ça ne vient pas. Il tourne et retourne les vocables dans sa tête, sans préférence pour l'un ou pour l'autre, comme on trie des sous de cuivre sur un comptoir. C'est que le désir est éteint, aussi bien dans l'impulsion créatrice du *soi* que dans l'instinct génésique du *moi*. Mais voici qu'au fond de sa mémoire individuelle, en conjonction avec la parcelle correspondante de sa mémoire héréditaire, une étincelle verbale s'allume tout à coup. Il n'en faut pas plus. Transmis par une image d'image, par un terme juste ou ardent, l'ébranlement se communique à ces régimes de mots que

sont les phrases, composantes elles-mêmes du style. Elles accourent et se déposent sur le papier, tel un vol de papillons de couleur, dont il est douloureux et joyeux d'épingler les ailes. Désormais la machine est en train. L'auteur s'échauffe, il va de l'avant. Au delà du paysage qu'il vient de peindre, du sentiment qu'il vient d'exprimer, de la silhouette qu'il vient de tracer, il aperçoit une course fugitive d'autres paysages, d'autres sentiments, d'autres silhouettes, qu'il n'a pas le temps de saisir, mais qui lui laissent, en s'évadant, une impression de pénétration et de vigueur. Les enchaînements du monde ne sont pas loin, ces concordances mystérieuses qui relient, à travers la mémoire individuelle, les points sensibles d'une mémoire générale, qui semble être celle de l'humanité. Nous savons maintenant que c'est, plus modestement, celle des ancêtres. Des tâtonnements harmonieux de Chateaubriand aux immortels « pleurs de joie » de Pascal, c'est toute la gamme des apparitions littéraires, telles qu'elles se produisent dans l'âme de l'homme de lettres, entre sa plume, sa main, son encre et ses souvenirs.

Buffon a dit du style, avec beaucoup de raison, dans une maxime mal comprise et mal interprétée, qu'il était « l'homme même », c'est-à-dire la spécifité humaine. Celui qui n'écrit pas, qui n'écrira jamais, qui n'a jamais écrit, a cependant un style, par le fait, seul et nu, qu'il exprime sa pensée à l'aide de mots. Chez l'homme, l'articulation de la

mémoire individuelle et de la mémoire ancestrale est telle qu'elle produit une image d'image, c'est à-dire un vocable afférent à telles et telles sensations, à telles et telles circonstances. Le chant de l'oiseau s'en rapproche. Les cris, sifflements, susurrements infiniment modifiés, diversifiés, modulés des animaux, correspondent à unè mémoire circonstancielle, nullement à une mémoire congénitale. Celle-ci existe cependant chez eux, puisqu'ils héritent de mouvements et de mœurs complexes. Mais elle est limitée aux besoins du corps et ne s'allume pas dans l'esprit.

On sait le rôle du chant dans l'amour, au monde des oiseaux, lesquels, à mon avis, se rapprochent beaucoup plus de l'homme que le singe. Car s'il y a des animaux éteints, comme il y a des astres éteints, le singe est un animal éteint, une simple survivance de réflexes et de grimaces, et il a fallu toute la débilité d'esprit de la seconde partie du XIXe siècle pour ne pas s'en apercevoir. Or le rôle de la parole dans l'amour n'est pas moins considérable chez les humains. Douce, ou ardente, ou même rude, elle est un adjuvant du désir et un stimulant des images intérieures, qui maintiennent celui ci à un taux élevé. Quand cette parole se fait rythme et cadence, par la transmission de mouvements héréditaires que nous avons décrits, elle devient la poésie lyrique, laquelle oscille entre les deux hérédofigures conjointes du rapprochement et de la disparition des corps. L'amour porte en lui l'idée de l'anéantissement, comme le soleil l'idée de la nuit.



Il y a, dans *Tristan et Iseult*, de Wagner, un passage célèbre : celui où les deux amants s'appellent par leurs noms et ne se rassasient pas de s'appeler par leurs noms. Dans la déroute de leurs personnalités, qu'éparpille la grande bourrasque du désir, ils s'attachent désespérément à ce signe verbal et s'essaient à le fixer, comme le bonheur s'efforce en vain d'arrêter, de stabiliser l'instant qui passe. Je n'ai jamais pu considérer un calendrier, sans entendre tous ces noms d'hommes ou de femmes (j'en demande pardon à leurs saints et saintes) s'appeler à travers les obstacles, les ténèbres et la douleur, comme s'appelleraient des naufragés de l'immense extase amoureuse. C'est un répertoire de cris passionnels, ce calendrier, et nous pouvons lui prêter toutes les inflexions qui diversifient, à travers les âges, la même aspiration à la prolongation vers l'avenir. Se conjoindre afin de ne pas disparaître entièrement, tout est là.

Deux qualités donnent au mot son intensité particulière : sa couleur propre et sa place dans la phrase. La première qualité, la couleur, est une dépendance, partie de la mémoire personnelle, partie de la mémoire héréditaire. La seconde dépend exclusivement de la mémoire héréditaire. Étudiez à ce point de vue Saint-Simon, notre premier mémorialiste, chez qui le verbe fulgure toujours là où il faut, telle une torche éclairant tout un promontoire. Quand je dis étudiez : je veux dire : écoutez-le. Sa voix se retrouve à travers son style, avec ses into-

nations et ses accentuations hallucinantes. Au lieu que la voix d'un autre grand écrivain, tel que Pascal, mais surtout abstrait, est lointaine et malaisée à reconstituer. Cet essai, que j'appellerai de reviviscence auditive, peut être tenté avec un Rabelais, un Montaigne, un Molière, un Diderot, etc... Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de les lire à haute voix, ce qui consiste à substituer notre voix à la leur. Il s'agit de les lire avec nos yeux, mais en écoutant en nous la prolongation auditive de cette lecture, par un petit effort d'attention spécial. J'ai remarqué qu'on pénétrait ainsi plus profondément dans la pensée ou dans le sentiment de l'écrivain et que l'amitié de lecture en était augmentée. De même certains musiciens nés préfèrent lire la musique, plutôt que l'exécuter ou que l'entendre exécuter. De même certains préfèrent lire une pièce de théâtre, plutôt que la voir représenter.

Le mot évoque le mot et la phrase, avec l'état moral et physique qui les accompagne. La magie de la lecture et son immense bienfait consistent à nous arracher momentanément à notre personnalité, pour entrer dans celle d'autrui, puis à nous ramener à la nôtre; soit que nous nous intéressions aux aventures racontées ou aux pensées exprimées; soit que, derrière ces aventures et ces pensées, nous cherchions la personnalité de l'auteur; soit enfin que nous étudiions l'influence, immédiate ou seconde, de cette personnalité sur la nôtre.

Le premier stade est bien connu et je n'y insiste

pas. C'est une substitution de mémoire personnelle.

Le deuxième stade est de critique et de psychologie pure; c'est celui d'un Sainte-Beuve, d'un Taine, d'un Renan, d'un Lemaître, d'un Bourget.

Le troisième est critique, psychologique et moral. Maurras l'atteint dans *les Amants de Venise* et *l'Avenir de l'Intelligence*. Il pose le problème de l'influence rétroactive de la mémoire personnelle sur la mémoire héréditaire. Ce problème sera étudié à part, dans le chapitre du présent ouvrage consacré à l'oubli, interférence de mémoires.

Le grand défaut, en général, de la critique, même impartiale et savante, c'est la timidité. Elle hésite à replacer l'imprimé sur le plan de la vie et l'auteur sur le plan de l'homme, avec ses petitesses et ses grandeurs, ses vertus et ses vices. Elle hésite à confesser ce qui, dans un ouvrage ou dans un auteur, a eu, sur nous critiques, telle ou telle influence. Il en résulte une sorte d'inhibition, qui fait conclure aux gens peu clairvoyants (et, parmi eux aux auteurs critiqués) que critique signifie impuissance. Or, critique, au contraire, signifie puissance : conception nette de la valeur des mots, de l'ampleur et de la profondeur du style, de l'action mentale et corporelle de tel ou tel style, de l'aide apportée ou soustraite, par telle ou telle œuvre, au perfectionnement du lecteur, à son enrichissement psychologique. Il y a des ouvrages qui sont des ponts hardiment lancés entre les époques, et des ondes de

compréhension d'âge en âge. Il y en a d'autres qui creusent des abîmes. Il y en a qui augmentent en nous la sincérité. Il y en a qui favorisent l'état de duplicité intérieure ou de mensonge permanent, qui est une altération grave de l'esprit-corps et que nous devrons examiner.

CHAPITRE VII

LE MOT ET CE QU'IL ÉVOQUE (*suite*)

L'évocation verbale se produit, soit par l'essentiel du mot, c'est-à-dire par sa racine, dans la mémoire héréditaire, soit par sa sonorité et sa forme, dans la mémoire individuelle. Le premier cas (d'évocation par la racine, par l'essentiel du mot) relève du *soi* et de l'impulsion créatrice. Le second (d'évocation formelle et sonore) relève de l'instinct génésique, grand créateur en nous d'illusions. Le premier cas est, en nous, source de sincérité; et plus il est fréquent, plus la sincérité sera grande. Le second cas est en nous, penchant au mensonge et à la fable, et plus il est fréquent, plus le mensonge sera fréquent. Les cas intermédiaires, d'oscillation entre les deux évocations et les deux mémoires, produisent la tendance à la duplicité, qui peut être elle-même accidentelle ou chronique.

Ce que je dis ici de l'évocation verbale s'applique aussi bien au mot non émis, mais vu et entendu

par l'esprit (dans l'avant-mot, ou dans le silence) qu'au mot articulé ou écrit. Il y a une dissimulation et un mensonge de l'écriture, comme de la parole, comme du silence, peuplé d'images verbales, qu'on appelle le langage intérieur. Enfin je répète que la phrase est un ensemble de mots, le récit une succession de phrases, et que tout ce qui s'applique au mot s'applique aussi à la phrase et au récit.

Il résulte de ce qui précède que l'état de fable ou de mensonge est fonction du sens génésique et que les phases du sens génésique retentissent vivement sur lui. La puberté, chez la femme la période des règles, chez l'homme la bouffée sensuelle de la cinquantaine, confirment cette induction par l'observation. L'émotion sexuelle altère la voix avec le langage et détruit toute sincérité quant à ce qui n'est pas l'objet immédiat du désir. La volupté est une grande maîtresse de fables et de combinaisons mentales, illusoires ou mensongères, soit qu'elle s'appuie sur elles, soit qu'elle les suggère.

Les hommes scrupuleux cherchent leurs mots et les combinent de façon à être le plus exactement sincères et véridiques. Le célèbre romancier américain, mais vivant en Angleterre, Henry James, frère du philosophe pragmatiste, était un type de scrupuleux. Il parlait le français et l'anglais avec une égale facilité. Dans l'une et l'autre langue, il poursuivait, avec une phase d'avant-mot très intense, le terme le plus significatif et le plus précis. Il con-

frontait ainsi la racine du mot avec sa mémoire héréditaire, où sont latentes les formes de ces racines, transmises le long des générations et enrichies de préfixes, de suffixes, par des augments successifs, d'âge en âge.

Le labeur effrayant auquel se livrait M. Gustave Flaubert, dans son triste pavillon de Croisset, tenait à un scrupule analogue; mais l'auteur de *Madame Bovary* se faisait illusion quand il parlait son texte dans son « gueuloir », pour en augmenter la cadence et la précision. La préoccupation exclusive de la sonorité du mot conduit à l'illusion et au mensonge. Là est la tare du romantisme, qu'il soit magnifique et aéré comme chez Hugo, somptueux et à odeur de renfermé comme chez Flaubert, trivial et scatologique comme chez Zola. Lisez Flaubert en éliminant les mots, notamment les épithètes, qui ne sont là que pour l'équilibre harmonieux des périodes. Remarquez, chez Hugo, l'effet invariablement obtenu par un terme à la fois puissant et vague, choisi, non d'après sa racine et son sens lointain, mais d'après son écho, musical ou visuel. Quant à Zola, il ne rencontre jamais le terme juste que dans l'argot, c'est-à-dire que dans la brutalité sexuelle de l'image. En effet, l'argot est une substitution constante du terme sensuel au terme sensible, et du terme sexuel au terme sensuel, un renforcement de la langue par ses parties basses. Alors que l'idéologie est, à l'autre pôle, un obscurcissement méthodique du langage par une

intrusion abusive de termes vagues et abstraits.

Sans doute, la fiction est-elle toujours, par quelque endroit, un mensonge, en ceci qu'elle n'a pas sa correspondance exacte dans la réalité ; et la fiction est l'âme de la poésie. Mais au sein, même de la fiction (et c'est ce qui la différencie de l'incohérence du rêve), il y a une cohésion, une intention, une direction, une harmonie, où la fixité des racines, et, par conséquent, la mémoire héréditaire a sa part. Les fictions les plus importantes sont les légendes, qui fixent les caractères ethniques, et auxquelles la critique moderne reconnaît un rôle stabilisateur. Voir, à ce sujet, les beaux travaux de Joseph Bédier.

La médecine a forgé récemment le terme de « mythomanes », qu'elle applique aux individus travaillés par le besoin irrésistible d'imaginer des histoires mensongères et des circonstances dramatiques. Ce besoin dérive, en général, d'une activité verbale déréglée, ou exagérée par l'instinct génésique, qui n'a point son issue dans une œuvre littéraire et se répand sur la vie courante. On suppose aisément les dégâts qui en résultent. Corneille a écrit *le Menteur*. C'est un sujet inépuisable. On peut dire, en effet, que la mythomanie (si mythomanie il y a) et le mensonge commencent avec le mot et l'expression de la pensée à l'aide du mot.

D'une façon générale, il y a les mots, les phrases que nous prononçons, et il y a ce que nous pensons pendant que nous les prononçons. Le langage intérieur ne correspond pas toujours au langage

extériorisé. Là est l'origine de la duplicité. Certains souffrent de cette discordance, quand ils la remarquent. Ce sont les scrupuleux. D'autres en jouissent, s'en amusent et la développent volontairement. Ce sont les hypocrites. Il y a une volupté de l'hypocrisie, comme il y en a une de la sincérité, portant l'une et l'autre aussi bien sur la parole que sur l'écriture. On sait que les graphologues prétendent discerner l'hypocrisie, d'après certaines habitudes figuratives des caractères écrits. La petite hypocrisie, l'hypocrisie vénielle, est fréquente, comme la petite mythomanie. Il est impossible d'être toujours sincère et Alceste n'est pas une moindre plaie sociale que Tartuffe. La grande hypocrisie, parfaitement consciente d'elle-même, poussée, comme chez Louis XI, jusqu'à la haute faculté politique, est assez rare. Les degrés moyens sont infiniment répandus.

C'est un préjugé courant que les femmes sont plus menteuses que les hommes. Il semblerait cependant que, plus reliées à la nature, c'est-à-dire à la mémoire héréditaire, et, en conséquence à la racine des mots, elles devraient être plus sincères. Elles le sont en effet, et jusqu'à l'expression nue de leur pensée, quand elles remplissent leur fonction essentielle, leur fonction amoureuse, soit comme amantes ou épouses, soit comme mères. Hors de cette fonction, et, quelle que soit leur tâche, elles entrent dans le rêve, c'est-à-dire, sur le plan de l'action, dans le mensonge. Elles y entrent d'autant

plus fortement qu'elles y recherchent davantage la sincérité et même le cynisme. Il est fort curieux de constater à quel point, dans cette condition, leur effort les éloigne de l'objet de leur effort. Le premier signe de la cessation de l'amour chez la femme, c'est la dissimulation ou le mensonge; et l'homme ne s'y trompe pas, qui se met en fureur s'il rencontre rue de Rivoli sa femme ou sa maîtresse, partie pour le boulevard Haussmann, et « ayant changé d'idée en route ». J'ajoute que cette fureur n'y modifie rien et qu'il serait sage d'en faire l'économie.

Au lieu que l'amour n'étant pas la fin essentielle, physiologique et organique de l'homme (cette fin est, selon moi, à deux branches : la parole, ou apostolat, et le combat), l'homme ment dans l'amour tant qu'il peut. Il y a encore à cela une raison sexuelle. Sitôt après la possession, l'homme, amoindri en substance, a l'illusion qu'il n'aime plus et ne se rend compte qu'il aime encore que par un raisonnement inductif. Plus son désir a été ardent, plus la chute de ce désir est saisissante. Il doit donc mentir, pour combler les intervalles où se refait son amour avec son désir. J'ai connu des individus sincères, chez qui l'école de l'hypocrisie était venue par ce biais de la possession désenchantante.

L'hypocrisie littéraire est naturellement plus fréquente encore que la verbale, puisque l'art est une attitude, en même temps qu'une élimination sentimentale-sensuelle (voir *l'Hérédo*). Cette hypocrisie

apparaît, avec une netteté singulière, chez des écrivains ayant une grande prétention à la sincérité, tels que Chateaubriand, Stendhal ou Hugo, alors qu'elle est moindre chez Balzac, plus épris de la découverte, du débordement inventif, que de la posture avantageuse : « Ah ! comme je suis sensible et sonore ! » crie l'œuvre de Chateaubriand. « Ah ! comme je suis complexe et retors ! » crie celle de Stendhal. « Ah ! comme je suis doux et terrible à la fois ! » crie celle de Hugo. L'œuvre de Balzac crie : « Comme c'est amusant de se dépenser ! » C'est plus intéressant pour le lecteur.

Ouvrez un écrivain d'une réelle sincérité, tel que Montaigne, tel que Pascal, tel que Descartes. Les mots sont choisis, non à la sonorité, mais à la propriété, à la racine, pris dans leur sens étymologique, véritables prélèvements opérés sur la mémoire héréditaire par des sensibilités frémissantes, que gouverne une raison équilibrée. *Le Discours de la méthode* a l'air du développement d'une pensée contenue dans un seul mot, telles ces figures que forment sur le stade les gymnastes américains, avant de se déployer en exercices divers.

Le mot juste et fort, adéquat à la pensée, emplit l'être, comme le vin d'or la coupe de Ronsard. Non seulement il le remplit, mais il l'anime et le colore, portant, dans tout son organisme, la certitude et la sincérité. Observez le visage, l'attitude, le geste de celui qui, au moment voulu, l'a prononcé, et, par là même, s'est affirmé chef. Observez l'attitude

de ceux qui l'environnent et désormais sont prêts à le suivre et à lui obéir. Le mot juste et fort crée la confiance, éteint la critique et le doute. Il va frapper ses auditeurs au même point de la genèse verbale, qui est entre les deux mémoires, l'ancestrale et l'individuelle, et les stimule avec une même intensité. Les actes qui bouleversent le monde sont toujours sortis d'un mot-commandement, d'un maître-mot, comme ceux qui ordonnent les batailles. Mais il peut être écrit, ce mot, dans la fièvre de l'improvisation et de la réflexion, sur une table d'imprimerie, par un homme inconnu ou méconnu, et n'agir qu'après de longues années, qu'après avoir éveillé, par son appel, des milliers et des milliers de formules vivantes et de dévouements obscurs.

Par contre, de combien de malheurs politiques, sociaux, individuels, un mot faux, hypocrite, mensonger ne peut-il pas être l'origine? Chaque fois que j'aperçois, en cherchant un livre dans ma bibliothèque, le *Contrat social* de Rousseau, je le considère avec quelque terreur sacrée, ainsi qu'une éponge pleine de sang innocent et je me demande : « A-t-il fini d'en faire couler? A-t-il épuisé sa nocivité? »

Le mot, parlé ou écrit, est susceptible de déchaîner des passions violentes et de provoquer des échanges organiques, par action ou par réaction. L'action verbale est plus immédiate et plus intense, mais privée de prolongation. L'action écrite ou

imprimée est souterraine et procède par cheminements, quelquefois lointains. Elle est aussi plus durable. Le mot se modifie et s'use, à mesure que s'use sa racine dans la mémoire héréditaire. En général, il perd, avec le temps, de sa force et de son brillant, et ne les recouvre, partiellement, que par une place insolite dans la phrase, comme un joyau, dont l'éclat ternit, transporté dans une lumière différente. Un écrivain tel que Michelet (dont la pensée par ailleurs était faible, et même enfantine) excelle à rajeunir un mot en modifiant, par le contexte, son éclairage. Mais le maître en ce genre est Pascal, qui sait rendre au terme fatigué sa puissance étymologique, sa verdeur avec sa vigueur. De même, sur un autre plan, Mme de Sévigné. On peut être un grand écrivain de plus d'une façon : soit en donnant à une pensée hardie et sage une forme simple, draperie mobile et souple sur un beau corps; soit en rajeunissant l'éclat d'un vocable, par la justesse ou la nouveauté de sa position; soit en suggérant l'essentiel, par une habile conjonction du secondaire et du silence. Ce dernier procédé se remarque, dans notre littérature, chez Racine et chez La Fontaine, dans la littérature anglaise, chez Shakespeare et chez Meredith. Le modèle latin en est Tacite. Ceci n'a d'ailleurs rien d'absolu, ces trois formes de beauté se rencontrant simultanément chez ces cinq écrivains. Mais le fait de suggérer m'apparaît comme le summum de l'art, puisqu'il exige une collaboration active de l'auditeur et du lecteur.

Dans Shakespeare, par exemple, la puissance de la suggestion est telle qu'elle s'étend du dialogue au paysage, que les transports amoureux de Roméo et de Juliette évoquent le ciel et les aspects de Vérone; les transports jaloux d'Othello, la lagune vénitienne; les répliques de César, l'atmosphère de la Rome antique. Ainsi le dialogue plante le décor. Cela prouve que la mémoire héréditaire de Shakespeare (source de son génie) était chargée de paysages, adhérents aux hérédofigures et à leurs passions.

Il arrive que, dans une circonstance donnée, des personnes d'âge différent, de tempérament différent, de condition différente, prononcent le même mot ou la même phrase en même temps. Il arrive aussi que nous devinions, que nous pressentions les paroles qui vont sortir d'une bouche fermée, comme si elles se peignaient déjà pour nous sur le visage de notre interlocuteur. De sorte qu'il est permis de se demander si la parole intérieure humaine n'a pas d'autres moyens de transmission que l'expression, que l'écriture et que la mimique; si elle ne peut pas se communiquer d'humain à humain, à travers l'espace, ainsi que les sentiments qui l'animent, par ce qu'on a appelé la télépathie. Les cas de télépathie bien observés sont aujourd'hui trop nombreux et trop caractéristiques (je renvoie aux traités spéciaux) pour qu'on réponde par la négative. La plupart des philosophes et des savants admettent que les pensées verbales peuvent être perçues, malgré la distance, sans interposition d'appareils.

Il reste à savoir dans quelles conditions. Notre ignorance complète des fonctions vraies du cerveau et du cervelet de l'homme ne permet pas d'aborder ce problème expérimentalement. Je mets en fait que cette ignorance a encore augmenté. depuis les errements de la doctrine dite des localisations cérébrales, laquelle faisait, du plus complexe et du plus raffiné des centres nerveux, quelque chose d'aussi rudimentaire qu'un tableau de sonneries, à l'usage des domestiques, dans une antichambre. Pour la grossièreté de vues, la faiblesse des arguments et l'inanité des preuves, la théorie des localisations cérébrales est à rapprocher de celle de l'évolution et de la doctrine de l'Inconscient. Je les mets toutes les trois dans le même panier... à papier. Que des esprits d'une incomparable vigueur tels qu'un Charcot, un Darwin, même un Grasset, se soient contentés, sur ces points importants, d'explications aussi indigentes, voilà ce qui me dépasse et ce qui fera la stupeur de l'avenir.

Nous avons vu que l'enfant, de par la mémoire héréditaire, possède en lui les sentiments (et sans doute leur amorce vocale), avant de pouvoir parler. Certains de ces sentiments, poursuivis jusque dans l'âge adulte et la vieillesse, échappent-ils à la saisie du mot et à l'expression par le mot? Existe-t-il en nous des états qu'aucun terme ne saurait traduire, ni même suggérer, et qui demeurent ainsi, floconneux et latents, privés de tout support verbal? Cela paraît certain, et la satisfaction, que nous donnent la

musique et le chant, tient sans doute à ce qu'ils fournissent une expression à cet inexprimable intérieur. Là où la parole cesse, la musique commence, mélodique ou symphonique, prêtant une voix conjecturale (et non plus définie) aux hantises surajoutées des deux mémoires. Le chant, la mélodie traduisent l'aspiration à résoudre en mots ces nébuleuses de l'âme. La sonate et la symphonie expriment le renoncement à une telle tentative, à extraire l'homme verbal de l'homme sonore, écho de la nature et de ses orages, enregistreur de bruits et de rythmes.

Dépendance du sentiment, mais extrêmement courte en son expression, telle nous apparaît la mimique. Quant à l'écriture, on peut dire d'elle qu'elle est le geste codifié du mot.

J'ai montré, ailleurs, un des plus grands savants français — et le plus méconnu avec Morel de Rouen — Duchenne de Boulogne, se promenant dans les salles d'hôpital, un appareil électrique à la main, et étudiant les rapports des contractions musculaires du visage et des sentiments humains. Il est bien évident que la mémoire héréditaire (et l'on pourrait l'appeler ici la mémoire ethnique) joue un rôle essentiel dans cette association entre certains groupes de muscles du visage, et aussi du corps, et certaines images apparaissant et disparaissant sur l'écran de l'esprit. Ce qui montre la complexité de l'homme, c'est qu'il peut réfréner sa mimique, ou, au contraire, s'y laisser aller. C'est ainsi qu'il peut feindre,

à l'aide de sa mimique, des sentiments qu'il n'éprouve pas. La station verticale (*os homini sublime dedit*), en libérant les membres supérieurs de la servitude ambulatoire, pour leur permettre de façonner et signifier, a libéré aussi le visage d'une partie de sa besogne naturelle (fouir, déchirer les aliments) et fait de lui un clavier expressif. Ce clavier nous permet, en cas d'abandon et de sincérité musculaire, de discerner, à première vue, certains états d'âme : la colère, la joie, la gratitude, la haine, la méfiance, la confiance, la mélancolie. Ces états, celui qui les observe, les conjecture à l'aide de mots ; ils correspondent eux-mêmes à une demi-confusion verbale, dont l'analyse est malaisée.

Il y a, dans la mimique, des idiosyncrasies. J'ai connu une charmante femme qui, dans ses moments d'inquiétude ou de mécontentement, promenait sa langue en cercle à l'intérieur de sa joue, de façon à former extérieurement une petite boule. On lui disait : « Vous faites votre boule. C'est que ça ne va pas. » La même, quand elle mangeait, fort gracieusement, du raisin, insérait dans sa main libre, fermée « en gobelet », le petit doigt de la main tenant la grappe. Une autre, de la plus délicate beauté, se rongeait les joues, quand elle était perplexe ou simplement songeuse, et souriait au conseil : « Gardez-en un peu pour demain matin. » Zola, grand nerveux, s'il en fût, et hérédo caractérisé, se frottait vivement le nez dans la discussion, puis tendait le pied et l'agitait dans sa bottine à

élastiques. Cela faisait partie de sa personnalité, comme son zézaiement. Alphonse Daudet, quand il réfléchissait, penchait le visage de biais au-dessus de sa pipe, tenue entre le pouce et l'index de la main droite. Chacun connaît de nombreux exemples de ces habitudes musculaires, de ces attitudes correspondant à des images morales et intellectuelles, et qui se transmettent héréditairement.

Certaines personnes, quand elles fournissent des explications à une autre, ont coutume de tripoter les boutons de veston de leur interlocuteur ou de lui tapoter l'épaule, ou de le prendre par le genou, si c'est un ami. D'autres, quand elles font une description, exécutent simultanément une série de gestes correspondant aux plans du paysage, signifiant que ça monte, que ça descend, que ça tourne, que ça disparaît. D'autres, devant une œuvre d'art qui les enchante ou les irrite, s'abandonnent à des mimiques passionnées de bénédiction et de malédiction, s'approchent, s'éloignent du tableau ou de la statue, en limitant des morceaux avec les mains en cornet, en gaufre, en pointe, en calice. On dirait que, chez ces archimimes, le mot est insuffisant à traduire la personimage qui les anime comme des pantins, dont les figures intérieures tireraient les ficelles. Innombrable est le répertoire des moues; mais on peut dire qu'en général un plissement, une torsion de la bouche signifient qu'on ne tient pas à quelque chose, que l'on n'est pas de cet avis, que ça ne marche pas comme on l'espérait. C'est la mimique

des douteurs, des sceptiques, des pessimistes. Alors que l'optimiste lève le bras, la jambe, frappe au hasard et, au besoin, ses propres cuisses. Le désabusé hoche la tête, agite la main entière, ou un doigt de la main, de droite à gauche, devant la figure. Le méfiant appuie l'index sur la paupière droite et la tire en bas. C'est la traduction musculaire de l'expression : avoir à l'œil... tenir à l'œil. L'indifférent, celui qui craint que l'on insiste, fait avec ses mains un mouvement d'oiseau qui s'envole, ou de vague qui progressivement s'aplanit. Le menaçant porte l'index en avant et l'agite selon une ligne oblique. L'amoureux sentimental se jette à genoux, ce qui est une façon d'être à la fois passionné et inopérant. Je ne vous décrirai pas l'attitude de l'amoureux non sentimental, et qui court hypocritement au but. Il n'est aucun état violent, ou fortement imagé de l'esprit, qui n'ait ainsi sa correspondance musculaire. L'art du grand comédien consiste à reproduire ces attitudes, à l'aide d'images mentales artificielles, illusoires.

Néanmoins, la mimique est courte. Il s'en rend compte celui qui, dans un pays dont il ignore la langue, essaie de faire comprendre à un passant qu'il désire visiter le musée ou la bibliothèque; à un garçon de restaurant qu'il désire manger un perdreau. On peut y arriver, mais c'est dur. C'est presque impossible, quand on passe d'un acte défini à l'expression d'un sentiment donné ou d'une idée, même très simple. On sait les immenses difficultés

que présente l'éducation d'un sourd-muet, et les trésors de patience et d'ingéniosité que doit déployer son éducateur.

L'écriture participe à la fois du dessin et de la gesticulation minutieuse. Elle est quelquefois le dessin du mot, plus souvent le dessin des lettres composant le mot, combiné avec certains mouvements ou gesticules, prolongations musculaires de l'image verbale. C'est pourquoi la personnalité s'y inscrit. C'est pourquoi les graphologues arrivent à reconstituer, avec exactitude, le caractère, le tempérament, les penchants, même le squelette biographique d'un scripteur donné. Ainsi que dans la parole, la mémoire héréditaire joue un rôle important dans l'écriture et dans l'évocation par l'écriture. Tout écrivain né connaît les épanouissements intellectuels qui peuvent succéder à un trait de plume, à la configuration graphique immédiate d'un mot.

Les premières impressions sont les plus fortes. Quand je commençais à écrire des dialogues philosophiques et des romans, voire de petits articles de journaux et de revues, j'étais émerveillé du secours que m'apportait le mouvement de la plume sur le papier. Il m'ouvrait, ce mouvement fébrillaire rythmé, des avenues et des avenues dans l'esprit. Chaque mot, à peine tracé, m'éclairait le chemin pour un autre mot, qui à son tour faisait lever une idée ou une image. Ainsi de suite. Je ne me rendais pas compte alors que c'était ma mémoire

héréditaire, paternelle et maternelle, qui marchait, sous le léger stimulant du calame, et me dispensait généreusement son contenu.

Je me rappelle notamment être arrivé à Lamalou-les-Bains, à l'âge de dix-huit ans, pour retrouver mon père et ma mère. J'étais stimulé, il est vrai, par une amourette, comme il arrive aux tout jeunes gens, mais mon étoile semblait infiniment loin du ver de terre que j'avais conscience d'être. Après le dîner, je montai dans ma chambre d'hôtel ; je me mis à écrire un dialogue entre un insecte et un homme de génie, dont j'avais eu l'idée en chemin de fer. Le temps passa. Le mot écrit appelait l'idée, qui évoquait l'image, qui se répandait en phrases et en mots. A quatre heures du matin, j'étais encore à ma table. Au bout de dix jours, j'avais mis sur pieds le manuscrit d'un petit volume de philosophie. Cela valait ce que ça valait et la question n'est pas là. Mais la vocation littéraire m'apparut, à ce moment précis, comme une chose brillante et facile, et qui se renouvelait à sa source, je veux dire dans l'encrier. Mon père me modérait : « Si tu continues à travailler avec cette ardeur, tu auras de la congestion cérébrale. » Il se trompait. C'était un phénomène de décompression imaginative, qui me fit du bien.

Chez les écrivains médiocres, l'évocation verbale est nulle et les personimages sont indistinctes. Chez un Shakespeare, un Racine, un Molière, un Balzac, à la vigueur, à l'intensité des apparitions hérédi-

taires correspond un langage moulé, en quelque sorte, sur ces apparitions. Le mot, image d'images, y est essentiel et étymologique. La phrase y reflète la vie originelle des maîtres de vocables qui la composent. J'appelle « maîtres de vocables » ces fragments animés de la mémoire héréditaire, que nous avons vus présider à la première empreinte des mots, et que ranime, précise et délimite encore la mémoire individuelle. Je vous recommande, à ce point de vue, la lecture d'un véritable monument linguistique : *Le Trésor du Félibrige*, de Frédéric Mistral. Ce grand poète (un des plus grands que l'humanité ait connus) attachait, avec raison, une importance primordiale au langage. Il retrouvait ses aïeux et leurs usages dans les mots, qui sont en nous leur survivance et leur prolongation au second degré. Cette vénération est apparente dans ce puissant et sagace ouvrage, que mon père relisait sans cesse, et qu'il ne se lassait pas de commenter. Car Alphonse Daudet, lui aussi, aimait les mots et il m'apprenait à les aimer, à les comprendre, à les choisir, à ne pas les galvauder.

Nous avons envisagé le mot comme excitateur. Il peut être aussi un soulagement. Il peut être, comme dans le juron, les deux à la fois. Les hommes qui peinent physiquement, les travailleurs manuels, les êtres gênés, comprimés, pris dans une servitude ou une douleur quelconque, jurent plus fréquemment que les autres et y éprouvent une satisfaction réelle. Les adjurations exclamatives ont

une signification analogue. Sous ces formes rudimentaires, apparaît l'importance du langage, quant à l'élimination des sentiments violents et de leur trop plein, quant au remplacement des hérédo-figures. Les obsédés et les mélancoliques demeurent en général silencieux, dans cette attitude caractéristique, avec ces pâleurs et ces rougeurs vasomotrices, que connaissent bien les médecins aliénistes et les infirmiers, d'après lesquelles ils conjecturent la propension immédiate au suicide.

De même que l'image attire et suscite l'image de sa catégorie (l'amour est une conjonction des personimages) de même le mot sexuel, sentimental, sensible, logique etc., attire le mot de son espèce. C'est ce qui donne à la phrase de certains écrivains (notamment Saint-Simon) cette force unique, résultant d'une conjonction de termes de même intensité, je dirai presque de même tonus, héréditaire et figuratif. Il arrive aussi que la forme écrite d'un mot appelle la forme écrite correspondante d'un autre mot, comme la sonorité, dans l'allitération, appelle la sonorité. Mais l'appel de racine à racine est ce qu'il y a de plus ardent et de plus beau. Ainsi se trouve vérifiée, jusque dans les cryptes du langage humain, cette loi d'attraction profonde qu'un Morel appliquait aux dégénérés, qu'un de mes premiers maîtres, le docteur Gabriel Arthaud, étend aux tuberculeux, aux syphilitiques et aux arthritiques, et qui semble être une des raisons ultimes de l'esprit-corps, une de ces « mères » dont parle Gœthe.



S'il est vrai que le mot descend de l'image, intérieure et héréditaire, dans la vie courante, sous le stimulant de l'éducation et de la sensation, peut-il remonter de la vie courante dans le haut domaine de la personnalité intime? Jusqu'à un certain point, je n'hésite pas à répondre oui. Celui qui apprend une langue classique ou une langue étrangère, introduit, dans son esprit-corps, des éléments seconds de personimages qui peuvent, à la longue, le modifier et le troubler, l'enrichir ou le diminuer, selon les cas. Le plus grand exemple connu en est le mouvement de la Renaissance, sorti des humanistes de cette admirable époque, chez qui le latinisme et l'hellénisme étaient devenus comme une seconde nature. Quant au latin, notamment, il n'est pas douteux que nos origines latines soient puissamment réveillées et affermies en nous par une solide étude des grands classiques, Virgile, Horace, Lucrèce, Tacite, Cicéron, etc... telle qu'on la pratiquait encore, de mon temps dans l'Université. J'ai gardé une reconnaissance, qui ne finira qu'avec moi, à mes maîtres d'alors, à Charlemagne et Louis-le-Grand, — un Rouzé, un Devin, un Maynal, un Salomon, un Boudhors, un Chabrier, un Jacob, — qui m'ont façonné la mémoire de telle sorte que, dans les circonstances correspondantes, joyeuses ou graves, de mon existence, la formule latine m'en est apparue en même temps que la formule française, les deux très souvent se rejoignant. Il m'arrive encore assez souvent de penser en latin, ou d'ap-

peler le latin à mon aide pour me remonter le coco, comme disait mon père, latiniste consommé. Les anciens ont marqué, dans la pensée et dans la sensibilité humaine, des jalons qu'on ne pourrait changer; ils ont trouvé des définitions que l'on ne saurait dépasser. Cela est un gain positif et qui ne se démonétisera pas. L'ignorance du latin est, pour tout Français bien doué, même génialement doué, un obstacle, un empêchement à aller plus avant, une prime fâcheuse à un orgueil primaire, qui fausse les perspectives de l'entendement.

Inversement, la fréquentation excessive de la langue allemande et des auteurs allemands a germanisé, de 1871 à 1914, bon nombre de Français. Je l'ai éprouvé par moi-même. A sept ans, je commençais à parler l'allemand. A douze ans, je l'écrivais couramment. A dix-sept ans, je me plongeais avec ardeur dans la philosophie allemande, et mon maître Burdeau, traducteur de Schopenhauer, faisait de moi un kantien déterminé. Si déterminé que je m'amusais à traduire l'univers objectif en univers subjectif et à chercher en moi, pendant des heures, l'écho de l'impératif catégorique. De là, par une pente naturelle, je passais au wagnérisme. C'est *la France juive* de Drumont qui m'a réveillé, non comme pamphlet, mais comme induction psychologique. J'ai compris, en lisant *la France juive,* que j'allais au rebours de ma nature et que l'erreur de trop accorder à l'ennemi, en méconnaissant nos propres origines, (ce qui est l'erreur d'un Romain

Rolland par exemple) me guettait. Ainsi Drumont m'arracha à Burdeau. Il fit de même pour beaucoup de ceux de ma génération. La force sombre, qui est dans son œuvre, a été certainement bienfaisante. On ne peut pas dire de lui qu'il soit constamment un bon écrivain, car son humeur emporte son style. Mais il est, par moments, un magnifique écrivain, et en voilà un, encore, qui sentait en lui ses ancêtres !

Le mot est ainsi une prolongation de l'homme, de ses ancêtres, de sa race, de l'espèce. A chaque échelon, ou plan de la mémoire héréditaire, il subit une transformation, bien que sa racine demeure intacte. C'est ce qui explique qu'il n'y ait pas ici-bas de plus grand tourment que l'interdiction de s'exprimer dans sa langue, que l'aphasie ethnique imposée, telle que la pratiquèrent les Allemands en Alsace-Lorraine et en Pologne. Rien n'est plus dur que l'exil verbal, et, pour y échapper, les hommes préfèrent obscurément la mort.

La pensée que j'exprime, ici est en général assez méconnue. Elle était au fond de l'œuvre mistralienne, et les Alsaciens-Lorrains de l'Entre-deux-guerres ne s'y étaient pas trompés. Le Dr Bucher, (pour qui les questions de psychologie ethnique n'ont pas de secrets), avait organisé à Strasbourg un musée alsacien, sur le type du musée arlésien. Maintenir les mots, par la vue des choses qu'ils représentent, est un bon moyen. Ce qui condamne à mort les doctrines internationales, c'est leur méconnaissance de l'importance primordiale du langage et

de ses attaches nationales. Là est l'enfantillage, là le néant d'une thèse rudimentaire, uniquement fondée sur la mise en commun des appétits et des besoins matériels. Le besoin, le désir, à l'occasion, la fureur de s'exprimer dans sa langue est au fond de l'être humain, avec la violence explosive de toutes ses énergies héréditaires accumulées. Ce sont des centaines d'êtres qui combattent, en chacun de nous, à chaque minute de notre existence, pendant la veille comme pendant le sommeil, pour cette adaptation et identification rapide, souveraine, de ce qui nous environne à ce qui nous emplit. Nommer, c'est connaître, situer et aussi retrouver. Dans tous les mots d'une langue, même exprimant la haine, c'est l'amour, c'est l'attraction qui domine. Le verbe est un lien, comme la croyance (religion).

La hantise de certains mots se remarque en plusieurs écrivains et existe chez bon nombre de personnes, de façon plus ou moins dissimulée. Elle correspond toujours à un trouble de la gravitation des personimages devant le *soi*, et notamment à un ralentissement des opérations héréditaires profondes, qui substituent telle figure dominatrice à telle autre, dans l'esprit-corps. Bon nombre d'éclipses aphasiques aboutissent à la persistance d'une seule locution ou d'un seul mot, assez souvent d'un juron (cas de Baudelaire). Il faut rapprocher de ces faits les explications verbales imaginées par maints savants, et auxquelles ils s'attachent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils les sentent plus fragiles et caduques. On

les a baptisées quelquefois psittacismes. Le terme de « neurone », et les prétendues déductions qui en découlent, sont autant de psittacismes; avec cette différence, à l'honneur du perroquet, qu'il ne fait pas de son « bonjour, Jacquot » une doctrine englobant tout le puissant et délicat mécanisme de la pensée humaine. J'ai raconté ailleurs l'histoire d'un aliéné, qui attribuait tous les maux dont souffre l'humanité au desséchement invisible et progressif du lac Léman. Cette doctrine scientifique était intitulée par lui *le Sortège* (sans doute pour « sortilège ») *du Lémana*. Beaucoup de verbomanes, qui ne sont pas fous, se contentent cependant d'explications analogues au *Sortège du Lémana*.

La synonymie est une opération mentale, par laquelle la mémoire individuelle, cherchant un mot précis dans la mémoire héréditaire, en rencontre et en saisit un autre de sens analogue, voisin, ou presque identique. La synonymie est une approximation d'image, quelque chose comme un écho déformé. L'homme de lettres, le brillant causeur, l'orateur connaissent également bien cette substitution soudaine du terme à peu près juste au terme tout à fait juste, à la suite d'une hésitation dans l'avant-mot. Mais il est un cas singulier, et assez fréquent, qui est celui où l'absence momentanée du mot nous pousse à en choisir un autre, de sens exactement contraire, et à nous engager ainsi dans un raisonnement, ou dans une affirmation antinomiques à notre première intention. Un pareil faux-pas, re-

nouvelé, conduit à l'état de contrariété intellectuelle, qui aboutit lui-même, soit à la contradiction systématique, extériorisée cette fois, soit au scepticisme transcendant.

Exemple, afin de fixer les idées : cherchant le mot « achevé » pour caractériser une œuvre quelconque, je ne le trouve pas au bout de ma langue ou de ma plume ; je trouve le mot « inachevé » et, plutôt que de corriger cette petite erreur verbale, je porte, sur l'œuvre en question, un jugement au rebours de celui que j'avais primitivement l'intention de porter. Une telle erreur, réitérée pour d'autres termes, dans les mêmes conditions, amène à un état de contrariété subjective, qui finit par s'objectiver en contradiction systématique. Ici intervient l'orgueil humain, lequel fait peu à peu, de cette contradiction, une règle de vie intellectuelle. C'est ainsi qu'une hésitation ou un faux pas dans le choix des mots peut esclavager à la longue, ou amoindrir une pensée par ailleurs vigoureuse et féconde.

Renan paraît être un des écrivains de notre langue chez qui la déviation synonymique, puis antinomique, a été la plus déterminante, quant au flottement des idées. Son style, d'ailleurs délicieux, l'amuse lui-même, comme la ballerine s'amuse de ses entrechats. Il joue sur les mots, tel un habile jongleur qui choisit ses boules dans des cases préparées. Tout à coup, il se trompe de case et prend la boule noire au lieu de la boule blanche. Qu'à cela ne tienne, il fera le tour de la même façon,



bien que dans une série de raisons exactement contraires. Puis, comme il a une haute idée de lui-même (qu'il prend pour une haute idée de l'humain en lui), il affirmera que tout ça est voulu et qu'il a choisi la boule noire exprès. Ceci revient à dire que souvent les écrivains sont conduits par les mots, plus qu'ils ne conduisent les mots. C'est une des caractéristiques du romantisme, et qui permet de le reconnaître sous ses déguisements philosophiques.

Le synonyme est un tâtonnement, qui finit par contaminer les certitudes.

L'intensité verbale, au contraire, est un signe de vigueur d'esprit et de clairvoyance. Elle est en horreur à beaucoup de personnes, qui la prennent pour de la grossièreté, et à tous les gens timorés. Dans les milieux populaires, où l'ignorance est cause de malaise craintif, on ne dit jamais d'un spectacle qu'il est émouvant ou magnifique, on dit qu'il est « gentil ». De même, devant un accident ou une catastrophe, on ne s'écrie pas « c'est affreux ! » on dit : « c'est malheureux de voir ça ! » L'antimot est fréquent, comme l'antiphrase, chez les êtres qui craignent les déterminations hardies et prennent toujours le parti le plus timide, avec la peur de se compromettre.

Le romantisme, en se développant au début du XIXe siècle, a abouti, chez plusieurs écrivains, poètes et surtout poétesses, à un véritable état de pléthore verbale, de surabondance de vocables pour

peu de pensée. Chez ces trop riches en numéraire verbal, et très pauvres en sensibilité vraie, comme en raisonnement, on remarque ainsi une véritable démonétisation du langage. Vingt synonymes, éclatants et truculents, donnent à l'esprit du lecteur une impression de faiblesse et d'égarement. De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien. Le modèle de ces néants ornés est fourni par les poèmes dramatiques de feu Edmond Rostand, d'une si grande vogue, où un moignon de sujet disparaît sous les bandelettes multicolores des mots. L'extraordinaire fragilité de ces châteaux de vocables apparaît en ceci qu'ils s'éboulent instantanément dans la mémoire, laissant une déception proportionnelle au charme incontestable de la première surprise. Il y a comme cela de fins causeurs, qui vous tiennent pendant toute une soirée sous le flot de leur éloquence. Mais réfléchissez, le lendemain, au résidu de ce feu d'artifice : un fumeron sur un bout de bois.

La littérature descriptive, où tant de mots et de mots sont juxtaposés en vue d'exprimer la couleur, l'odeur, la forme d'un paysage, laisse, elle aussi, un terrible déchet. Rien n'est désuet comme la sensation, quand elle est indéfiniment renouvelée par une accumulation de termes rares et chatoyants. A force de pincer toutes les cordes symphoniques, on aboutit à une sorte de couac. Chateaubriand, avec toute sa pompe, avait commencé à galvauder l'univers : ses forêts, ses fleuves, ses solitudes. Hélas,

il a eu des imitateurs. En art, la prolixité est un fléau.

Elle en est un aussi en histoire, et je n'en connais pas de plus saisissant exemple que la multitude de volumes consacrés par Frédéric Masson à Napoléon Bonaparte et à son entourage. Le tombeau des Invalides est peu de chose, à côté des blocs de pierre pesante, sous lesquels le plus assidu des académiciens a écrasé, concassé, trituré la mémoire du grand hérédo dévastateur du début du XIX[e] siècle. Quand on a seulement parcouru ces carnets de blanchissage, notes de vidange, mémoires d'entrepreneurs, bilans de législation et de batailles, répertoires de coucheries et autres, on ne distingue plus rien de l'amant de Joséphine, du vainqueur d'Austerlitz, ni de l'exilé de Sainte-Hélène. Il est redevenu un bonhomme quelconque.

Ci-gît à nouveau Bonaparte, assassiné par son historiographe.

Le talent m'apparaît ainsi comme un équilibre entre les mots, images d'images, et ces images intérieures que nous appelons les idées, elles-mêmes empruntées à nos personimages.

Le génie est une intuition (observation à travers une personimage, observation à la seconde puissance), qui nous porte à la racine des mots (mémoire héréditaire), en même temps qu'à la racine des choses.

Le mot, véhicule de la pensée, est aussi véhicule de la force, de toute énergie émanant de l'homme.

Comme l'or, il se discrédite par l'abondance et l'inflation. Il se galvaude dans la rêverie et se concentre dans la réflexion. Les formules claires sont des ensembles et groupements de mots, des prélèvements faits sur diverses personimages, qui tendent à prendre valeur de mots. Toutes inventions littéraires, toutes découvertes scientifiques sont des formules étendues et appliquées.

CHAPITRE VIII

LES PERSONIMAGES ET LA CONCEPTION CRÉATRICE DANS TOUS LES DOMAINES

Au point de vue où nous sommes parvenus, il nous est possible de nous faire une conception d'ensemble de la vie, à la fois si particulière et si générale, de l'esprit-corps humain, et de sa continuation. L'embryologie des idées, ou psychembryologie, est manifestement parallèle à l'embryologie somatique, telle que nous la connaissons, dans ses diverses phases, par les magnifiques travaux de Mathias Duval, qui fut mon maître, et auquel je dois d'avoir eu l'esprit éveillé de bonne heure sur cet important sujet.

Le principe de la conception réside physiquement dans la rencontre du principe mâle, ou spermatozoïde, et du principe femelle, ou ovule. Nous avons vu que, spirituellement, le phénomène de la conception créatrice (verbale, littéraire, artistique, scientifique, etc.) réside dans la rencontre de la

mémoire personnelle, et de la mémoire héréditaire, le délai pouvant en être aussi court que dans l'impression, perception, ou sensation dite immédiate. Cette rencontre est une greffe de personimages.

Physiquement, chacun des deux principes créateurs est ainsi une délégation double de la mémoire héréditaire et de la mémoire personnelle immédiate. Mais, alors que la femme est plus reliée à la nature que l'homme, l'ovule est une délégation où la mémoire héréditaire l'emporte sur la mémoire personnelle; au lieu que le spermatozoïde est une délégation où la mémoire personnelle immédiate l'emporte sur la mémoire héréditaire. Il en résulte que le rôle de la mère, dans la conception, est bien plus important que celui du père et analogue à celui de la substance — pour parler comme les philosophes — tandis que celui du père est comparable à celui de l'a cident. En fait, et du point de vue de la clinique et de la pathologie (où l'on commence à peine à se douter de l'importance de l'hérédité), il arrive très fréquemment que la mère rectifie le père, et que des enfants conçus en pleine paralysie générale ou en pleine ataxie paternelles soient, au demeurant, de beaux et de normaux enfants. Combien de fois m'est-il arrivé de rassurer sur ce point des générateurs qu'avaient inquiétés les hochements de tête, ou les réticences, d'un médecin ignorant ou frivole.

Ma conviction est que, de même que les diathèses morbides peuvent s'atténuer par le mariage, quand

elles existent chez les deux conjoints, de même les personimages défectueuses ou troubles peuvent s'interférer dans les mêmes conditions. Une puissante tendance à l'équilibre domine les avatars intérieurs de l'homme comme les événements extérieurs et l'ensemble de l'univers. Même rompu dans les pires conditions, cet équilibre tend à se reconstituer. C'est, à mon sens, une supposition enfantine que de croire qu'un enfant conçu dans une nuit d'ivresse accidentelle soit voué à l'alcoolisme, au delirium tremens, ou à la tuberculose. A ce compte, bien peu de petits campagnards, dans certaines régions de France, seraient robustes et sains, comme nous les y voyons.

On m'a raconté qu'une dame excentrique avait longtemps poursuivi de ses assiduités un illustre écrivain contemporain, afin de l'amener à procréer, en sa compagnie, un enfant préjugé exceptionnel. Il y avait cent à parier, contre un, pour que l'enfant d'une mère si naïve fut, intellectuellement, des plus ordinaires et préférât la vente du calicot aux délices de la poésie et de la philosophie. Il y a même là un sujet de comédie, que je livre à nos vaudevillistes.

La période des règles est généralement liée, chez la femme, à une série de troubles psychiques, légers ou graves, qui témoignent d'une activité particulière des personimages à ce moment : rêves bizarres, idées saugrenues, moindre résistance de la pudeur, hyperesthésie sentimentale et tactile, modifications

soudaines de l'humeur, tout indique un bouleversement intime et profond dans les rapports du *moi* et du *soi*. L'écoulement sanguin une fois assuré, tout rentre peu à peu dans l'ordre. Mais que la grossesse vienne empêcher cette élimination vasculaire, d'origine encore mystérieuse et qui participe au rythme universel, la perturbation augmente en intensité, allant parfois jusqu'à la manie et aux vomissements incoercibles. Il est vraisemblable que les règles emportent avec elles, dans les éléments figurés du sang, de nombreux déchets de figurés intérieurs, qui viennent périodiquement troubler la personnalité féminine.

Les embryologistes appellent philogénie la succession des phases par lesquelles passe le fœtus humain, et ontogénie la succession des phases par lesquelles passent les espèces vivantes, dans la doctrine de l'évolution. L'un d'eux a laissé une formule hardie, *a priori* séduisante, en raison même de sa simplicité : la philogénie est la reproduction de l'ontogénie. En d'autres termes, le fœtus humain passerait par un stade poisson, un stade oiseau, un stade quadrupède etc... Je n'ai pas besoin d'insister sur ce fait qu'il s'agit là d'une simple illusion, issue sans doute d'émanations vagues de la mémoire héréditaire, et reposant sur de grossières analogies mal interprétées. J'admets fort bien (et ce sera la conclusion du présent travail) que l'homme soit un résumé de l'univers, mais involutif et non évolutif, et donnant beaucoup plus l'impression d'une création



séparée, distincte, exceptionnelle, *d'une refonte du tout*, que de l'aboutissement d'une série de retouches et de perfectionnements. Il y a une hiérarchie dans les hypothèses. Celle de l'évolution est enfantine et rudimentaire. Il ne faut pas s'étonner qu'elle ait mené ses adeptes à une sorte d'hébétement psychologique, ainsi qu'il ressort des nombreuses études consacrées, depuis 1860, à la volonté, à la personnalité humaine, à l'intelligence et au prétendu Inconscient.

L'art est une création, la science en est une autre, la littérature en est une troisième. Ce que nous avons dit de la formation du mot, de la phrase et du style dans l'esprit, montre que nous rattachons la conception littéraire à la conception tout court, et le développement du langage à celui de l'être, corps et idées, celles-ci précédant et dominant leurs prolongements somatiques et organiques. C'est pourquoi je confère à l'étude approfondie des grands écrivains une importance encore beaucoup plus grande que ne l'ont fait la plupart des critiques, voyant en eux la clé des principaux problèmes du monde intérieur. C'est pourquoi il y aurait un ouvrage spécial à consacrer aux grands écrivains mystiques, chez qui la foi apparaît ainsi qu'une perception nette du divin à travers la mémoire héréditaire, devenue merveilleusement translucide. Qu'est-ce que la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, sinon une immense projection de cette mémoire héréditaire, à tous ses échelons,

jusques et y compris le Suprême? La suite incomparable de ses ascendants, harmonieusement reviviscents et perçus comme tels, a permis à l'Ange de l'École de remonter jusqu'à la genèse.

De ce point de vue, les passions humaines, dont notre ascendance est naturellement chargée, et même accablée, ne sont qu'une série d'écrans, de rideaux troubles, de vapeurs, interposés entre nous et toutes vérités supérieures, y compris celle qui les domine. Dans ces passions, sur lesquelles notre personnalité consciente (je veux parler de notre *soi*) a plus ou moins de prise, les personimages tiennent une place dominante, elles et leurs prolongements intellectuels et organiques. Il y a ainsi identification presque complète entre nos péchés capitaux et ces redoutables lésions organiques qui, sautant une génération ou deux, apparaissent dans la descendance, quelquefois moralement pure, des pécheurs endurcis. Car l'explication bacillaire est juste dans beaucoup de cas, et Pasteur est un grand génie. Mais, au-dessus de l'explication par le bacille, il y a l'explication par l'hérédité, à laquelle la science, mieux éclairée, fait et fera une part de plus en plus grande et qui mènera avant peu à des procédés de guérison infiniment supérieurs aux vaccins et aux sérums.

Il n'y a pas à se le dissimuler, hélas : les vaccins et les sérums entrent eux-mêmes dans le tourbillon héréditaire, au bout de deux générations. Ils sont eux-mêmes soumis à ses lois et à ses exceptions

étonnantes. De sorte qu'il est à présumer que, dans un ou deux siècles, beaucoup de vaccins ou de sérums, employés à la date où j'écris, auront cessé d'agir sur les maladies qu'ils combattent, ou exerceront une action différente, qu'on peut quelquefois présumer nocive. On objecte que le plus ancien vaccin, comme celui de la petite vérole, n'a pas perdu de son efficacité. Cela demanderait une sérieuse enquête, ainsi que sur la question de savoir si les maladies épidémiques ne décroissent point spontanément et par elles-mêmes, au cours des âges, concurremment à l'action du vaccin. Mais il est d'autres vaccinations moins répandues que celle de Jenner, non moins célèbres, dont on dit déjà qu'elles n'agissent plus, ou qu'elles agissent moins.

La rencontre de l'ovule par le spermatozoïde n'est pas, dans la nature, le seul procédé de fécondation connu. La parthénogenèse, l'accouplement d'hermaphrodites, la scissiparité, nous montrent une variété (dont l'ampleur nous échappe peut-être encore) dans les moyens de la continuité des êtres vivants à travers le temps. Quant à l'être humain lui-même, il est impossible de savoir si, à un moment donné, son moyen de se reproduire n'était pas autre qu'il n'est aujourd'hui. Tel qu'il est, ce mécanisme physiologique, il présume un état de réplétion vasculaire (corps caverneux) qui dépend directement d'une image, elle-même éveillée par un désir ; il correspond ainsi à une genèse verbale, où la semence est remplacée par les mots.

Cette concordance explique la grande influence exercée par les œuvres de l'esprit (combinaisons de fantômes reviviscents) sur ces œuvres de l'esprit-corps que sont les hommes.

La conception d'un être humain comporte, sous un infiniment petit volume d'éléments figurés (mais très importants) qui se compénètrent, une grande variété de personimages, de penchants physiques, moraux, intellectuels, qu'agenceront, modifieront et transformeront, dans une certaine mesure, les circonstances de la vie. Parmi ces circonstances, les unes sont permanentes et universelles, comme le retour des saisons, les marées, la succession du jour et de la nuit, les jeux de l'eau et du feu, la pesanteur terrestre, etc..., d'autres sont transitoires et limitées, et tiennent au milieu et à l'entourage.

La conception d'une œuvre de l'esprit, notamment d'une œuvre littéraire ou philosophique, comporte, dans un fort petit volume d'hérédofigures, qui se compénètrent (la mémoire personnelle attaquant l'héréditaire, comme le spermatozoïde attaque l'ovule) une infinie variété de personimages, de penchants, qu'agenceront, modifieront et transformeront aussi, selon un certain rythme, les circonstances permanentes ou transitoires.

De même que le futur être humain est projeté tout entier, dès la conception, sur le plan de la vie, à la façon d'une carte muette, de même l'œuvre future (je parle d'œuvres fondamentales : *l'Iliade*,

l'Enéide, la Divine Comédie, Hamlet, Don Quichotte, Robinson Crusoé, les Essais, etc...) est entière, dès sa première étincelle, aperçue, comme l'horizon, dans l'éclair, avec ses perspectives, ses plans, quelques détails. D'où l'impression de cohésion des chefs-d'œuvre; d'où ce sentiment que leur successif n'est que le rabattement du simultané sur les feuilles manuscrites qui les composent. Un grand mot, un seul mot, qui s'ouvrira et se répandra ensuite en une foule de phrases, de propositions étincelantes et d'autres mots,... ainsi apparaît l'œuvre littéraire, digne de ce nom, qui s'impose d'emblée à son créateur. Désormais il vivra en elle et par elle, insensible à tout ce qui ne sera pas elle; comme la nouvelle accouchée est insensible à tout ce qui n'est pas le petit paquet de chair rose, dans le berceau blanc.

Il est possible de s'en rendre compte quand, ayant lu souvent et médité une pièce comme *Hamlet*, on cherche son point culminant, l'image ardente, rapide et centrale, qui a bien pu lui donner naissance. J'ai toujours pensé que c'était la vision d'un fossoyeur dans un cimetière, tenant un crâne vide entre ses mains, qui avait mis en mouvement et fécondé la mémoire héréditaire de Shakespeare. Il m'est même arrivé de consacrer, vers l'âge de vingt-neuf ans, tout un volume, *Le Voyage de Shakespeare*, à cette recherche des éléments de vie qui avaient pu servir de points de départ aux drames immortels de ce grand génie. Vous me direz qu'il y a là-dedans beau-

coup de conjecture. Eh! sans doute; mais la conjecture, si paradoxal que cela semble, est un élément de la certitude; et il n'y aurait point, par exemple, de loi scientifique, sans cette conjecture implicite que la même cause produit toujours, dans les mêmes circonstances, le même effet. A y regarder de près, la conjecture est elle-même un ébranlement en nous de la mémoire héréditaire, qui nous assure que le soleil brillera demain, que l'homme se tiendra encore debout sur deux jambes terminées par deux pieds, et que les mots de notre langue signifieront à peu près ce qu'ils signifient. La conjecture est une confiance dans l'équilibre rationnel, universel de l'avenir, confiance issue des nombreuses expériences identiques de nos ancêtres. Dans certaines folies affectant la mémoire héréditaire, cette confiance disparaît. Ni l'art ni la science n'existent plus alors pour l'esprit dérangé, qui suppose que demain, tout à l'heure, l'homme pourra marcher la tête en bas, la pierre lancée en l'air pourra ne pas retomber, etc...

Je considère la *Sapho* de mon père comme une œuvre très importante, ainsi que je l'ai dit. Je lui demandai : « Quelle fut la genèse de ce roman dans ton esprit? » Il me répondit : « Un écriteau de location, qui se balançait à la grille d'une villa, par un jour pluvieux d'automne, aux environs de Paris. Cette impression de sensibilité morcelée, de vide, d'abandon, a réveillé en moi toutes les illusions et les tourments de ma jeunesse. » Alphonse

Daudet ajoutait que, dès cet instant, en un coup d'œil, il avait aperçu tout son livre, y compris la scène saisissante des vieilles grues de Ville-d'Avray, et la montée de l'escalier par le jeune amoureux, portant sa maîtresse pâmée dans ses bras. Voilà un témoignage direct !

Je n'ai malheureusement pas reçu les confidences de Cervantès, mais je sais ceci : quand vous fermez *Don Quichotte*, que voyez-vous ? Le grand maigre et le petit gras, assis au revers d'un fossé, Rossinante et l'ânon pas très loin, devisant, au milieu de la lande espagnole, au jour tombant, sous un ciel doré. — Pourquoi au jour tombant? C'est arbitraire. — Parce que le jour tombant, dans les pays méridionaux, est une heure très favorable à la conception littéraire, qu'il ne faut pas confondre avec la composition littéraire. La composition, c'est l'art, c'est le talent. Le génie est dans la conception initiale, comme l'enivrant parfum de la rose, la volupté de sa chair glissante, le foisonnement léger de ses pétales courbes sont dans son bouton. Il y a un vertige particulier dans le jour tombant (que sentent vivement les héméralopes), un vertige vraisemblablement lié à une évocation intense des personimages, tellement intense qu'il en devient contagieux.

On sait que Balzac, qui voyait gros, et souvent juste, comparait la création littéraire à l'autre, notamment pour la dépense physique, l'espèce d'abattement consécutif. Il parlait surtout du labeur

quotidien, qui consiste à adapter des mots, c'est-à-dire des images d'images, aux personnages affleurant sur l'écran de l'esprit. Son style est souvent lourd et embourbé, chargé des considérations historiques, économiques, philosophiques, qui donnent tant de prix à ses histoires, mais ont l'air de lourds paquets, posés entre les jolis petits pieds de ses charmantes héroïnes. Son instinct génésique est formidable et suscite, dans sa mémoire héréditaire, de vrais tourbillons à la Descartes, tels qu'on les voit, giratoires et précis, dans les éditions rares du vieux philosophe.

De ce qui précède, il résulte que la conception créatrice est la même, qu'il s'agisse d'un être humain, ou d'un chef-d'œuvre littéraire. Dans l'un comme dans l'autre cas, nous voyons une forte combinaison héréditaire — circonstancielle, (où l'hérédité l'emporte de beaucoup sur la circonstance), le principe femelle, mise en mouvement par une étincelle mâle, où la circonstance l'emporte sur l'hérédité. Dans l'un et l'autre cas, qu'elle soit vivante ou verbale, l'origine de la vie apparaît comme explosive, comme le développement instantané d'une longue involution. Cet instantané, dans le cas de la durée de l'individu humain, correspond à neuf mois, plus quatre-vingt à quatre-vingt-dix ans environ. Cette longue involution, qui est celle des personimages héréditaires à travers le temps, échappe à nos calculs. Pour rendre la chose plus sensible, je suppose qu'un opérateur de cinéma

arrive à tourner toute une existence humaine, depuis la rencontre de l'ovule par le spermatozoïde, jusqu'à la mort âgée. Puis, qu'un mécanisme spécial permette de dérouler ce film en quelques secondes. Alors son caractère explosif apparaîtra. Cette existence, la plus simple comme la plus mouvementée, devient semblable à une gerbe de penchants et d'événements, qui monterait, puis retomberait, mais non sans avoir communiqué son mouvement à une autre combinaison explosive, issue d'elle, et ainsi de suite. Les générations sont comparables à une succession de déflagrations. Les chefs d'œuvre littéraires aussi, et il faut ranger, parmi les chefs-d'œuvre littéraires, les grandes déterminations historiques traduites en mots.

Cette analogie, allant jusqu'à l'identification entre les deux genèses, la vitale, la littéraire, va plus loin qu'on ne pense. Elle nous permettra, par l examen analytique de certaines modifications littéraires, de conjecturer des modifications vitales correspondantes; à peu près de la même façon que l'observation mathématique des astres permet de conjecturer celle des atomes. Il n'y a rien, dans le produit supérieur et complet de l'esprit humain, qui ne se retrouve dans le produit de la conjonction de l'homme et de la femme. Pour découvrir cette correspondance, souvent cachée, pour traduire la vie littéraire, ou conçue, en vie vécue, il suffit de se rappeler que le verbe est une image d'images, la fécondation d'un élément de la mémoire hérédi-

taire par l'élément correspondant de la mémoire individuelle. La clé est là.

Prenons, par exemple, la tendance à la typification, qui se remarque en beaucoup de chefs-d'œuvre. Don Quichotte, déjà nommé, est un type, Sancho en est un autre, Panurge aussi, Hamlet aussi, Othello aussi, le Misanthrope, le Tartuffe, l'Avare, Mme Bovary, etc, de même. Cela, c'est la littérature, romanesque ou dramatique, que l'on peut appeler typifiante. Elle correspond, chez l'écrivain qui s'y adonne, à un système de personimages héréditaires définies, *persistantes*, et d'évocation facile et rythmique. Don Quichotte a hanté Cervantès, comme Hamlet a hanté Shakespeare, comme le Tartuffe a hanté Molière. Ce sont des créations éliminatoires, pour le mécanisme général desquelles je renvoie le lecteur à *l'Hérédo*. Ces créations littéraires correspondent, dans la vie vécue, à des caractères persistants, stables, ou à modifications extrêmement lentes. Sur le plan verbal, elles correspondent à certains mots, à certaines phrases adaptées, ainsi que des poncifs, à certaines circonstances déterminées, tragiques, comiques, moroses, ironiques ou quiètes. Les rois, les juges, les chefs, militaires ou civils, les grands capitaines (je parle de ceux remplissant complètement leurs fonctions, à la taille de leurs fonctions) appartiennent à cette catégorie. Ce qui subjugue en eux, ce qui fait qu'on les suit et qu'on leur obéit, c'est que leurs personimages, nobles et sages, excentriques, singulières, troubles, etc., sout persistantes et,

comme telles, font lever chez ces autorités, chez leurs subordonnés, leurs sujets, leurs disciples, des personimages à leur ressemblance. La persuasion qu'ils exercent est une sorte de modelage intérieur, bien plus durable et plus solide que la crainte. Les vues d'un Richelieu, d'un Louis XIV, d'un Louvois s'imposaient immédiatement, par leur conformité avec la raison prévoyante, ou, à la longue, par leurs résultats. Celles de Bonaparte s'imposaient d'abord, surtout les militaires, par une compréhension soudaine de la situation, tactique ou stratégique, et de ses remèdes, puis, à la longue, décevaient et rebutaient. C'est qu'au moment où l'attraction qu'il exerçait cessait, il passait lui-même sous une autre emprise héréditaire. Au point de vue de la destinée, cela est important. Pour que Brutus ait osé assassiner César, il fallait qu'il y eût, à ce moment-là, une défaillance intérieure, un amoindrissement de la pensée dominatrice en César. Henri IV était hanté par une autre figure héréditaire que d'habitude quand il fut poignardé par Ravaillac. Toute personnalité supérieure est évidemment soumise à la haine (qui sert d'ailleurs à la mesurer), mais la haine ne trouve son chemin, et le chemin de son fer ou de son poison, que si cette personnalité est momentanément soumise à un ancêtre de type plus faible.

Cela est très sensible en duel, où l'on est touché, quand on n'a pas la conviction forte que l'on touchera, quand la personimage intérieure est molle et résignée. Chacun sait que l'appréhension (hérédité

craintive et prévoyante à la fois) fait la moitié de la route vers l'accident, ou la maladie, ou le malheur. Elle ouvre la porte à toutes les menaces, à toutes les douleurs, à tous les microbes. Certains hérédos vivent en état d'appréhension chronique, et collectionnent ainsi les ennuis et les maux dont ils redoutent et facilitent l'approche; au lieu que ceux qui s'en moquent, qui s'en remettent à leur étoile (c'est-à-dire à une personimage confiante et hardie) passent à travers.

Je tiens de mon cher et incomparable ami, feu le docteur Vivier, le fait suivant : un paysan accompagne son frère au bateau qui doit emmener celui-ci en Amérique. Sur le quai, un chien enragé mord les deux hommes. Le premier, celui qui reste et qui sait que le chien est enragé, meurt six semaines après, dans d'atroces souffrances. Sur le conseil du médecin, la famille cache la cause de cette mort à l'émigrant, qui revient, deux ans après, plein de santé et de courage. En débarquant, il apprend la cause vraie de la mort de son frère et meurt de la rage six semaines après. Tel est, chez certains, le travail organique de l'appréhension.

Sur le plan littéraire, l'appréhension enlève, à l'écrivain qui doute de soi, toute possibilité d'aller au fond de son sujet et, par conséquent, de faire œuvre durable. Ballotté entre diverses figures héréditaires intérieures, dont le conflit cause chez lui l'hésitation craintive, il aboutit à de médiocres produits, parfois d'une vogue passagère, mais sans

portée. Le type de ce genre de défaut rédhibitoire est demeuré, pour moi, Paul Hervieu, qui sentait et voyait aigu, mais rendait inharmonieusement et faiblement, par manque de détermination intérieure. Son existence, intellectuelle et sociale, était un perpétuel compromis entre ses goûts et les convenances, ses inventions romanesques et ses aspirations académiques et mondaines. Il aimait la spontanéité chez les autres. Il la redoutait pour lui même, et chacune de ses démarches, comme de ses compositions, était précédée d'un calcul qui ôtait, à cet homme naturellement assez savoureux, toute saveur. Moins le talent, de très nombreux Paul Hervieu tenaient, en France, le haut du pavé, à la veille de la guerre de 1914. Quarante-quatre ans de démocratie avaient mis au premier plan, dans tous les domaines, les valeurs basses, ou les valeurs médiocres.

En dehors de la tendance à la typification, stimulant littéraire de premier ordre, il y a celle à la pénétration, par laquelle un écrivain se soucie moins de projeter des personnages à la ressemblance de la vie et de sa vie, que d'avancer dans la connaissance et la compréhension de l'esprit humain et de ses méandres. *Les Lettres* de Sénèque, *les Essais* de Montaigne, *les Sermons* de Bossuet, *les Pensées* de Pascal et de La Rochefoucauld, *les Confessions* de Jean-Jacques, *la Chartreuse de Parme*, *le Rouge et le Noir*, etc... appartiennent à cette seconde catégorie. Au delà et au-dessus des différences de caractère et de tempérament, il y a en effet l' « humain »,

dont la complexité échappe souvent à ceux qui s'intéressent à ses dehors, pour négliger ses profondeurs. Les écrivains de pénétration, ou chez qui domine la pénétration, attachent plus d'importance à la découverte d'un trait général qu'à l'observation d'un trait singulier, complétant un type donné. Cela se remarque bien chez Racine, qui peint une Hermione, une Phèdre, une Andromaque, mais chez qui le vers prend son plus haut rémige quand il s'agit de révéler et de fixer l'éternel féminin, l'identique féminin, de ces trois cœurs et corps dissemblables. Alors que les différences de surface sont exprimées par Racine en quelques répliques vives, scéniques, mais cursives, les ressemblances d'espèce, les analogies profondes suscitent ce verbe sombre et nuancé, ardent et doux, cette volupté implicite et sournoise, qui sont les marques de ce suprême génie. Car nul n'a su, comme lui, exprimer la chair et ses tourments par le spirituel et mettre en quelque sorte Vénus au couvent. Les galantes peintures d'Ovide, dans son *Art d'aimer*, sont tièdes à côté des effusions faussement idéales des héroïnes de Racine. A ces hauteurs, la dissimulation sensuelle devient un outil de l'analyse et un chapitre de la connaissance.

La pénétration littéraire correspond, selon moi, à une simultanéité de personimages dans l'esprit-corps de l'écrivain. Son *soi* se reporte de l'une à l'autre, prélevant ici des figures et des fragments de figures, là des mots correspondant à ces figures,

et compose, entre l'abstrait et le concret, une sorte d'évocation multiple et nuancée. Qu'une telle simultanéité soit possible, nous nous en rendons compte quand nous éprouvons, dans certaines transes, deux sentiments ou trois à la fois, tels que la crainte, le désir et le regret, accompagnés de fièvre, de fourmillements, de mouvements fébrillaires du visage ou des extrémités. Le masque des pluri-imagés, s'il est difficile à décrire (et, pour les comédiens, à reproduire) est, par contre, facile à observer. Il ne consiste pas, comme celui des uni-imagés, en une expression déterminée. Le peuple dit qu'il est moitié figue, moitié raisin. Certains albums japonais (Hokousaï-Outamaro) en donnent des expressions saisissantes.

On pourrait dresser une table des courants sexuels, sensuels, sentimentaux, sensibles, intellectuels et organiques, correspondant à autant de personimages, qui constituent, par leur mélange l'état des pluri-imagés. Spinoza, dans *l'Ethique*, a commencé à dresser cette table, mais avec une perspicacité assez restreinte et assez terre à terre. A l'étudier, on ne sait trop d'où tombent dans l'homme les états passionnels, qu'il analyse mieux qu'il ne les interprète. Ce qui m'a toujours intéressé dans ce philosophe, plus que sa philosophie, fort inférieure, à mon avis, à celle de Descartes, c'est sa personnalité philosophante, dans le moment où il philosophait. On voit, par lui, que la pluri-image tient à la simultanéité des personimages héréditaires, et non à

la domination par une seule personimage, en quelque sorte tératologique et formée de plusieurs présences, tels certains enfants venant au monde avec deux têtes, ou deux cœurs, ou sept doigts de pied. On le voit par la rigueur de ses déductions, qui contraste avec une singulière faiblesse dans son induction. Son *moi* est fort et complexe. Son *soi* ne le vaut pas, à beaucoup près.

Les individus doués d'un *soi* vigoureux (impulsion créatrice, tonus du vouloir, équilibre par la sagesse) administrent aisément leurs pluri-images, selon une harmonie et une hiérarchie qui leur permet, littérairement ou scientifiquement, les trouvailles heureuses et les grandes découvertes. Les individus doués d'un *soi* insuffisant se laissent dominer ou affoler par la pluralité des images et deviennent soit des génies incomplets, soit des maniaques intermittents. Ne voulant pas faire de ces ouvrages des traités de pathologie, je laisse aux aliénistes le soin d'appliquer à la folie cyclique, et aux délires plus ou moins périodiques, les propositions que je m'efforce d'établir ici.

Quand, pour une raison quelconque, la puissance du gouvernement du *soi* sur les pluri images diminue, le langage et l'écriture s'en ressentent. L'imprécision dans les termes, l'incoordination verbale, les signes de dérèglement graphique, les oublis de lettres, les redoublements ou les retournements de syllabes, les chutes de consonnes, indiquent que plusieurs figures héréditaires désac-

cordées obcurcissent le champ de la conscience.

Les états passionnels non surveillés (quand le sujet se laisse aller), l'ivresse accidentelle ou habituelle, sont des états de multi-images. Souvent, après cette phase d'excitation, qu'accompagne le trouble de la parole, ils aboutissent à l'hébètement et à l'obsession par une seule image, accompagnée de la répétition monotone de certains mots. Un grand poète inachevé, Paul Verlaine, a tiré parti de ces états dans quelques pièces célèbres. Car le don littéraire utilise jusqu'à ses vices et à ses trous. Néanmoins les dernières poésies de Verlaine, gardant le rythme souple qu'on lui connaît, ont perdu tout ressort intérieur et ressemblent au balbutiement des petits enfants.

L'état fréquent ou accidentel de pluri-images est lui-même héréditaire et transmissible. C'est une question de savoir ce qu'il devient au cours des générations et quel est son aboutissement dans la famille et dans la race.

Pour y répondre, nous devons revenir à ce principe essentiel, qui est l'effort d'élimination des images trop abondantes ou trop fortes, par le langage, le regard, le geste, la sueur, l'urine, l'éjaculation, les sécrétions internes, la littérature, les arts et les sciences. L'être humain est un passage, une transmission. Il absorbe et il rejette constamment, depuis la conception jusqu'à l'anéantissement. L'équilibre du *soi* veut que les remous des pluri-images aillent s'apaisant et se réglant, après un certain nombre de

convulsions, ou d'éliminations bienfaisantes. On sait que les convulsions des enfants, dans les cas de surcharge héréditaire, de rétention des pluri-images, se produisent à l'occasion d'un choc, d'une douleur, d'une contrariété, d'une lumière vive, comme celles des hystériques, des urémiques et des grands nerveux. Le monologue, la graphomanie, l'explication enfiévrée de caractère, le rêve, le cauchemar (dont nous nous occuperons dans un chapitre spécial) font partie de l'élimination des pluri-images.

Quelquefois, en une génération, du père au fils, cette élimination est suffisante, l'état de pluri-images chroniques cesse, et l'équilibre intérieur, après quelques vacillements et oscillations inévitables, se rétablit. Dans d'autres cas, il y faut deux et même trois générations, et ce n'est que le petit-fils ou l'arrière-petit-fils qui voit cesser en lui le désordre psychique, hérité de son arrière-grand-père. Enfin il arrive (bien que ce soit rare) que ce désordre saute une ou deux générations, et reparaisse dans une famillle où il était presque complètement oublié, avec le don correspondant et compensateur.

Chez les jeunes enfants, le jeu et ses combinaisons intellectuelles et musculaires, accompagné d'états sensibles de joie, de curiosité, de petite cruauté (taquinerie) et de fatigue, sont le procédé usuel d'élimination des pluri-images, ou des images trop intenses. C'est pourquoi il convient de la favoriser, cette élimination, au besoin en l'accompagnant

d'histoires en action; le repas dans la cabanette, la recherche des sauvages dans l'île, la confection des aliments, etc..., etc... L'enfant replié sur lui-même, silencieux, qui ne participe pas aux jeux de ses camarades, est un enfant qui n'élimine pas ses images (particulièrement les sensuelles, fort précoces, bien que sommaires et masquées), est un enfant à surveiller et à distraire.

Car ce qui ressort de l'étude que nous venons de faire du rôle des personimages dans la conception créatrice, c'est qu'il y a, dans l'être humain, dominé par elles, des moments de changement, des plis de passage et de délivrance, des moments privilégiés quant au *soi*. Les figures héréditaires sont comparables à l'arbre du bien et du mal. Placées à l'origine de nos connaissances, de nos sentiments, de nos mouvements, elles peuvent faire notre joie et notre tourment, notre bonheur et notre infortune. Nous devons accepter leur positif et rejeter leur négatif. La nature nous a donné le moyen de les régler par la volonté, à condition que cette volonté s'exerce dans des conditions favorables, au moment où telle personimage nocive faiblit, où telle autre, utile et féconde, commence à poindre et tressaillir derrière elle. Nous pouvons calculer et ruser avec nous-mêmes, et, ce faisant, détourner de nous, et de ceux que nous aimons, bien des ennuis, bien des fautes, bien des erreurs et bien des maux. La médecine de demain, je le répète, c'est l'intervention volontaire et psychique, appliquée selon certains

principes, par nous-mêmes sur nous-mêmes. et méthodiquement. Apprends à te connaître toi-même. ensuite à te guider et guérir toi-même!

Avant de clore ce chapitre. consacré à la faculté créatrice dans l'esprit-corps et à ses modalités. je veux dire deux mots d'une hypothèse qui s'est souvent présentée à mon esprit. avec une force singulière : c'est celle d'après laquelle le cervelet. organe encore mystérieux dans ses fonctions, serait. non le siège unique, mais un sensorium de concentration de la mémoire héréditaire, surtout en ce qui touche aux idées de mesure, de rapports, de situation. de pesanteur et de mouvement. Bien qu'hostile au principe des localisations, je pense que l'esprit-corps présente des points de jonction, où se matérialisent les personimages et fragments de personimages héréditaires, pour prendre, de là, d'autres directions : ce sont le cerveau, le cervelet, le bulbe, les ganglions du grand sympathique. Or. il y a cette coïncidence que le rôle du cervelet (à part quelques constatations et expériences assez vagues) est encore totalement ignoré, de même que la mémoire héréditaire est en général méconnue, non différenciée de la mémoire individuelle, dont elle est cependant si distincte. Le cerveau nous apparaît, depuis plusieurs années, comme un grand carrefour central de la mémoire personnelle, de ses enregistrements, de ses concentrations et transformations, demi-volontaires ou volontaires. Il n'est pas invraisemblable, dans ces conditions, que l'organe le plus important, après le cerveau, de la boîte crâ-

nienne, joue, vis à-vis de la mémoire héréditaire et de la condensation des images de l'ascendance, un rôle correspondant à celui du cerveau pour la mémoire personnelle. Je livre cette hypothèse aux chercheurs.

CHAPITRE IX

LA SPHÉRICITÉ DES PERSONIMAGES, L'OMISSION, L'OUBLI ET L'AMNÉSIE.

Le moment est venu de rechercher quelle peut être la forme des personimages, des figures héréditaires, qui prolongent en nous la vie des ascendants, et que nous lèguerons à nos enfants. Car il n'existe point d'idée, ni de support d'idée, sans forme et sans contour; autrement le monde, fils de l'idée, serait inconcevable.

Le raisonnement suffirait à nous indiquer que cette forme ne peut être qu'une combinaison de cercles et de sphères, étant donné que la sphère est le cercle en mouvement. Le cercle lui-même est l'image du mouvement, lequel est le principe de la vie. Or, il n'y a point de mouvement sans image du mouvement. Nous pouvons en conclure que les personimages sont des sphères idéales.

A y regarder de près, tout ce qui constitue l'esprit-corps est, chez l'humain (création, je le

répète, particulière, et résumé de la nature) circulaire et sphérique, ou ovoïde. L'œil, notre principale communication avec l'univers, est sphérique. Le cœur est une sphère à peine déformée, d'où part et auquel aboutit un cercle vasculaire. Le liquide, qui circule dans ce cercle, contient des éléments figurés de forme circulaire, empilés ainsi que des jetons : les globules du sang. Le crâne, contenant le cerveau, est une sphère, ainsi que son contenu. Les barreaux de la cage costale sont circulaires. Les cellules différenciées, qui constituent nos principaux organes, sont des sphères, dont la compression mutuelle altère géométriquement la forme; et le schéma célèbre de Kiernan sur la structure du foie s'appliquerait aussi bien à la rate ou au poumon. L'ovaire est sphérique, le testicule aussi. Plus l'anatomie et l'histologie interprétatives, telles que les concevait Bichat, reprendront le pas sur l'anatomie et l'histologie, simplement constatantes, d'un Farabeuf ou d'un Ranvier, plus se dégagera cette vérité que l'organisme humain, structuro-fonctionnel, est une inclusion de sphères parfaites ou déformées. Il en est de même de l'esprit humain, et c'est cette conception qui m'a permis, dans *l'Hérédo*, de parler, sans métaphore, de la gravitation des images devant le *soi*.

De même que le cœur, « punctum saliens » de l'embryon, joue le rôle d'une sorte de régulateur central, qui propulse et reçoit ses satellites, les globules du sang, de même le *soi* attire, repousse et

gouverne, à la façon d'un soleil intérieur, ces satellites, invisibles mais sensibles, que sont les hérédofigures ou personimages. Incandescent et lumineux, le *soi* projette sa lumière sur certaines d'entre elles, alors que les autres sont plongées dans l'ombre, sur certaines parties de certaines d'entre elles, alors que les autres parties sont plongées dans l'ombre. Nous n'avons pas tous nos souvenirs à la fois. Nous n'évoquons périodiquement que quelques-uns d'entre eux parmi beaucoup d'autres, qui demeurent cependant à la disposition d'un effort de notre mémoire. Il est des souvenirs, des images perdus à jamais. D'où trois degrés dans l'ombre intérieure : l'omission, l'oubli, l'amnésie. L'esprit humain est comparable à une vive lumière, projetée sur des sphères en mouvement (les personimages), elles-mêmes douées de prolongements sphériques et organiques, qui obéissent aux lois de la circulation et de la gravitation intérieures, et qui constituent notre corps. Il n'est rien de plus fragile, ni de plus solide à la fois que cet ensemble, et Pascal est sans doute l'écrivain qui a le mieux senti et rendu cette impression de fragilité, jointe à cette impression de solidité.

L'omission est donc la règle de l'esprit humain, pour toutes les parties, ou segments, des hérédofigures et pour toutes les hérédofigures plongées dans l'ombre, ou dans la pénombre. Cette omission s'applique, bien entendu, aux idées et aux sentiments, aux paysages et aux circonstances, ainsi

qu'aux mots qui les représentent. Les esprits les plus actifs n'ont présents, en général, qu'un très petit nombre de segments éclairés d'hérédofigures à la fois, ce qui évite la confusion mentale. Ce nombre se restreint encore dans le cas de l'intention, du projet, puis de la décision volontaire, qui accompagne l'impulsion créatrice du *soi*. D'où cet aphorisme : *plus notre volonté est forte et claire, plus le champ de notre souvenir est restreint*. Une concentration préalable de la mémoire est nécessaire à la détermination et à l'acte, quel que soit d'ailleurs le champ idéal sur lequel cet acte doit retentir. Le rêve, stimulant de l'action quand il se concentre, ralentit puis éteint celle-ci, quand il s'éparpille, pour une cause ou pour une autre, notamment sous l'influence de l'opium. Hâtons-nous d'ajouter que la méditation n'est pas le rêve. Elle en est même, d'un certain point de vue, tout l'opposé. Puisqu'elle a un objet, alors que la rêverie n'en a pas. C'est pourquoi les mystiques, méditatifs par excellence, sont aussi très souvent sur le plan de l'action. Exemples : Sainte Thérèse, saint Ignace de Loyola, saint François d'Assise, etc...

Il est surprenant de constater sur quel petit nombre de personimages, (que nous savons maintenant être des hérédosphères), s'appuie la vie humaine courante. Moins sensible quant aux idées, l'impor tance de l'omission l'est davantage quant aux personnes. Le souvenir du mort le plus cher, au bout de quelques mois, n'est plus que rarement présent

à notre esprit. Il entre, de plus en plus, dans le cône d'ombre de l'omission. Le prénom correspondant à cette personne — comme le mot correspond à l'objet — et qui était, pour nous, chargé de toutes les saveurs du sentiment, devient peu à peu terne, inerte, inagissant sur le cœur, sinon insipide. C'est ainsi que la plus cuisante des douleurs, la séparation par la mort, finit heureusement par s'atténuer, si elle n'a pas d'abord conduit au suicide. Quand l'omission devient totale et constante, quand l'ombre projetée est presque définitive, elle s'appelle l'oubli, lequel est à la mémoire ce que l'inertie est au mouvement.

La joie, en général, s'oublie vite — quoique Nietzsche en ait prétendu — et ses circonstances sont encore dans l'omission, qu'elle-même est déjà dans l'oubli. Nous avons eu de ce fait un exemple en commun très saisissant, lors de l'armistice du 11 novembre 1918, qui mettait fin à la guerre européenne, laquelle durait depuis cinquante et un mois. Il y eut un débordement d'allégresse populaire et familiale. Puis, au bout de quinze jours, tout le monde avait pris son parti de cet immense bonheur, la cessation des hostilités, accompagné de cet autre immense bonheur, la victoire, parachevé par cet autre immense bonheur, le retour de l'Alsace-Lorraine, attendu depuis quarante-huit ans. Après avoir été un dieu, dont chaque syllabe donnait le frisson, ce mot « l'armistice » redevenait un homme, sujet à discussions et à reproches.



La douleur également s'oublie vite, et d'autant plus vite qu'elle est plus physique et plus physiquement reliée à telle ou telle partie du corps. Les deux plus grandes et taraudantes douleurs connues (parmi celles qui n'entraînent pas nécessairement la mort), celle de l'accouchement et celle de la démorphinisation rapide, laissent peu de souvenirs dans l'esprit. Leur stade d'omission est court et elles tombent promptement dans l'oubli. Les douleurs morales, bien que diffuses, non localisées, sont plus persistantes et sujettes à réapparitions. Elles reviennent, parfois périodiquement, sur le plan de la sphère héréditaire, que frappe la lumière incandescente du *soi*. De sorte que le mot de la prière de Jules Lemaître n'est pas tout à fait vrai : « Seigneur, débarrassez-moi des souffrances physiques. Quant aux morales, j'en fais mon affaire. » Il n'est pas toujours possible, hélas, d'en faire son affaire !

Mon père, que j'adorais, est mort le 16 décembre 1897. Dix ans après, en 1907, alors que ma douleur de sa perte était atténuée, bien que le regret persistât, j'allai en Bretagne, à Piriac, avec ma femme, et je retrouvai le vestige d'une auberge où nous avions séjourné, en 1873, mon père, ma mère et moi. Cette auberge est située au bord de la mer, en face d'une petite cabane de garde-côte, en terre battue. La mémoire me revint aussitôt de cette période de mon enfance, associée à la survivance de mon père en moi, et provoqua aussitôt une recrudescence violente de mon chagrin. Ce fut, pendant

quelques minutes, comme si je perdais Alphonse Daudet une seconde fois et un renouveau déchirant de la grande séparation. Il n'est aucun de nous qui ne pourrait citer quelque cas semblable, et où la douleur (qui fait partie de la mémoire héréditaire) s'éveille à l'appel d'une hérédofigure, devant le flamboiement du *soi.*

L'amnésie, c'est l'oubli permanent et complet. Alors que l'omission correspond à l'éloignement momentané des constellations héréditaires, alors que l'oubli correspond à l'éclipse, l'amnésie c'est la disparition de ces constellations hors du ciel intérieur. Elles peuvent, il est vrai, revenir après un long intervalle et nous donner alors l'illusion d'un monde nouveau. Mais aucun effort de mémoire ne nous permet de surmonter l'amnésie, et le retour inespéré de segments de la mémoire perdue échappe à notre volonté investigatrice. Il dépend du bonheur intime, lequel existe comme le malheur intime, d'autant plus providentiel et miraculeux qu'il est plus intime. Le jargon médical a récemment baptisé « lacunaires » ceux chez qui le domaine de l'amnésie est anormalement étendu. Quel qu'il soit, il ne l'est jamais autant que celui de l'omission, chez les mieux doués, et de l'oubli chez les individus normaux. La mémoire est une faculté chiche, sinon avare. Les meilleurs écrivains, les plus riches en pensées, n'ont à leur disposition que quelques centaines de mots et de combinaisons intellectuelles et sentimentales. Ce qui est grand et vaste en eux, c'est la puissance

d'évocation : de même que c'est la conjecture, non le spectacle, qui fait l'immensité sans bornes du ciel étoilé.

Il est une forme d'oubli spéciale, qu'il serait impossible de déceler sans notre distinction préalable entre la mémoire personnelle et la mémoire héréditaire : c'est celle qui tient à l'interférence de deux rayons ou émanations semblables de ces deux mémoires. Je m'explique : violemment éprouvée par un de nos ascendants directs, une émotion a son siège, sa place, son segment dans la mémoire héréditaire, avec l'aptitude verbale correspondante. Le rythme rotatif de la mémoire héréditaire ramène périodiquement en nous cette émotion et cette aptitude verbale, de telle sorte qu'elle pourra coïncider avec une émotion du même ordre et de même qualité, sinon de même intensité, provoquée en nous par le spectacle de la vie. Si le *soi* (qui joue le rôle de soleil intérieur) est actif et vigilant, ces deux émotions se surajouteront et donneront un cri, un mot, ou un écrit d'une grande profondeur. Dans le cas contraire, elles s'interféreront, et le résultat sera l'oubli presqu'immédiat. Cela s'observe notamment dans les cas où l'attention fixe et tendue, bien loin de réveiller un fait de mémoire, semble épaissir autour de soi les ténèbres. Car l'attention est la volonté de la mémoire, et l'application de cette volonté défaillante fait fuir le souvenir qu'on recherche.

Le repos est l'omission de gestes ; la parésie est l'oubli d'un geste ou d'un groupe de gestes et des

mots correspondant à ce geste. La paralysie est l'amnésie d'un geste ou d'un groupe de gestes. L'aphasie, l'anarthrie sont des éclipses entre les hérédofigures, leurs segments verbaux, et le *soi*. Selon le segment sur lequel porte l'éclipse, il y a cécité verbale, surdité verbale, ou agraphie. Nous voici loin, comme on le voit, de l'absurde conception matérialiste de Broca, même rectifiée par Charcot et son école.

Le regard, considéré non plus comme récepteur, mais comme émetteur, est une issue des images, intermédiaire entre le geste et le mot. Le monde extérieur se peint sur lui et il nous dépeint le monde intérieur, l'état d'âme, avec une éloquence qui va parfois jusqu'à la précision. Chez le tout jeune enfant, le regard, dans la frayeur, dans le désir, le reproche, la joie et la honte, signifie déjà des sentiments qui ne projettent pas encore leurs mots. Le regard terne, las, soupçonneux, des mélancoliques, permet de poser le diagnostic à distance. Il en va de même de celui de certains invertis, hommes ou femmes, chez qui une acuité trouble du regard, dans la région circumpupillaire, trahit un malaise indicible et sexuel. Il en est de même, avec une légère différence, dans l'intoxication chronique. La fausseté, la duplicité, le mensonge, l'arrière-pensée se lisent aisément dans les yeux des hommes, plus malaisément dans ceux des femmes, accoutumées à feindre par l'état de demi-servitude. Enfin la mémoire héréditaire peut donner aux regards

d'êtres jeunes une précocité qui s'allie avec la candeur, pour le plus étonnant des mélanges. On sait que cette disposition est celle du courage intellectuel intérieur, de celui qui consiste à ne pas craindre d'aller jusqu'au bout d'un raisonnement, d'une observation ou d'une hypothèse.

Les spécialisations de la mémoire, selon les personnes, correspondent à autant de spécialisations dans l'oubli. Celui-ci ne se rappelle plus les noms, ou les dates, ou les circonstances, ou les contours, ou les couleurs, ou les airs de musique. L'ingratitude n'est si répandue que parce qu'elle est une conséquence de l'oubli. La vraie rancune est rare, pour la même raison. Le plaisir physique, notamment celui de la possession, ne laisse que de faibles vestiges dans l'esprit, à moins que la mémoire n'en soit réveillée par la contrariété de la jalousie, auquel cas elle peut devenir presque intolérable. Le sentiment de la honte est très persistant chez les jeunes gens, ainsi que celui de la gêne, et des circonstances où leur personnalité s'est trouvée amoindrie devant un tiers, surtout féminin. Il est d'observation courante que les actes excessifs, les circonstances tragiques ou critiques, laissent parfois une impression moins forte dans la mémoire, et prêtant plus à l'oubli, que certains états mélancoliques ou intermédiaires de l'émotion, dans des décors appropriés. L'oubli a une préférence pour le principal et ménage souvent le secondaire ou l'accessoire. *De minimis non curat...*

En général les abstractions s'oublient plus vite et plus complètement que les notions concrètes. Ce que nous traduirons, dans notre système, en disant que les cônes d'ombre, projetés sur les segments, rejoints ou conjoints, d'hérédofigures différentes, ont plus d'amplitude et de mobilité que ceux projetés sur un seul segment d'une seule hérédofigure.

L'oubli peut être contagieux et collectif. Le phénomène de l'oubli en commun, qui s'observe dans les réunions, les académies et les assemblées (votes de textes de loi contredisant des textes antérieurs, jugements rapides et inconséquents, etc...) a, quant aux sciences notamment, une importance considérable. Il fait que certains travaux originaux, ayant exercé une influence sur les conceptions d'une génération donnée, n'ont plus de prise mnémonique sur la génération suivante, laquelle vit ainsi, de confiance, sur une doctrine dont les bases lui échappent. D'où l'écroulement soudain de cette doctrine et de ses annexes, au milieu de la stupeur générale. C'est une des conséquences de l'oubli en commun. Il y en a d'autres, et l'on peut dire qu'en général les archives, dont la fonction théorique est de réveiller la mémoire, sont des conservatoires de l'oubli.

Surabondants en mémoire héréditaire, capables de réveiller la mémoire personnelle, à l'aide de mots pénétrants et excessifs, les poètes sont les remèdes de l'oubli. C'est là leur fonction éminente, principale, et l'on peut admettre que, sans eux, certains sentiments humains, les plus délicats comme les

plus forts, iraient s'amoindrissant et s'éteignant. Les poètes ne sont pas des parures de luxe, dont pourrait se passer une nation. Ils lui sont, sur cinq ou six générations, aussi indispensables que le pain ou que le feu. Ils la préservent d'une barbarie toujours menaçante et dont l'oubli est le caractère dominant. Il n'y a pas une grande quantité de Français qui connaissent et goûtent Homère, Virgile, Corneille, Racine, La Fontaine, Hugo, Lamartine, Beaudelaire ou Mistral ; mais cette élite préserve de l'oubli et de la déshérence certaines émotions qui restent ainsi, par le prestige de l'instruction, accessibles à la masse et honorées, sinon pratiquées. Un peuple peut se passer d'électricité, d'automobiles, de grande industrie, comme il est vraisemblable que ces modalités de la vie courante tomberont, un jour ou l'autre, dans l'oubli collectif, par chute simple de mémoire, par lassitude, ou par remplacement. Un peuple ne peut se passer de générosité héroïque, sous peine de tomber dans l'abrutissement ou l'esclavage. Il ne peut se passer du sentiment de la mesure, sans céder aux farouches instincts toujours suicidaires. Flambeaux allumés sur des promontoires, les poètes préservent de cette amnésie ethnique, aussi redoutable que l'aphasie ethnique par la domination étrangère, qui est le signe de la déchéance. Ils ferment le cycle de la mémoire, depuis le moment où elle a pris naissance dans les profondeurs divines de l'espèce humaine, jusqu'au moment où elle transmet ses précieuses

images, dans le récipient des mots et des rythmes.

Nous concevons ainsi que les images, qui reviennent sans cesse dans les écrits des poètes supérieurs, sont, non point des fantaisies arbitraires ou éphémères, mais des présences au sein de l'esprit. La mémoire est réellement un feu, ou, plus exactement, l'action d'un feu, le *soi*, sur les images héritées ou acquises. L'oubli est réellement une ombre, une inclusion de la mort dans l'homme. Je parle ici d'une réalité intelligible, plus forte qu'une réalité visible ou tangible. Si la vie a pu être définie l'ensemble des forces qui résistent à la mort, la poésie peut l'être ainsi : l'ensemble des forces qui résistent à l'oubli. Il est plus sûr de graver sur les âmes, à l'aide d'images, que sur l'airain. Contre la tendance générale de l'humanité au sommeil sans rêves, (sommeil dont l'oubli est le prélude), la poésie est une vigilance.

L'oubli et l'amnésie, comme la mémoire elle-même, ont des conséquences somatiques, fonctionnelles. Les travaux originaux du docteur Paul Sollier nous montrent, à l'origine des troubles musculaires et vaso-moteurs de l'hystérie et de l'épilepsie, de véritables endormements profonds de la personnalité, c'est-à-dire des enténèbrements de persomimages. Il est possible de guérir certains de ces malades, en déterminant, par un interrogatoire serré, ces points d'endormement ou d'ombre, et en ranimant, de façon progressive, leurs souvenirs éteints.

L'on peut se représenter la personnalité humaine

comme une gravitation de sphères ancestrales (les personimages, la mémoire héréditaire) soumises au soleil du soi, qui tantôt éclaire certains segments de sphères (alors que d'autres sont plongés dans les trois degrés de l'ombre : omission, oubli, amnésie) tantôt éclaire certains groupes de sphères, ou de segments de sphères (abstractions). Ces sphères ancestrales ont chacune leur prolongement somatique en sphères, groupes de sphères et appareils circulaires organiques, qui constituent le corps humain. Le soi agit sur ces prolongements, comme il agit sur les sphères ancestrales. Il les gouverne librement, leur dispensant l'impulsion créatrice, la volonté et l'équilibre nécessaires à la vie et à la prolongation de la vie par la conception.

Il résulte de ce court exposé qu'il y a une mémoire des organes, comme il y a une mémoire mentale, et une omission, un oubli, une amnésie somatique et organique, comme il y a une omission, un oubli, une amnésie dans le domaine de l'entendement.

L'omission organique et fonctionnelle consiste en ceci que certains de nos tissus sont au repos, tandis que d'autres travaillent. L'exemple le plus immédiat en est celui des nombreux groupes musculaires, qui ne fonctionnent qu'à l'occasion de la marche, ou du saut, ou de la mastication, ou de la copulation, etc. L'oubli organique, ainsi que l'amnésie fonctionnelle, sont les causes premières de la plupart des maladies même microbiennes, en ce sens qu'ils laissent la porte ouverte à tous les agents

pathogènes, dont rien n'entrave plus le pullulement. La santé est l'état de vigilance étendu au plus grand nombre d'organes possible. Elle est donc héréditaire, comme la plupart des diathèses, et dépend d'un état d'équilibre dans le domaine des personimages et de leurs prolongements.

Il n'est pour ainsi dire aucune maladie, si redoutable soit elle, qui n'offre des exemples d'arrêt, de régression, de guérison spontanée. La médecine officielle explique ces cas, en les qualifiant de bénins, ce qui est répondre à la question par la question. On connaît des tabès bénins, des sarcômes bénins, des tuberculoses et des syphilis bénignes, des diabètes bénins, etc... Je crois plutôt qu'il s'agit là de véritables réveils organiques et fonctionnels, dépendant eux-mêmes de réveils mentaux, dans le domaine des personimages. On sait déjà que la volonté de guérir est pour beaucoup dans ces guérisons, cette volonté qui décroît en général à mesure qu'avance la maladie chronique, de telle façon que la mort coïncide avec un abandon total de l'être par le soi.

Malheureusement ces états de volonté de guérir, aboutissant à la guérison, n'ont pas été méthodiquement observés par leurs bénéficiaires, tout occupés qu'ils étaient à leur lutte intérieure. Ils ont réagi empiriquement, non méthodiquement; et aucun d'eux, à ma connaissance, n'a laissé un résumé psychologique de ses efforts mentaux ou moraux et de leur technique. Ajoutez à cela cette pudeur spéciale, professionnelle, qui fait que les médecins



répugnent à épiloguer sur leurs propres maux. Or, pour que l'auto-observation de guérison eût quelque valeur, il faudrait qu'elle fût l'œuvre, soit d'un grand psychologue, soit d'un savant médecin.

De même qu'il y a un rythme de la mémoire héréditaire et de la mémoire personnelle, il y a un rythme de l'omission, un rythme de l'oubli et de l'amnésie, et un rythme des réveils ou reviviscences. Ce rythme héréditaire est dans l'homme comme une inclusion transformée du rythme universel. Partagé en une infinité de courants qui n'ont pas la même longueur d'onde, il n'est pas toujours immédiatement saisissable. La nuit de certaines parties de l'esprit ou du corps humain ne succède pas à leur jour avec la régularité de la vie astrale. On peut cependant les comparer.

C'est ainsi que plus une science avance, plus ses sommets deviennent difficilement accessibles, même à une élite, plus elle est par conséquent fragile et sujette à l'oubli. Les hautes mathématiques en sont un exemple, ainsi que les conceptions les plus élevées de la chimie moderne. Alors que la physiologie et la bactériologie ont fait des pas de géant avec Claude Bernard et Pasteur, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, la psychologie est demeurée rudimentaire, entre un idéologisme enfantin et un matérialisme absurde. L'examen macroscopique des organes par l'autopsie (partie si importante de la science médicale et qui a mené Bichat sur le plus haut promontoire) a cédé à l'examen microscopique

liers, sans intervention, au moins sensible, de notre volonté personnelle. La lumière du *soi* n'agit plus que très faiblement sur ces prolongements organiques, somatiques, fonctionnels des hérédosphères. Tout le problème de la guérison, en cas d'altération de ces organes, consiste à renforcer cette faible lumière. Le passage de l'état d'oubli à l'état de mémoire exige déjà un effort, une contention, qui peuvent atteindre à l'angoisse et au vertige. Il en est ainsi, par exemple, dans un examen, quand une question précise, posée au candidat, sollicite une réponse immédiate, et quand le candidat « cherche dans sa tête », avec la peur d'un zéro pointé. Tout le monde connaît les idées folles, débris d'images et approximations, ou au contraire figures aberrantes, qui vous passent alors par l'esprit, cependant que quelque chose en nous (qui est le *soi*) poursuit fiévreusement son enquête. Ce malaise spécial, accompagné de satisfaction, quand l'oubli cesse, quand le terme cherché, ou la date, ou la formule, ou le fait sortent de l'ombre et émergent en pleine lumière, ce malaise est profond et ressenti par tout l'organisme. Il va jusqu'à activer les sécrétions.

Le procédé de l'esprit (région du *soi*) pour sortir de l'oubli, consiste à mettre en mouvement et en lumière toute une hérédofigure, ou tout un ensemble d'hérédofigures (dans le cas de recherche d'une abstraction). Cela jusqu'au moment où le pinceau lumineux frappera l'objet de mémoire recherché. La giration est ici très sensible, comparable à celle d'une



mappemonde devant un observateur qui, pour retrouver l'Amérique, passerait, en la faisant tourner, par l'Afrique, par l'Europe, par l'Asie. C'est ainsi que le détour d'un détail insignifiant nous amène parfois à l'essentiel, qui nous échappait depuis longtemps. La recherche d'un mot déterminé se poursuit à travers ses synonymes, celle d'un nom à travers d'autres noms ou à travers des circonstances auxquelles ce nom fut mêlé, etc...

Or, la découverte scientifique succède à la recherche d'une loi, laquelle préexistait dans la nature, et par conséquent aussi dans l'esprit (mémoire héréditaire). Elle est donc un phénomène de cessation de cet oubli, qui n'est lui-même qu'un chapitre individuel de l'ignorance ; et souvent un petit fait, insignifiant en apparence, met le savant sur la voie de la découverte, par le même procédé giratoire que celui de la mnémotechnie. Le savant *retrouve* une loi de la nature, à peu près comme le jeune enfant retrouve la marche, ou le langage, en stimulant la mémoire héréditaire à l'aide de la mémoire personnelle. Mais, après une période d'excitation, d'admiration, de contestations, d'émulation, d'applications diverses, cette loi retombe à son tour dans l'oubli et dans la gravitation ténébreuse, jusqu'au moment où elle reparaîtra, grâce à un *soi* puissamment projecteur et actif, sous une forme quelquefois nouvelle.

Nihil innovatur, nisi quod traditum est,

traduction littérale : toute découverte préexistait dans la mémoire héréditaire transmise (traditum).

Scientifique ou poétique, il y a une transe dans la découverte, transe qui tient à l'ébranlement des prolongements organiques des hérédofigures. Cette transe n'est pas sans analogie avec l'euphorie de la copulation d'une part, de l'autre avec cette ultime satisfaction, éprouvée par certains moribonds, et que l'on appelle populairement « le mieux de la mort ».

Le passage de l'état d'amnésie partielle à l'état de mémoire est comparable au réveil du sommeil sans rêves, à la guérison de la paralysie et de l'aphasie. L'intervention de la volonté semble y être pour peu de chose, en raison même de l'enténèbrement général de l'esprit. Cependant cette volonté, jamais éteinte, continue à veiller dans ses limbes, et c'est un de ses pinceaux lumineux, promené par le rythme intérieur du *soi*, qui vient tout à coup chasser les ombres et éclairer l'hérédofigure qu'on pouvait croire à jamais disparue.



CHAPITRE X

LE SOMMEIL, LE RÊVE ET L'ÉLIMINATION DES PERSONIMAGES

Comme les règles des femmes (chaque mois), comme la durée de la grossesse (neuf mois), comme la syncope de la trentième heure (un jour et quart) dans les désintoxications rapides, comme la durée d'évolution de la plupart des maladies fébriles, comme la refonte des cellules organiques (sept ans en moyenne), le sommeil est un phénomène cyclique, périodique, résultat de l'inclusion, dans l'homme, d'un rythme de la nature. Ce rythme est le plus immédiat et le plus manifeste de tous, celui de la gravitation de la terre sur elle-même en vingt-quatre heures. Le sommeil est, dans l'homme, l'involution des ténèbres et du silence de la nuit.

Dans ces ténèbres et ce silence, où le *soi* éteint incomplètement ses feux, il se manifeste cependant une émanation des personimages, analogue à la phosphorescence, accompagnée parfois de prolonge-

ments verbaux (paroles en rêve) et fonctionnels (somnambulisme). La mémoire personnelle et la mémoire héréditaire affleurent à l'entendement, avec leurs atmosphères, leur cortège de circonstances arrières et avant (pressentiments). Car le pressentiment (qui se vérifie de temps à autre et, chez quelques uns, périodiquement) est comme une induction anticipée d'un arrangement de circonstances passées. Il construit l'avenir inconnu avec les éléments, antérieurs et mnémoniques, de la connaissance. Il est donc, comme opération mentale, étroitement lié à la découverte, de laquelle il se distingue en cela qu'il n'est valable que pour une fois, que jamais il ne deviendra loi, qu'ainsi il participe de l'avant-mot, plus que de l'image du mot, et n'emporte pas la certitude.

En fait, le pressentiment est fréquent, presque aussi fréquent que le projet, mais il se réalise fort rarement. Il relève de ces états d'esprit où une seule réussite masque une foule d'insuccès. Il n'appartient pas d'ailleurs spécifiquement au rêve, mais, se détachant mieux sur l'ombre du sommeil, il y y est plus facilement remarqué. Chez certains, il fait alliance avec une personimage, et tourne alors à la superstition et à la manie, suivant les procédés que nous avons décrits au chapitre du dérèglement intérieur des hérédofigures.

En dépit du beau vers d'Hamlet

« To dead, to sleep, to dream perhaps »
Mourir, dormir, rêver peut-être,

il n'y a aucune induction à tirer du sommeil quant à la mort. Nous constatons, dans la mort, une disparition progressive des prolongements verbaux, fonctionnels, puis somatiques, des hérédofigures, une sorte de mue physique. Cette mue est également cyclique, survenant, pour l'homme, dans le cas le plus favorable, après une période au maximum approximatif d'une centaine de révolutions de la terre autour du soleil, sauf les cas de maladie ou d'accident. On ne voit pas ce que cette mue pourrait modifier au flamboiement du *soi*, ni au rythme des sphères spirituelles, ainsi libérées de leurs alourdissements corporels. C'est pourquoi la survie de l'âme individuelle, qui semble, à beaucoup de personnes inattentives, si inconcevable, m'apparaît au contraire comme ce qu'il y a de plus rationnel et de plus conforme à tout ce que nous savons de notre nature et de sa continuation. L'immortalité de l'âme humaine est amorcée visiblement dans les enchaînements de la continuation héréditaire, sans que cette dernière, d'ailleurs limitée, fasse double emploi. Chaque humain est un univers complet, animé spécialement, d'où se détachent, par la conception et la naissance, d'autres univers, qui n'abolissent ni ne remplacent les générateurs.

Des nombreuses observations faites sur le rêve et les rêveurs, il résulte que quelques rêves reviennent périodiquement : les uns déterminés par des positions ou réflexes musculaires et fonctionnels donnés, les autres par des émotions ou des états

organiques également périodiques; d'autres, enfin, sans qu'il soit possible de leur assigner une cause précise. Une partie des rêves s'explique par la vie courante, dont ils sont en quelque sorte le reflet immédiat ou à échéance. Une autre partie échappe à cette explication. Ces derniers rêves inexpliqués, parfois cauchemars, parfois agréables ou mélancoliques, d'un retentissement intellectuel, moral et même physique qui les distingue de leurs congénères, se rattachent, selon moi, à la mémoire héréditaire et sont des fluorescences ancestrales. On les reconnaît à l'intensité de leur aura, à une coloration morale particulière, et telle qu'ils donnent autour d'eux une physionomie nouvelle, insolite, à la vie ordinaire.

Ces rêves exceptionnels sont chargés de sentiments antérieurs, auxquels adhèrent les fantômes des mots servant à exprimer ces sentiments, et toutes les possibilités verbales des avant-mots correspondants. Ils augmentent la compréhension. Ils peuvent prêter aux choses et aux gens un aspect féerique. Leurs correspondants et vestiges littéraires apparaissent dans la Divine Comédie de Dante, les Songes de nuits d'été et d'hiver de Shakespeare, les Mille et une Nuits, les Contes de Perrault et en général toutes les fictions hyperréelles et légendes, où les transformations et métamorphoses prennent figure de phénomènes courants. On en trouve une magnifique collection dans *la Légende de la Mort* en Bretagne, de Le Braz, et dans les *Contes de Gascogne,* de Bladé.



Les tempéraments oniriques (variété des tempéraments imaginatifs) sont ceux chez qui les hérédofigures sont accompagnées, même dans le rythme diurne et actif, de la fluorescence nocturne. Ils se meuvent, parlent, participent à la vie ambiante, au milieu d'un halo de songe. Ils ne discernent plus les limites du possible, ni de l'impossible. Ils bravent des périls dont ils se figurent qu'ils s'évanouiront au dernier moment. Ils n'écoutent ni conseil ni avis, et leur distraction est intense. La joie et la douleur sont ressenties par eux comme à demi détachées d'eux-mêmes, comme perçues à travers un autre. Impossible de fixer leur attention, d'obtenir d'eux une réponse précise à une question, même vitale pour eux. Ou bien, à côté de leur existence, ils en construisent une autre, qui fait croire au dédoublement de leur personnalité, alors qu'une partie de cette personnalité est seulement endormie et rêvante. Chez les femmes, plus sujettes à l'onirisme que les hommes, cette propension donne lieu à des contrastes fort inattendus : la vertueuse cèdera tout-à-coup à une impulsion, qui s'emparera d'elle presque à son insu. La rouée aura un accès de franchise soudain et qui la perdra. Tout ceci sera la conséquence d'une mauvaise répartition des personimages entre le sommeil et la veille, ou d'une intervention de personimages, elles-mêmes chargées d'un excédent de rêve. Car l'onirisme est souvent congénital et il est aussi contagieux. C'est un des bagages de l'hérédo.

Il faut distinguer le rêve spontané, chez le dormeur,

du rêve provoqué, chez le vigilant, par un choc, un son, une lumière vive, un accès de fièvre, parfois même un effort d'attention excessif. Dans cette deuxième forme, la phosphorescence des hérédofigures se rapproche de l'hallucination. Elle peut pénétrer la pensée d'autrui, puis, réintégrant l'endormi, reproduire cette pensée par les lèvres ou par la plume, avec une exactitude surprenante. Elle peut franchir les espaces et aller se rendre compte, à distance, de phénomènes ou d'événements dont l'endormi fera ensuite un récit fidèle et circonstancié. Cette émanation, ce transport des hérédofigures, n'ont donc rien de surnaturel, ni même de plus surprenant que le trajet de courants en ondes, émanant d'une source A donnée, allant en B s'imprégner de l'ambiance de B, et revenant en A avec leur imprégnation nouvelle. Car les hérédofigures, images de la vie, sont vivantes à la façon des idées, des sentiments et des mots qui les constituent. Elles sont même quelquefois plus vivantes que la personnalité dont elles participent. Nous connaissons tous des êtres d'aspect lourd et somnolent, d'une activité mentale très développée et très influençante. Renan en était le type physique accompli, avec ses yeux mi-clos, ses gestes onctueux et sa bouche ironique. On eût dit qu'il transportait avec lui un monde d'attractions et de répulsions, de sentiments confus, d'idées claires et contrariées. C'était une sorte de bahut breton, rebondi et plein de figures héréditaires, aux prolongements verbaux particulièrement flexibles.

Mais son attitude habituelle était celle du dormeur éveillé.

De même que le radium, sur un long espace de temps, s'use et se dissipe en bombardements moléculaires, de même les personimages le plus souvent évoquées par le *soi* finissent, sur la durée de plusieurs générations, par se dissiper dans la fluorescence des rêves. Il y a ainsi pour chaque être humain, une partie immortelle et intransmissible, et une partie transmise, qui est caduque. La première est composée de la sphère idéale et incandescente du soi, sans prolongements somatiques ni fonctionnels ; la seconde est composée de sphères d'esprit-corps. Chacun de nous est à la fois immortel pour une partie de sa personnalité, et pour l'autre, prolongé dans ses descendants, s'il en a. De la première part découle, dans l'esprit, la catégorie de l'absolu, de la seconde celle du relatif. L'absolu attire l'absolu et repousse le relatif. Le relatif attire le relatif et repousse l'absolu.

Il en est de l'image dans le sommeil, comme de l'image dans l'état de veille : elle n'est jamais isolée, elle est toujours adhérente à une sphère héréditaire, et celle-ci, en tournant, amène d'autres segments à la fluorescence de la nuit intérieure. D'où l'incoordonné du songe et la bizarrerie des relations qu'il établit parfois entre certaines parties fort diverses des souvenirs et de l'entendement. Il n'abolit pas la raison, qui continue à fonctionner dans les pires cauchemars, comme une ultime res-

source du dormant ; mais il étend le champ de l'impossibilité au delà du réalisable, par la suppression de l'obstacle et l'aplanissement de toutes les contingences. Il admet mollement le miracle comme le postule la foi, avec cette différence capitale qu'il l'admet sans aucune certitude intérieure; car le rêve est le domaine du doute, aisément transformable en angoisse et en terreur. A la base de toute crainte, il y a le doute, comme chaque songe porte en soi le développement et l'issue du cauchemar. Le doute est le tâtonnement de la nuit intérieure.

Un grand nombre de rêves échappent à la mémoire individuelle, ou ne laissent en elle qu'un presque insaisissable vestige. Nous ne nous rappelons que les rêves qui suivent immédiatement l'entrée dans le tunnel du sommeil, ou ceux qui précèdent immédiatement sa sortie. L'observation prolongée d'un dormeur nous le montre cependant agité, secoué quelquefois par des songes, dont il ne conserve ensuite aucun souvenir. Ces songes, agissent obscurément sur la personne et accumulent; à la longue, en elle un fond d'humeur capricieuse, qui vient renforcer les humeurs issues des alternatives héréditaires. Il y a ainsi des êtres qui ont deux formes de rancune, ou de jalousie, ou de pitié, ou de scrupule : l'une, la plus marquée, dépendant de leurs personimages et hérédismes ; l'autre, passagère et plus floue, tenant à leurs songes, débris eux-mêmes de leurs figures héréditaires ; l'une d'origine

diurne, l'autre d'origine nocturne. Cette ambiguïté, comme toutes les autres ambiguïtés morales et psychiques, est une cause de dissimulation. Il y a des humains qui pensent leurs pensées, et d'autres qui pensent à la fois leurs pensées et leurs rêves; de même que l'écrivain, tout en vivant et réfléchissant pour lui-même, vit et réfléchit à la place de ses personnages fictifs. Cette tournure d'esprit se traduit, dans le langage, par l'équivoque et l'allusion : une allusion caractérisée en ceci que celui qui l'émet la sait indéchiffrable pour son auditeur (ou pour son lecteur) et qu'elle n'est intelligible que pour lui-même. Tout allusioniste habituel est un grand rêveur, au sens physique et nocturne du mot.

L'intervention d'une volonté étrangère dans le rêve et le sommeil (c'est-à-dire la suggestion hypnotique) n'a rien d'invraisemblable, après ce que nous venons de dire, ni de singulier. Néanmoins cette intervention est plus courte que ne l'imaginaient l'école de la Salpêtrière et celle de Nancy, beaucoup plus courte que celle de l'ordre donné, ou de la persuasion à l'état de veille. La suggestion, pour être efficace, exige une certaine parenté, ou affinité, entre les personimages animant le vouloir de celui qui suggère, et les personimages du suggéré. L'ordre et la persuasion à l'état de veille s'en passent fort bien.

Ce qui est plus intéressant, c'est le cas de domination d'un être par un autre, en dehors, bien entendu, de toute attraction sexuelle, même dissimulée sous une admiration intellectuelle ou mystique.

Cette domination existe et chacun en connaît quelques cas. A mon avis, elle tient beaucoup moins à une prédominance de la volonté A sur la volonté B qu'à une analogie, par similitude de personimages, entre les éliminations par le rêve. Celle chez qui cette élimination est plus rapide et plus intense prend de ce fait, et d'autant plus étroitement que la proximité est plus grande, ou plus fréquente, dans le jour et dans la nuit, une puissance instinctive et raisonnée sur l'autre. J'ai été mis sur la voie de cette modalité des influences (dont le problème m'a toujours occupé) par des observations nombreuses et répétées, dont le détail ne saurait être rapporté ici. L'amitié est un sentiment diurne, et qui a toutes les vertus de la lumière. La domination est un échange nocturne, où rôdent tous les pièges des ténèbres. Mari, garde ta femme, père, garde tes enfants de toute domination (même pure et généreuse) extra-familiale.

Les mots, les phrases, le style s'évaporent évidemment dans le rêve, comme les autres parties des hérédofigures. L'individu rêve selon son style et conformément à ses habitudes mentales, succinctement, s'il est succinct, elliptiquement s'il est elliptique, prolixement s'il est prolixe, etc... Nous avons déjà noté que, dans le rêve, la période d'avant-mot comporte fréquemment un étonnement caractéristique, comme si ce mot apparaissait à l'esprit pour la première fois. Cette impression est beaucoup plus rare à l'état de veille. Quand elle porte



sur un enchaînement d'images, et non plus sur cette image d'image qu'est le mot, elle peut mener à la découverte. Le mot, en ce cas, semble se séparer, se décoller de ce qu'il représente, ou de son sens habituel ; sa racine elle-même disparaît ; sa forme auditive et visuelle devient un objet de stupeur.

Le désir peut avoir en rêve les mêmes conséquences somatiques fonctionnelles et glandulaires qu'à l'état de veille. Conséquence lui-même d'un dérèglement des personimages, le dérèglement sexuel retentit en général sur le rêve, dans les mêmes directions que sur le plan de la vie. Néanmoins certains invertis sont normaux en rêve, et cette ambiguïté, si elle est une cause de douleur et de remords, est aussi un symptôme de guérison ou d'amélioration.

Le sommeil peut apporter au savant la solution d'un problème depuis longtemps poursuivi, à l'écrivain la combinaison dramatique souhaitée, à l'homme d'affaires le déliement d'une difficulté. Quand j'étais écolier, j'avais la passion du latin difficile et je demandais à mon père, qui me l'avait inculquée, de me choisir, le soir, après dîner, un texte assez hermétique de Tacite, ou de Perse, ou d'un autre. Je regardais attentivement ce texte avant de m'endormir, je le retournais dans tous les sens. Il était bien rare qu'au matin je n'eusse pas la clé permettant de l'ouvrir, comme un de ces vieux pavillons de campagne qui résistent à tous les serruriers, sauf

un. Le sommeil, s'il endort la préoccupation avec le reste, laisse les personimages la digérer à loisir et mieux que l'état de veille. Dans l'ombre de la nuit intérieure, quelqu'un travaille pour nous. La vigueur de l'entendement au matin est un fait d'observation banale, comme si un soleil se levait en nous et faisait chanter nos images.

CONCLUSION

Nous voici arrivés au terme d'une étude, sans doute fort incomplète et imparfaite, (mais dégagée de tout système antérieur), concernant cet univers que l'homme porte en lui et qui s'appelle le monde des images. Cette étude, qui fait suite à *l'Hérédo* et sur plusieurs points le complète, n'est elle-même qu'un chapitre dans une série d'ouvrages, menée parallèlement à d'autres travaux, et visant un résultat pratique : la lutte, à l'aide de la volonté, contre les maux héréditaires. Il est clair qu'une telle lutte est impossible, sans une analyse préalable des forces intimes, qui serviront de point d'appui à cette volonté.

L'homme est un résumé de la nature et des rythmes de la nature, en accord complet avec ces rythmes sur certains points, en moindre accord sur d'autres, en désaccord complet et en résistance sur quelques-uns. Il semble être le résultat non d'une évolution lente, mais d'une involution soudaine, qui

se transmet ensuite, par enroulements et déroulements successifs de sphères héréditaires, idéales et organiques ; les sphères idéales commandant et dirigeant les sphères organiques. Il n'est donc pas le produit de la nature, mais d'une force, supérieure à lui comme à la nature, et qui est le principe divin. Le miracle est à l'origine de la vie humaine. Bien loin que le miracle contredise l'intelligible, il a ouvert ses possibilités infinies à l'intelligence. Grâce à lui, l'intelligence humaine n'a pas plus de limites imaginatives que n'en a le ciel étoilé.

Mais elle a, cette intelligence, des limites verbales, que la compréhension ne peut franchir, sans se perdre dans les profondeurs désertiques de l'inexprimé. A chaque émotion un peu vive, à chaque pensée un peu haute ou complexe, chacun de nous sent en lui ces limites verbales, et l'abîme adjacent du silence, du geste, ou du cri.

L'intelligence humaine se manifeste en images, elles-mêmes faisant partie de personimages ou hérédofigures, sphères mi-idéales, mi-organiques, qui gravitent à l'intérieur de l'homme, autour du *soi*, comme les planètes autour du soleil. Certaines parties de ces sphères sont involuées en formes verbales, de telle sorte que le langage humain est une image au second degré, ou l'involution d'une involution. Les mots gravitent avec les images.

La mémoire héréditaire assure la continuité de l'espèce humaine. Elle est fécondée par la mémoire immédiate de la sensation individuelle, comme l'ovule



touché et pénétré par l'élément mâle. Cette fécondation assure toutes les fonctions et créations humaines, depuis le simple réflexe jusqu'à la conception littéraire et philosophique.

C'est ainsi que les chefs-d'œuvre littéraires, émanations directes de personnalités abondamment pourvues d'images et qui s'en délivrent par le style, peuvent être considérées comme des expériences psycho-organiques de premier ordre, comme autant de clés de l'esprit-corps. La critique véritable apparaît donc telle qu'une clinique des âmes et des tempéraments. Il est possible, à l'aide des drames de Shakespeare, de Corneille, de Racine, des fables de La Fontaine, des pensées de Pascal, de reconstruire l'individualité de Shakespeare, de Corneille, de Racine, de La Fontaine, et de Pascal, avec une exactitude très approchée. Cette individualité est inscrite dans leurs ouvrages, comme l'accent de la voix est dans la parole écrite ou imprimée. Il s'agit de la reconstituer rationnellement.

La résistance de l'homme à la nature et à l'involution de la nature en lui est figurée dans la volonté, émanation du *soi* et principe d'énergie créatrice. La volonté agit sur les sphères psychiques et sur leurs prolongements organiques, notamment sur les musculaires, qui sont comme les courroies de transmission de nos images au monde extérieur. La parole résulte de la mise en mouvement des muscles du larynx par les images des mots; l'écriture, de la mise en mouvement des muscles et fibrilles muscu-

laires de la main par ces mêmes images. C'est pourquoi l'hérédité agit si vivement sur la parole et aussi sur l'écriture, modifiant et transformant celle-ci ou celle-là, selon les personimages dominantes, et dont la domination change au cours de l'existence. Il en est de même des expressions du visage et de l'intensité du regard, de la forme du geste et du cri articulé. L'imagination, mue par la raison, ouvre à l'homme les sciences, qui lui permettent de percer les secrets de la nature, participant à sa substance, et il ne fait ainsi, la plupart du temps, que se retrouver, puis s'oublier à nouveau lui-même. L'alchimie est à l'origine de la chimie; l'astrologie à l'origine de l'astronomie; le calcul superstitieux des chances à l'origine de l'arithmétique et de l'algèbre; la consultation musculaire des entrailles des victimes à l'origine de l'anatomie autopsiale; la recherche des Simples à l'origine de la botanique, etc... Mais s'i est vrai que ces sciences se précisent et s'étendent en s'éloignant de l'homme, il est malheureusement vrai aussi qu'elles s'appauvrissent en substance humaine et deviennent ainsi plus statiques que dynamiques. Elles passent de l'action à la spéculation, ce qui est le premier degré du dessèchement, et plus elles deviennent indifférentes, plus elles peuvent aisément se retourner contre l'homme et l'écraser.

Ici encore la résistance de l'homme est dans sa volonté active et bienfaisante. S'il se sent libre, de cette liberté intérieure qui est l'émanation essentielle du *soi*, il contrebattra les forces issues de ce



qui s'inscrit en lui de la nature. Sinon il s'abandonnera et disparaîtra, broyé par les enfants, devenus homicides, de ses images. La Providence entend que jusqu'au bout il demeure le maître de ses destinées. Il n'est donc pas de dogme plus faux que celui du progrès indéfini de l'homme, que celui de la science toujours bienfaisante. L'homme est soumis à des régressions, à des stagnations, qui tiennent à des troubles et à des accidents dans la gravitation de ses images, ainsi qu'à l'affaiblissement du soi. Certaines idées absurdes, issues d'hérédofigures funestes, peuvent prendre tout à coup (par le retentissement interhumain et la communion partielle des hommes porteurs de ces images, à une époque donnée), une importance extraordinaire et catastrophique. D'autres idées fausses, moins violentes, tout aussi nocives, peuvent s'infiltrer lentement dans la connaissance et tout retarder. Enfin nous venons de voir que la science, détachée de l'homme et devenue indifférente à l'homme, peut aussi se retourner contre lui et le blesser cruellement, à la façon d'une boîte de coutellerie ou de poisons, mise entre les mains d'un enfant. Brunetière avait parfaitement tort de nier ou de contester l'importance primordiale de la science, qui est, après le mot et la poésie, la plus grande invention humaine. Berthelot avait parfaitement tort de croire que la science renferme ou confère la sagesse ou le bonheur. La science est un fait d'universalisation; la sagesse un fait individuel, et qui tient à l'équilibre en nous des personimages, à

leur parfaite gravitation devant le soi. La santé, c'est la sagesse organique. Quant au bonheur, c'est une adaptation individuelle et méthodique de la sagesse aux circonstances. c'est le sentiment de l'ordre intérieur. Il se conquiert et il se maintient, comme l'ordre dans la société. par un entraînement méthodique de bonnes lois ou règles, et un exercice constant de la volonté.

Quand je dis que l'homme est un résumé de la nature et de ses rythmes, je pense qu'une science spéciale ne serait pas de trop pour en poursuivre la démonstration ; science qui serait, à la constitution et à la condition humaines, ce que la sémantique est au langage, et qui étudierait et classerait les *significations* fonctionnelles et organiques. Certaines analogies nous frappent, qui correspondent sûrement à des inclusions d'états de la matière, ou de modalités élémentaires, dans l'esprit-corps humain. Le squelette est une pétrification, baignée, comme les organes, par deux circuits, celui de la boue ou du limon lymphatique, celui du sang, pour l'analogie marine duquel je renvoie aux travaux originaux et puissants de René Quinton. La vascularisation sanguine et lymphatique, les deux innervations, sont autonomes et entrecroisées sans se confondre, avec une affinité remarquable du circuit lymphatique pour le grand sympathique (interposition, dans les deux, de sphères ganglionnaires), du circuit sanguin pour le système nerveux cérébro-médullaire. Nous pouvons en conclure que les hérédosphères com-

mandant les prolongements lymphatiques sont voisins de celles commandant les ganglions et filets sympathiques, et d'une gravitation analogue devant la volonté. Les circuits musculaires (lisses et striés), encore mal étudiés, comportent des îlots singuliers qu'a étudiés Babinski et qui sont comme des muscles de muscles, à rapprocher, par conséquent, des nervi nervorum et des vasa vasorum. Le développement embryonnaire des grosses glandes est analogue à celui des champignons, dont elles ont la chair et l'aspect. Le feutrage des lianes conjonctives, qui relient entre elles toutes ces sphères organiques plus ou moins déformées, forme aussi un vaste circuit, qui passe par la névroglie médullaire. Le champ de cette sémantique du corps humain, que je ne fais qu'indiquer ici, est immense et inexploré. Or chacune de ses particularités est inscrite dans ces hérédofigures idéales, qui commandent toute la machine organique, et que commande elle-même le soleil du *soi*.

L'examen des phases de l'embryon humain (voir planches de Mathias Duval) nous montre, d'autre part, cet embryon procédant par des inflexions ou involutions successives des feuillets externes, moyens et internes, qui forment progressivement tout autant de sphères, elles-mêmes étirées, déformées, comprimées, conjuguées, adaptées aux réactions de position de leur réduit. C'est la transmission à l'embryon humain des rythmes de la nature extrahumaine qui fait, en grande partie, l'homme; et la

nouvelle question qui se pose est celle de savoir ce que deviennent ces rythmes dans l'homme, une fois qu'il est sorti du ventre maternel et en conflit, par ses générateurs, avec sa formatrice, la nature.

Ces rythmes élémentaires se communiquent à l'homme par l'intermédiaire des hérédofigures et de leurs prolongements somatiques et fonctionnels. Le feu couve en nous vers 37 degrés et peut monter, par la fièvre, jusqu'à 42. L'eau nous baigne, marine par le sang, terrestre et limoneuse par l lymphe. L'air emplit l'arbre pulmonaire et les cellules de la moëlle osseuse. La continuation de l'espèce, autre forme de l'élémentaire, est inscrite en nous dans ces appareils différenciés, complexes, encore infiniment peu connus dans leurs connexions avec les hérédofigures, que sont les organes sexuels, chez qui le baroque du procédé s'associe au gaspillage de la substance. C'est là un des points de résistance les plus saisissants de l'homme à la nature. Outillés, dans leurs cellules génératrices, pour donner la vie à des milliers d'êtres, l'homme et la femme ne donnent par leur accouplement, la vie qu'à quelques-uns. Analogie frappante avec les milliers et les milliers d'images qu'accumule en nous la mémoire héréditaire, et le petit nombre de celles que féconde la mémoire individuelle pour nos besoins, nos travaux et nos rêves.

Quant à la volonté, (pour la plus grande partie, expression du soi), qui meut les hérédofigures, elle existe aussi, pour une part moindre, dans la mémoire héré-

ditaire, d'où elle agit sur les muscles à fibres lisses des parois viscérales. Notre volonté personnelle meut nos membres, mais n'intervient pas dans les mouvements de l'estomac et de l'intestin, par exemple, ni dans les contractions de nos vaisseaux, que régit le groupe des volontés héréditaires appelées « réflexes ». D'une façon générale, la volonté, principe essentiel de réaction contre les forces de la nature incluses en nous, est aussi ignorée des savants et des philosophes que pouvait l'être l'électricité il y a cent trente ans. Nous savons d'elle que, bien appliquée, elle triomphe de presque tous les obstacles extérieurs ; et il n'y a évidemment aucune raison pour que, mieux connue, elle ne triomphe pas de ces obstacles intérieurs que sont les maux humains et n'arrive point, en outre, à prolonger notablement la vie humaine.

Comment la soutenir, comment la guider, cette force supérieure à presque toutes les autres, comment l'appliquer à certains troubles fonctionnels, à certains organes, à certaines lésions de ces organes? Vraisemblablement par les images, et en agissant volontairement sur ces figures héréditaires, dont nous avons tenté, dans ce volume, la description. Il y avait une idée dans la suggestion hypnotique, mais cette idée est encore à l'état embryonnaire, et aussi éloignée des interventions méthodiques, qu'il est déjà permis d'entrevoir, que la peau de chat et le bâton de résine d'une dynamo du dernier modèle. Nous manquons notamment d'appareils capa-




bles de mesurer, d'enregistrer, d'accumuler la volonté humaine à l'état naissant, c'est-à-dire non encore dépensée en mouvements musculaires et en paroles. Nous manquons aussi d'appareils capables d'enregistrer les images et les personimages, en un mot d'imagographes, qui seraient aux hérédofigures ce que le phonographe est à la voix et le cinématographe au mouvement de la vie. Cette première lacune une fois comblée, ce sera déjà un grand pas de fait dans la voie des rectifications héréditaires par l'exercice soutenu du vouloir.

Je ne me dissimule pas que certains points de vue, abordés au cours de la présente étude, choqueront les idées reçues de beaucoup de naturalistes, de psychologues et de médecins. Les naturalistes parce que la doctrine de l'évolution leur paraît un bon oreiller pour dormir; les psychologues, parce qu'ils sont accoutumés à considérer les idées comme des parcelles reliées les unes aux autres, sans aucune espèce de forme et de substance, à l'aide du fil association. Vous tirez sur l'une et les autres viennent; c'est extrêmement simple. Les médecins, parce que, pour beaucoup d'entre eux, le mécanisme de la pensée humaine n'est pas un problème, depuis les localisations cérébrales et les neurones. Ceux-ci et celles-là ont réponse à tout. Or je considère, au contraire, que ces quatre préjugés ont complètement inhibé et arrêté les études de l'esprit humain depuis un quart de siècle; cependant que, d'un autre côté, l'intuitivisme de M. Bergson, prolonge-



ment de la doctrine dite de l'Inconscient, augmentait les ténèbres, dans la mesure où les augmente tout système tendant à diminuer, au bénéfice de la sensibilité, le rôle prééminent de la raison.

Or, il y a une hiérarchie dans les connaissances, qui fait que précisément celle de l'esprit humain (outil de l'art et de la science), si elle s'obnubile, obscurcit en même temps les arts et les sciences qui se trouvent dans son rayonnement. Je ne tracerai pas ici le tableau de l'obnubilation matérialiste, à laquelle nous devons les ouvrages de Zola, les systèmes de Büchner, d'Haeckel, de Lombroso et de Létourneau. L'obnubilation intuitive, si elle se propageait dans le domaine des théories scientifiques et littéraires, aboutirait, sur un autre plan, à des résultats analogues, à une autre formule d'abêtissement, sous la forme angélique de l'évolution créatrice. Il me semble qu'à une forte réalité correspond un idéal fort et que la justification d'un idéal se trouve dans l'expérience humaine, acquise par le laboratoire, ou par la réflexion ordonnée.

Il y a bien longtemps que la philosophie mère, je veux dire la philosophie grecque, avait noté l'importance, pour l'homme, de connaître son propre esprit, et les difficultés qu'il rencontre dans cette recherche introspective. Le conseil de Socrate, *gnôti séauton,* est un des conseils de sagesse que l'humanité a le moins suivis ; ou, quand elle l'a suivi, ç'a été, comme chez Emmanuel Kant, pour ne tenir aucun compte, dans ses conceptions catégoriques et impé-

ratives, de cette continuité héréditaire, qui est cependant la clé de tout. Depuis l'origine de l'homme, celui-ci porte en lui l'univers, ou plutôt un résumé de l'univers, sous une forme originale et unique, qu'il transmet à ses enfants et petits-enfants, cependant, qu'à chaque naissance quelque chose de nouveau intervient, à la façon d'une création spéciale, qui commande, ou est en mesure de commander ce qui est transmis. De sorte qu'il y a deux grands courants dans l'être humain : celui de l'héritage et celui de l'effort personnel, qui se rejoignent et se recoupent constamment. Les fameuses catégories du philosophe de Kœnigsberg semblent être elles-mêmes parmi les conséquences de ces jonctions et de ces recoupements. Le temps, c'est la notion immédiate que nous fournit la mémoire héréditaire; l'espace, la notion immédiate que nous fournit la mémoire personnelle. Le principe de causalité est le premier résultat de la rencontre, ou imprégnation initiale en nous, de la mémoire héréditaire par la personnelle. L'effet est le fils de la cause.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

SOUVENIRS

DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES ARTISTIQUES ET MÉDICAUX

FANTOMES ET VIVANTS

DE 1880 A 1885

Tels qu'ils nous sont présentés, ces Souvenirs sont variés, contés avec une verve et une ironie brillantes.

(*Le Temps.*)

Un volume in-16 double-couronne (15e mille).
Net . . . . 5 fr.

DEVANT LA DOULEUR

DE 1885 A 1892

M. Léon Daudet vient de faire paraître le deuxième volume de ses Souvenirs. Son talent mordant, sa verve, son art de peindre des gens, de les faire vivre à nos yeux, ne se sont jamais manifestés avec plus de relief, de liberté et d'esprit.

(*L'Intransigeant.*)

Un volume in-16 double-couronne (15e mille).
Net . . . . 5 fr.

SOUVENIRS

DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES ARTISTIQUES ET MÉDICAUX

L'ENTRE-DEUX-GUERRES

TROISIÈME SÉRIE

DE 1892 A 1895

Quelque opinion qu'on ait sur les idées de M. Léon Daudet, on ne peut qu'admirer l'inépuisable fécondité de sa verve.

(*L'Opinion.*)

Un volume in-16 double-couronne (14e mille).
Net . . . . 5 fr.

SALONS ET JOURNAUX

QUATRIÈME SÉRIE

DE 1895 A 1908

Jamais le mémorialiste incomparable qu'est Léon Daudet n'a mis au service de ses mâles idées plus de verve et d'entrain.

(*Les Annales politiques et littéraires.*)

Un volume in-16 double-couronne (14e mille).
Net . . . . 5 fr.

LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
a publié des ouvrages de

Jacques BAINVILLE, André BEAUNIER, Camille BELLAIGUE
Léon DAUDET, Louis DIMIER, H. DUTRAIT-CROZON
René JOHANNET, Charles MAURRAS, Léon de MONTESQUIOU
Marie de ROUX, Georges VALOIS, etc.

OUVRAGES DE JACQUES BAINVILLE

Bismarck et la France. 5 fr. | Histoire de deux Peuples 5 fr.
Histoire de trois Générations .. .. 5 fr.
Comment placer sa fortune après la Guerre 5 fr.

OUVRAGES DE LOUIS DIMIER

L'appel des Intellectuels allemands .. .. .. 2.50 | Buffon .. .. 5 fr.
Bossuet .. .. 5 fr. | Descartes.. .. .. 5 fr.
Veuillot .. .. 5 fr.
Les Maîtres de la Contre-Révolution au XIX[e] siècle. 5 fr.
Les Préjugés ennemis de l'Histoire de France .. .. 10 fr.
Les Tronçons du Serpent 3.50

OUVRAGES DE CHARLES MAURRAS

Avenir de l'Intelligence 5 fr. | Kiel et Tanger .. .. 6 fr.
Enquête sur la Monarchie 6 fr. | La Politique religieuse 6 fr.
L'Action française et la Religion catholique . 5 fr.
Le Dilemme de Marc Sangnier. .. .. 5 fr.
Quand les Français ne s'aimaient pas.. .. .. 5 fr.

Recueils des Articles de guerre :

La France se sauve elle-même .. 6 fr.
Le Parlement se réunit. 5 fr. | Ministère et Parlement. 5 fr.
La Blessure intérieure. 5 fr. | La Part du Combattant.. 1.50
Le Pape, la Guerre et la Paix .. .. 5 fr.
Les Chefs socialistes pendant la Guerre .. .. 5 fr.
Les trois Aspects du Président Wilson .. .. 5 fr.

OUVRAGES DE GEORGES VALOIS

Le Cheval de Troie .. 5 fr. | Les Manuels scolaires . 6 fr.
L'Homme qui vient .. 5 fr. | Le Père .. .. 5 fr.
La Monarchie et la classe ouvrière .. 5 fr.
L'Economie nouvelle . .. . 5 fr.

OUVRAGES DIVERS

La Réforme de l'Ecole primaire. par *P. Dufrenne* .. .. 5 fr.
Gambetta et la Défense nationale, par *H. Dutrait-Crozon.* 7.50
De l'organisation des Activités humaines, par *A.-L. Galéot.* 12 fr.
Le Principe des Nationalités, par *R. Johannet* 12.50
Le Défaitisme et les Manœuvres pr[illegible], par *de Roux* 2 fr.
La République de Bismarck, par *M. de Roux* . .. . 2 fr.
L'Erreur de la Philosophie allemande, par *G. Santayana.* 5 fr.
La Morale de Kant, par *H. Vaugeois* .. .. 5 fr.

[illegible] rue Morieu, imp.







